

Métaphysique et pratique

Revenons à cette question: comment se fait-il que la «nature» soit connaissable? L'histoire de la pensée propose deux types de réponse. Pour la phénoménologie rigide, la nature ne serait pas connaissable. Nous projetons sur elle ce que nous sommes, un point c'est tout. Sous nos représentations, il y a sans doute une réalité, mais elle nous échappe entièrement. Pour la phénoménologie dialectique, si la nature est connaissable, c'est qu'elle est de même nature que nous. Comme nous sommes conscience et pensée, elle serait conscience et pensée. Certes, il y a une énorme différence entre un être humain qui pense et une totalité comme le cosmos, mais il semble plus logique d'imaginer que c'est le tout qui nous dépasse plutôt que nous qui dépassons le tout.

Il n'est pas possible de comprendre quoi que ce soit à propos de la nature sans faire intervenir les notions d'information et de complexité. Attention, la complexité n'est pas la complication. Pour qu'il y ait complexité, il faut réunir un maximum de diversité, un maximum de simplicité et un maximum d'intégration. Or, il est impossible de définir les notions d'information et de complexité sans faire intervenir la notion d'intelligence. Par exemple, si je dis qu'une cellule biologique est complexe, c'est qu'elle contient énormément d'information tout en conservant son unité (son fonctionnement total). Si on veut mesurer cette complexité, il faudra jouer avec les notions de mémoire et d'intelligence. On dit, par exemple, qu'une bibliothèque de dix mille livres est complexe si elle est en ordre. Imaginons que les ouvrages aient été dispersés par un ouragan et qu'on demande à une personne de les disposer à nouveau dans une autre pièce exactement de la même manière que l'ouragan l'a fait, dans le même *désordre* (l'ouragan est entropique). Il faudra une mémoire phénoménale (mais pas nécessairement beaucoup d'intelligence) pour s'acquitter de la tâche, une mémoire qui retient toute l'information détail par détail. Au contraire, si les livres sont en ordre (néguentropie), et que je connais le principe de cet ordre (par exemple, l'ordre alphabétique des auteurs), j'ai besoin de très peu de mémoire, mais d'une certaine intelligence pour replacer les exemplaires. Il y a complexité parce que des principes (ordre dans l'information) sont appliqués, sinon, il n'y a pas d'ordre. L'ordre fait appel à un mélange de mémoire (reproduction) et d'intelligence (selon un certain principe).

On peut dire que l'intelligence n'est qu'en nous et non dans la nature, mais cela laisse tout entier le mystère de cette complexité. On ne fait que repousser les questions. Pour la science, il importe de ne jamais franchir la frontière; cela est capital pour rester dans le monde de la description de ce qui apparaît de l'extérieur. Mais pour la conscience, il est impossible de ne pas traverser la frontière, car cet interdit méthodologique ne la concerne pas. Cependant, jamais le philosophe ne peut dire: voici la preuve

scientifique... La philosophie peut simplement saisir qu'une logique et une intelligence semblent traverser la nature *et* l'esprit humain, produisant des merveilles dans la nature et des balbutiements dans le cerveau humain. Cela n'apporte rien à la science, mais cela peut apporter quelque chose à notre compréhension du monde. C'est vers cette compréhension que nous allons maintenant.

Nous avons vu que la «logique» que nous poursuivons n'est pas une «logique» parmi d'autres, mais un ensemble de plis qui sillonnent autant le fond de la pensée humaine que le fond de la réalité tout entière. Ces plis résultent probablement d'un certain type de contradictions: l'absolu et le relatif, l'indéfini et le déterminé, le continu et le discontinu... D'autres contradictions sont de simples abstractions: l'être (vu comme substance) et le néant, l'intelligible et l'absolument inintelligible... Ces dernières ne peuvent pas former de dynamique vivante, mais les autres, oui.

Dans cette partie de notre ouvrage, nous allons progressivement nous approcher de telles contradictions en vue de mieux comprendre les plis, les dynamiques qui sont au fondement d'une «logique», d'une «rationalité» jamais absolument définissables, mais qui néanmoins apparaissent guider toute la pensée et tout l'être, produire leur mouvement, réaliser leur cohérence, en faire une durée, et exprimer dans la vie toutes les expressions de la réalité.

Le mystère de la connaissance

La science est arrivée à décrire à peu près comment le simple devient complexe, comment la dissipation thermique engendre des constructions improbables, comment le rythme enfante des histoires fondamentalement imprévisibles... De la théorie de la relativité jusqu'à celle de l'auto-organisation en passant par la théorie des quanta, l'énergie-information de la lumière tient l'unité du cosmos et la pousse vers la complexification. Le biologiste découvre devant nous quelques bribes du mystère de la vie: agencement invraisemblable de solutions électriques et chimiques télescopées les unes dans les autres. Tout cela à l'intérieur d'une grande toile d'information: l'onde électromagnétique, la lumière.

Si un physicien d'aujourd'hui se retrouvait devant une assemblée d'hommes instruits du dix-septième ou du dix-huitième siècle et qu'il leur expliquait quelques-unes de ses découvertes, il entendrait sans doute un grand éclat de rire. Nos chiffres et nos descriptions dépassent, en effet, toute imagination raisonnable ou même toute imagination débridée. Personne dans les siècles passés, ni les savants, ni les théologiens, ni les romanciers, ni les poètes, n'aurait pu imaginer le monde qui se déploie devant nous. Littéralement, nous découvrons dans la réalité quelque chose qui dépasse complètement nos capacités imaginatives.

Il se peut pourtant que le plus grand mystère ne soit pas là. En effet, depuis le début, il aurait été normal de s'attendre à découvrir un monde qui nous dépasse de toutes les manières. Mais ce n'est pas cela que nous découvrons, c'est quelque chose de plus étonnant encore. En effet, les philosophes de l'Antiquité

s'attendaient à ce que l'on découvre un cosmos infiniment grand, infiniment complexe et d'une sublime harmonie (une image de Dieu). C'est exactement ce que nous avons trouvé — et c'est cela qui nous surprend et nous laisse abasourdis. Nous attendions une réponse faible, nous avons trouvé une réponse renversante. L'enfant s'attendait à un gros cadeau pour Noël, un beau cheval miniature blanc, une maquette simplifiée. Il fouille dans la boîte, et il trouve un vrai cheval, non avec un peu de détails, mais avec beaucoup plus de détails que tous les jouets qu'il avait imaginés.

Alors, oui, ce monde est extraordinaire, démesuré même. Un infini trop concrètement infini pour le croire. Nous sommes confondus par sa conformité, non à nos attentes superficielles, mais à nos attentes les plus profondes, celles de Lao Tseu en Chine, des présocratiques en Occident, des plus grands poètes et des plus grands prophètes. Jusqu'ici, le résultat est toujours plus divin (infini en quantité et en qualité) que notre idée du divin. Dieu est mort au vingtième siècle parce qu'il avait été construit trop petit et trop rachitique pour le cosmos. L'infini concret a éclipsé l'infini abstrait. Et nous, nous sommes éberlués. Nous n'en revenons pas.

Voilà pour l'aventure de la connaissance des faits.

Pourtant, cela ne nous suffit pas. Cette «sur-prise» sur le réel nous renverse, mais ne nous comble pas. Nous ne voulons pas seulement savoir comment cela se passe, nous ne voulons pas seulement être subjugués par les prouesses du cosmos, nous voulons comprendre le sens de tout cela. Cette question excède nos moyens scientifiques. Comment se fait-il que nous puissions vouloir savoir ce que nous ne sommes pas capables de savoir (objectivement)?

Par définition, nous ne sommes pas capables de connaître le sens des choses, puisque nous ne sommes pas capables d'entrer par l'extérieur dans l'intérieur. Un médecin pourrait bien connaître tous les détails de la physique, de la chimie, de la biologie et de la physiologie d'une femme, il n'aurait pas la moindre idée de la signification de sa vie tant et aussi longtemps qu'il ne pourrait pas communiquer avec son intériorité. L'extérieur ne rejoint pas l'intérieur. Nous avons appris plusieurs choses sur le cosmos, mais cela ne nous avance pas, semble-t-il, dans notre recherche du sens. De ce côté, c'est une impression d'impasse.

La solution antique est la suivante: si, dans le cas du cosmos, l'extérieur était l'expression artistique de l'intérieur, alors l'extérieur nous révélerait l'intérieur et nous pourrions accéder à la signification de l'œuvre par notre sensibilité artistique. Si le corps d'une femme était la création artistique de cette femme, la connaître extérieurement nous rapprocherait de son être intérieur. Dans le cas du cosmos, ou bien nous arrêtons de réfléchir au sens (ce qui serait un refoulement injustifié) ou bien nous supposons qu'il est l'expression d'une réalité intérieure (son être est son langage, il n'a pas d'autres langages que ce qu'il est). Au contraire de notre rapport avec un autre être humain, qui passe forcément par le langage (puisque son corps n'est pas sa propre création), nous pouvons rejoindre l'intériorité du cosmos par l'extériorité puisque son extérieur est son expression artistique, son langage direct. Le cosmos serait un artiste qui n'a pas d'autre média que lui-même. Cette solution antique n'est peut-être pas si bête. Elle place le poète à l'écoute du scientifique. Ce que le scientifique découvre, le poète le ressent. On pourrait donc étudier le cosmos comme on étudierait un tableau, un langage.

Mais résumons ce que nous avons appris jusqu'ici, en imaginant qu'il s'agit de l'étude d'une œuvre d'art. En peinture, il y a quatre sortes de perspectives: la première est géométrique, plus un objet est loin, plus il paraît petit; la deuxième est atmosphérique, plus un objet est loin, plus il paraît flou; la troisième tient aux couleurs, plus un objet est loin, plus ses couleurs sont tamisées; la quatrième est dynamique, un objet qui s'éloigne tend vers le rouge, un objet qui s'approche tend vers le bleu (effet Doppler-Fizeau). À remarquer que les peintres font généralement l'inverse. Quoi qu'il en soit, ce sont quatre effets de la lumière.

Si le cosmos est un tableau réalisé par la lumière, on doit y ajouter une cinquième perspective, la perspective historique: ce qui est dans le passé, en tout cas sur une échelle de treize ou quatorze milliards d'années, apparaît moins dilaté, moins multiple, moins diversifié, plus explosif, plus chaud; à l'inverse, ce qui est récent se montre large, diversifié, moins chaud, mais parsemé d'agrégats d'information extraordinairement compacte (nombre incalculable d'information dans un espace très petit) par exemple, une mouche ou une souris.

Le tableau réalisé par la lumière, mais pas uniquement par elle, est composé de manière géométrique. On a vu que la lumière est cause et effet de la géométrie de l'espace-temps. La relativité a rendu impossible le classement de la lumière soit du côté des causes, soit du côté des effets; on la rencontre des deux côtés. Différents principes d'équivalence font que la lumière construit l'espace-temps *et* lui obéit. Plus généralement, les contenus de l'espace-temps sculptent la géométrie de l'espace-temps, mais la géométrie de l'espace-temps configure elle-même les contenus. Plus généralement, on ne peut pas dire: «Voici ce qui obéit (ce qu'autrefois nous appelions "matière" et qui se nomme aujourd'hui "énergie") et voici ce qui commande (ce qu'autrefois nous nommions "esprit" et qui s'appelle aujourd'hui "information"), néanmoins, quelque chose tient la cohérence du cosmos et parmi les grands transporteurs d'énergie-information qui tiennent l'unité du cosmos, il y a la lumière et il y a la transparence du vide.

Encore ici, l'onde de transport n'est pas séparable de l'objet transporté. Il n'y a pas d'un côté, des ondes et, de l'autre, des paquets d'énergie ponctuels. Au contraire, l'onde et son contenu énergétique sont indissociables. Rien n'est qu'une onde, rien n'est qu'un granule d'énergie, le transport des énergies ondulatoires fait apparaître quelque chose d'étranger à nos préjugés, quelque chose de local *et* de diffus, d'individuel *et* de collectif, de temporel (obéissant à des vitesses finies) *et* d'intemporel (voyageant à des vitesses absolues ou quasi absolues, par exemple, lorsque les photons sont intriqués).

Malgré tous nos préjugés, le cosmos est organisé comme une seule «non-substance» dynamique. Il n'y a pas les causes puis des effets, nous ne sommes pas dans un monde dualiste du genre matière/esprit, énergie/information, causes/effets, mortels/immortels. Nous devons nous résigner: le cosmos est quelque chose qui s'auto-organise, qui va vers le complexe lorsque les conditions le permettent et qui produit ces conditions dès qu'il le peut.

On a vraiment l'impression que le tableau et l'artiste sont indissociables. On se retrouve devant quelque chose qui se transforme soi-même, par soi-même, en soi-même, selon une dynamique qui ne se referme jamais sur soi, mais s'ouvre de toutes sortes de façon à de nouveaux destins.

On découvre un premier sens à tout cela: le cosmos ne tend pas vers la complication, mais vers la complexité, car tous ces systèmes sont unifiés entre eux, s'informent et s'influencent mutuellement,

maintiennent une interdépendance serrée, tendent à l'économie et à la simplicité des solutions. Ce n'est pas non plus le déploiement d'un immense programme, car il arrive beaucoup de problèmes imprévus sur le chemin de la complexité, et les solutions sont aussi imprévisibles que les problèmes, les tâtonnements sont abondants, les bifurcations sont abruptes, les choix sont probabilistes... Néanmoins, tout cela se tient dans une solide cohérence, car le tout et les éléments n'évoluent jamais séparément.

Il ne s'agit pas d'un système qui tend vers un but prédéfini, une cible prédéterminée, au contraire, toute la structure apparaît développementale, comme s'il fallait se placer dans le plus de problèmes possible pour trouver le plus de solutions possible. C'est pourquoi nous avons utilisé un terme consacré, mais difficile à mesurer, celui de «complexité» qui combine la mémoire et l'intelligence.

Ce tableau dynamique, à la fois beau et terrifiant, stable et imprévisible, foisonnant et unifié, se laisse au moins partiellement attraper par nos capacités cognitives et par notre sensibilité artistique. Comment est-ce possible? Comment une petite bête incroyablement minuscule, totalement incapable d'imaginer les chiffres en cause, comment un minuscule bipède sur une planète qui n'est même pas un grain de poussière dans une galaxie perdue au milieu de milliards de galaxies, comment ce «microbe» qui n'occupe qu'une microseconde dans l'horloge cosmique, comment ce microbe à peine né et encore si inconscient peut-il arriver à décrire avec une certaine fidélité l'immense tableau qui le contient?

Prendre conscience que ce qui se passe dans notre esprit correspond à ce qui se passe dans le cosmos, saisir que, malgré tout, nous arrivons à concevoir des instruments intellectuels et mathématiques qui marchent, cette expérience est la plus troublante, la plus déroutante et pourtant la plus consolante qu'il soit. «On a la surprise de découvrir qu'une construction élaborée par son propre esprit (une théorie) peut effectivement se réaliser dans le monde réel. Un grand choc, une grande, très grande joie¹.»

Si le cosmos est une œuvre, nous faisons partie de cette œuvre, mais chose extraordinaire, nous ne sommes pas comme un morceau d'œuvre, une fraction infinitésimale de l'œuvre, à la manière d'un pot que l'on peut casser en milliardième de morceaux, nous sommes nous-mêmes créateurs, nous sommes nous-mêmes une sensibilité artistique affinée et accordée avec l'œuvre, du moins jusqu'à un certain point. Et en nous, au fond de nous, la part qui est désaccordée prouve que nous sommes nous-mêmes artistes.

Bref, après avoir résumé quelques découvertes scientifiques, nous avons l'impression d'être plus proches que jamais de l'idée la plus ancienne du monde: la participation (qui existe bien avant la philosophie et qu'on retrouve vivante dans plusieurs cultures dites «primitives»)².

¹ Leo Kadanoff, cité dans Gleick, James, *La théorie du Chaos, Vers une nouvelle science*, Paris, Flammarion, 1991, p. 239.

² Jean Prxyluski, *La participation*, Paris, PUF, 1940.

L'imagination créatrice

Il serait logique que la nature soit de même nature que nous, en fait, il serait surtout logique que nous ayons la nature de la nature. Si tel est le cas, la nature passe à travers notre pensée pour se penser, et nous, les humains, nous passons à travers la nature pour mieux penser. C'est notre expérience à nous de croire que nous exerçons notre pensée sur la nature alors qu'en fait nous exerçons notre pensée dans la nature. Il n'y a pas de dehors, nous sommes dans la nature. Nous sommes immergés dedans. En scrutant «notre» pensée, nous scrutons toujours un cheminement qui nous implique dans la réalité. Et la conscience se tisse là-dedans. Dire: «Nous sommes conscients» c'est évidemment dire: «La nature est consciente, entre autres, à travers nous». Quel que soit le chemin que l'on prenne, il n'y a pas de chemin «hors» nature. Mais en suivant le fil d'Ariane de la pensée en nous, nous pourrions sentir la présence de l'être sans cesse pénétrer notre conscience, et nous, nous pourrions pénétrer plus consciemment dans l'être.

Nous commencerons notre voyage par la perception et l'imagination. De là, nous allons nous aventurer dans la pensée, pour ensuite tenter de discerner la structure même de la pensée qui passe à travers nous et dans laquelle nous pensons activement.

Nous n'y échappons pas. Voir, entendre, sentir, goûter, percevoir, penser et même concevoir passent par l'imagination, et ce jusqu'à l'inimaginable. Ressentir une émotion, réfléchir, être traversé par une intuition mathématique passent par l'imagination et la dépassent. Prendre conscience, connaître, faire le lien entre une action et ses conséquences passent par l'imagination et la surpassent. Mais comment faire passer l'infini dans l'imagination pour la laisser ressortir ensuite, plus infini que jamais?

Lorsqu'un dessinateur regarde avec beaucoup d'attention un arbre (acte de perception), il découvre une infinité de détails, et il se limitera. Sinon, il est impossible pour lui de commencer ou d'achever son dessin. Si un biologiste examine une «simple» aiguille de sapin, plus sophistiqué sera son microscope, plus il trouvera de détails. Il n'y aura pas d'autres limites à la finesse des détails que celles apportées par son instrument ou par ses facultés de perception. Le chimiste pourra s'avancer jusqu'à l'examen des molécules complexes où s'accumule, entre autres, l'énergie de la lumière. Le physicien muni d'un accélérateur de particules trouvera une quantité inconcevable de détails dans le noyau d'un seul atome de carbone. Bref, la réalité se présente avec un nombre inconcevable de détails.

Si nous ne savons plus la différence entre un produit de l'imagination (une représentation) et la réalité (la chose elle-même), faisons un test: dans sa dynamique, l'être imaginaire nous offre un nombre limité de détails, la réalité, n'importe quelle réalité, présente une infinité de détails. Le réel est un puits sans fond, si nous y plongeons, nous ne remontons que des perceptions, des représentations, des simplifications. L'être, lui, ne quitte jamais le tréfonds de l'infini. Ce qui se retrouve dans notre imagination n'est qu'un misérable schéma. Notre pensée est incroyablement grossière par rapport au réel.

Si nous n'avions pas la capacité de simplifier le réel, de le réduire en objets imaginaires, de limiter les détails, nous ne pourrions rien connaître. Tout voir, absolument tout, nous rendrait impossible la moindre perception (construction d'une image de la réalité). La multiplicité extraordinaire des détails est si

proche de l'infini qu'elle épuiserait n'importe quels œil, cerveau, ordinateur, ou super ordinateur avant qu'ils ne puissent compléter une seule image. Du côté de la réalité, l'œil, l'oreille, le nez, les sens en général doivent se limiter, choisir, transférer à la pensée une quantité limitée d'informations organisées que l'on nomme «perception» ou «représentation».

L'homme est le papier carbone de l'être. Entre le schéma copié et le réel, il y a une distance infinie: l'un est une représentation limitée et préparée pour les appareils de la connaissance, l'autre est une réalité littéralement irréductible, enracinée dans la masse inextricable de l'être.

Ce n'est pas tant les sens qui limitent les perceptions que les contraintes propres aux opérations de la pensée. Le cristallin de l'œil, sans instrument particulier, est déjà capable d'une réception de la lumière si précise qu'il saturerait immédiatement le cerveau si celui-ci ne faisait pas de sélection. Il faut transformer l'influx nerveux en matériaux adaptés à la fabrication d'une image. Sinon, le cerveau «gèlerait» comme un ordinateur saturé par un excès de données. Nous devons tout photocopier en mode «représentation» pour devenir fonctionnels: une limitation salvatrice, une étape incontournable pour la connaissance, mais une périlleuse réduction. Il nous faut introduire le réel (d'une complexité inouïe) dans la cavité incroyablement petite de notre cerveau. Il en ressort des maquettes grossières aptes à être pensées par nous.

Avant de connaître, il faut effacer un nombre presque infini d'informations. Pour avancer une seule idée, il a fallu ignorer une infinité d'informations. Le prix de la connaissance consiste à ignorer presque toutes les informations réelles (sous forme ondulatoire ou corpusculaire) pour n'en retenir que quelques-unes.

Certaines personnes autistes, parce que, chez elles, le réflexe de la schématisation est faible, peuvent dessiner directement leur perception après un instant d'observation. Un autiste a regardé une cathédrale à peine trente secondes et, ensuite, il quitte les lieux et il dessine de mémoire le monument... Le niveau des détails retenus est énorme, trop énorme pour une utilisation pratique, l'autiste ne peut pas penser la cathédrale, elle s'impose à lui, il a gardé un niveau dangereusement paralysant de détails. Néanmoins, il y a une limitation des détails, un sacrifice déjà énorme de toute l'information qui est parvenue à son œil. Dans le cas d'une personne dite normale, le filtrage sera mille fois plus grand, il ne restera presque plus rien de la cathédrale, un rectangle, quelques triangles, une croix...

Plus la pensée sera structurée, plus son vocabulaire sera élaboré, plus elle pourra soustraire d'information jugée inutile et retenir d'information jugée pertinente. Notre intention sculpte la perception avant même l'expérience. Nous retenons selon un schéma qui ressemble à un filet lancé dans la réalité pour attraper quelques éléments jugés utiles. Le poète aura une tout autre perception que le biologiste en regardant un sapin au milieu d'un champ.

L'intention agit comme un principe de simplification. Tout à l'heure, vous regardiez une forêt, vous avez remarqué un sapin. Vous avez choisi une aiguille pour la placer sous un très puissant microscope électronique. Vous choisissez une molécule. Chaque fois, une limitation consiste à trancher une unité: dans une forêt, un arbre, dans l'arbre, une aiguille, dans l'aiguille, une molécule... Cette unité dépend de l'intention, mais l'intention dépend à son tour d'un principe: l'unité. La pensée ne peut pas avoir une structure indépendante de certaines nécessités propres à la pensée, nécessités qu'on peut découvrir, entre autres, par les mathématiques et par la logique. L'imagination la plus folle, la plus irrationnelle, reste

habitée par quelques principes comme l'unité, la multiplicité, la discontinuité, la continuité, les rapports unilatéraux, les rapports réciproques, l'additivité, la soustraction, la quantité, la forme, la couleur...

Avec l'expérience, l'unité choisie par la pensée ne sera pas arbitraire, elle cernerá un système ou un sous-système qui disposent de certains degrés de différenciation et d'autonomie, par exemple, les peuples du nord différencient un grand nombre de types de neige.

Pour se faire des représentations à partir de la réalité, la pensée utilise, entre autres, des concepts. La représentation de l'arbre que j'ai vu hier est quelque chose comme un mélange de la perception et du concept d'arbre que j'ai acquis. Le concept apparaît comme une forme simplifiée pour répondre à des besoins de généralisation. Le concept doit pouvoir s'appliquer à tous les arbres, il doit donc viser la simplicité. Mais si l'on creuse la notion de concept d'arbre, on se demandera quelle est la différence entre un arbre et un brin d'herbe. Il faudra préciser à la fois le concept d'arbre et le concept d'herbe. Si on demande la différence entre un arbre et un animal, on fera d'autres distinctions sur d'autres plans. De même, si l'on veut distinguer l'arbre naturel d'un arbre artificiel.

Tant que l'on ne pense pas le concept, il apparaît simple et schématique, mais si on a le malheur de creuser, on se met à lui attribuer un ensemble de précisions qui peuvent aller très loin. Il faut un ensemble presque infini de précisions pour arriver à une forme «simple» capable de servir de concept. Un concept parfait, c'est-à-dire un concept définitif qui servirait à définir l'arbre de façon complète au point de pouvoir discerner l'arbre de toutes les autres réalités, comprend un ensemble illimité de précisions. Bref, un tel concept n'existe pas. Tout concept évolue et comporte une zone d'inclusion qui le rattache aux autres êtres et l'essence commune de tous les êtres.

Même un concept dit «abstrait» (qui ne renvoie pas à une réalité perceptible par les sens) apparaît crouler dans les détails si on le creuse. Par exemple, un cercle se définit très simplement: un ensemble de points équidistants d'un centre unique. Mais ce centre unique doit être infiniment stable, l'ensemble de points doit être infini (sinon le cercle ne serait pas un cercle, mais une étoile avec des pointes infiniment longues se développant entre les points du cercle). Le diamètre doit conserver une proportion très précise par rapport à la circonférence, en fait, une proportion si précise que seule une infinité de chiffres après le point peut l'exprimer (le nombre pi). Le cercle doit être dessiné dans un espace à deux dimensions et non pas une ou trois ou quatre dimensions. La géométrie plane n'est plane que pour quelqu'un qui ne s'y attarde pas. On pourrait passer sa vie à étudier son espace isomorphe et ses caractéristiques étranges.

Cela est vrai aussi pour les nombres. Les nombres 1, 2, 3... semblent équivalents. Mais les chiffres pairs et impairs n'ont pas les mêmes propriétés. La série des nombres premiers n'est pas définissable (du moins jusqu'à maintenant) par des équations. Certaines opérations produisent des nombres imaginaires (qui ne sont pas imaginables dans le même espace que les autres nombres)... On se retrouve rapidement avec un ensemble de concepts très complexes.

On ne peut échapper aux détails que par l'ignorance et l'absence de pensée. Autrement dit, un schéma simple n'est qu'un préjugé. La réalité physique et même la réalité mentale sont tout autres. Elles impliquent une infinité de précisions qu'il faut court-circuiter au moins en partie pour avancer. Si on voulait s'enfoncer dans l'analyse la plus fine, on n'en sortirait pas.

On ne fabrique pas de toute pièce un espace de pensée qui serait parfaitement simple. L'espace-temps de la pensée n'est pas n'importe quoi, il n'est surtout pas une invention. On peut tenter de le connaître, mais on ne peut pas faire comme si c'était une construction arbitraire que l'on pourrait simplifier arbitrairement. L'espace-temps de l'imaginaire n'est pas le résultat de l'imagination, il obéit à des règles qui n'ont pas encore été complètement découvertes, loin s'en faut.

Mais quittons le monde des détails. Allons du côté de l'absence de détails, du côté du «un». Un, ce n'est pas beaucoup. C'est tellement peu, qu'il n'est même pas possible de percevoir un arbre, une aiguille, une cellule, un atome sans rien d'autre, absolument rien d'autre. Pour percevoir un arbre, on doit découper l'arbre dans un espace qui, lui, n'est pas cet arbre. Il nous faut donc deux choses: l'arbre, et un espace sans arbre. Il est impossible de percevoir un arbre qui serait sans autre chose pour le délimiter, pas même l'espace, car forcément cet arbre serait in-fini. Toute finitude ne peut être qu'une délimitation dans une infinitude. Tout un est si infini qu'il ne peut être pensé et cet un ne peut être un quelque chose que s'il est délimité par quelque chose de différent de lui-même. Ce qui le délimite doit être différent, mais pas absolument différent, car si l'«autre» de l'arbre était absolument différent, s'il n'avait absolument rien de commun avec lui, il ne pourrait pas le délimiter, il n'aurait aucune action sur lui. Ce serait deux un (l'arbre et l'autre chose) qui n'auraient rien à faire l'un avec l'autre, et il n'y aurait rien, pas même un espace-temps commun entre eux.

On le voit, un n'est pas plus pensable que deux. Il faut toujours une troisième réalité pour les unir, ne serait-ce que l'espace-temps. Et toutes les réalités qui sont dans l'espace-temps doivent être à la fois de l'espace-temps *et* autre chose que l'espace-temps qui les relie.

Un est donc aussi inconnaissable qu'une multiplicité sans limites. Il exige lui aussi une limite et il doit être limité par une deuxième réalité qui n'est pas lui sans être absolument différent. Cependant, dès qu'une entité, par exemple un arbre, a été limitée dans un espace dans lequel elle se découpe, elle est tellement multiple dans tous ses détails, qu'il faut limiter le niveau de détails que l'on veut observer.

«Un» in-fini est si absolu qu'il n'est pas pensable et il n'est pas non plus physiquement viable, car trop statique. L'infini multiple n'est pas non plus pensable à moins qu'il soit cohérent et qu'on se limite dans l'analyse. Il n'est pas non plus physiquement viable, car un échange d'informations infinis rendrait impossible une dynamique physique quelconque. Tout se passe comme si la réalité, qu'elle soit physique ou qu'elle soit mentale, échappait à ces deux absolus de l'infini (l'infini «un» et l'infini multiple) tout en portant la trace de l'infini dans ses détails et dans son unité. «Un» n'est pas assez (ce qui le rend in-fini) et l'infinie multitude est trop, ces deux «abstractions» sont pourtant à la fois présentes et absentes dans la réalité physique et dans la réalité mentale.

Que ce soit du côté du multiple, que ce soit du côté de l'unité, la pensée réduit la réalité à des représentations et à des conceptions. Mais si on met à l'épreuve une conception ou une représentation, on découvre un grand nombre de «à peu-près», de petites ou de grandes tricheries, car l'efficacité exige de ne pas tout penser, de rester en surface avec des représentations qui font un peu l'affaire de tout le monde et des conceptions sur lesquelles on fait consensus.

De ce point de vue, qu'est-ce que la conscience? C'est cet enveloppement qui «sait» qu'entre la réalité et la représentation il y a une différence radicale: la première est un mystère, la deuxième, une

«illusion» acceptable, opérationnelle, nécessaire. La conscience est cette réalité qui voit la pensée en activité et qui sourit à son travail acharné de réduction. Elle est là avant, pendant et après la pensée. Le propre de la conscience, c'est qu'elle n'est jamais totalement dupe. Elle voit le dessein et le destin de la pensée, son activité incessante de tissage, sa toile de paroles entre le fond de l'être et le fond de la pensée. Elle sait que le fond de l'être autant que le fond de la pensée sont indiscernables et ineffables, il n'y a que les représentations plus ou moins superficielles qui se prêtent à nos manipulations mentales. Dans les grandes traditions, cela faisait appel au fossé qui sépare le sacré du profane (le concept de dieu étant évidemment du côté du profane, alors que le mystère de l'infini et du fini est du côté sacré).

Un tout dans un tout

Je suis un tout. Si je n'étais pas un tout, si je n'étais qu'un amas de poussière, je n'existerais pas et l'amas de poussière ne saurait pas qu'il existe. Qu'est-ce qu'un tout? Personne ne le sait tout à fait et c'est sans doute un très grand mystère, mais si un tout n'était pas d'une façon ou d'une autre une réalité, si seulement les parties existaient, il ne pourrait pas y avoir assez de cohérence en nous pour penser, il n'y aurait pas assez de cohérence dans le cosmos pour qu'il soit pensable.

Le tout ne peut pas être seulement l'ensemble des interactions entre les parties. Une réalité étrange a formé les parties, une réalité étrange tient les parties conformes à des lois de relations, une réalité assure la cohérence. Le tout existe et sans lui, rien ne serait assez cohérent pour que les parties communiquent entre elles.

Je suis un tout, mais si je regarde autour de moi, je me rends compte que je suis enveloppé par un paysage, une terre sous mes pieds, un ciel au-dessus de ma tête. Allons vers cette enveloppe. Imaginons que nous nous tournions vers un n'importe quoi, mais que nous ne voulions perdre aucun détail. Imaginons que, dans une autre direction, nous nous tournions vers un tout, le plus inclusif qui soit, un tout qui comprendrait tout. Pour atteindre ces deux buts en même temps, le mieux serait de se tourner vers le plus gros un existant et bien réel: l'univers, le concept maximal d'une réalité une et multiple. Le plus gros un possible à nos yeux, c'est bien l'univers. Par définition, l'univers est le tout inclusif par excellence. Cependant, pour nous, il n'est perceptible que d'un point de vue intérieur, pour ainsi dire, du dedans. Le tout nous inclut. Évidemment le tout existe avant toute perception, sa manière de s'auto-informer fait appel à des médiateurs d'interactions tels que la lumière, la gravité, etc. Il n'a pas besoin de nous pour s'informer de lui-même. En lui, tout est interaction, information.

Du point de vue des ondes électromagnétiques, ce n'est pas tout qui reçoit tout, c'est un atome, une molécule, une plante, un animal, un humain, un système récepteur quelconque qui reçoit de l'information provenant de tout l'univers. Aucun récepteur dans tout l'univers n'est privé d'information sur tout, et ce grâce à un rayonnement qui l'informe. Tout système récepteur dans l'univers est un référentiel et est informé de tout. L'univers est convergent du point de vue de l'information. Je ne veux pas dire que nous recevons toute l'information sur tout, ni que tout dans le tout nous informe de son existence (certaines réalités nous sont peut-être définitivement cachées), je veux simplement dire que la lumière et bien d'autres transporteurs d'information nous relient à un tout le plus réellement inclusif possible. Qui que nous soyons, personnes, atomes, ou choses, nous sommes un référentiel équivalant à tous les autres et nous recevons de tout, un rayonnement extraordinairement complexe (infinité de détails) qui nous informe de tout (mais pas absolument).

Imaginons que nous nous tournions vers cet un qui contient tout. On peut donc regarder partout, c'est équivalent. Puisque nous sommes un référentiel convergent, les rayons sont tournés vers nous, ils arrivent de partout avec une densité équivalente dans toutes les directions. C'est encore plus vrai pour les rayons gravitationnels qui traversent tous les obstacles aussi facilement qu'ils traversent le vide (comme les rayons de neutrinos, par exemple). Les rayons qui nous arrivent voyagent dans le vide à la vitesse de la lumière, ce qui est très lent compte tenu de la grandeur de l'univers. La lumière des quasars (formations très anciennes) prend quelques milliards d'années à nous parvenir, même un fonctionnaire céleste n'aurait pas la patience d'attendre le «rapport» de la lumière sur le quasar le plus lointain. Il est impossible d'avoir une vision à jour. Nous voyons tout en même temps, mais rien n'est à jour (sauf pour ce qui est près de nous).

La propriété extraordinaire de l'univers selon laquelle tout point est informé par l'ensemble des rayonnements électromagnétiques se nomme la transparence. Un univers opaque serait un univers dans lequel chaque point ne serait informé que des points immédiatement près de lui. Imaginons donc que nous embarquions, non pas dans un avion, mais sur un rayon de lumière qui part de la Terre et qui s'en va aux confins de l'univers en direction d'un quelconque quasar. Le voyage sera, pour nous les voyageurs, instantané. Chevaucher un rayon de lumière dans le vide, c'est comme chevaucher le temps lui-même. Il ne passe pas, car nous sommes sur son dos. Cela n'empêcherait pas les autres de nous voir partir, de nous attendre, de vieillir et de mourir. Pour nos amis, et pour tout ce qui n'est pas sur notre rayon de lumière, notre voyage durera des milliards d'années.

Supposons que nous puissions voyager beaucoup plus vite que la vitesse de la lumière, par exemple à la vitesse où deux grains de lumière intriqués s'informent mutuellement: vitesse qui, pour le moment, apparaît infinie. Si nous étions un des deux grains et que notre frère était sur un quasar depuis le début du monde, nous aurions déjà été informés de ce qui s'est passé chez lui. Bref, il n'y aurait plus d'espace ni de temps entre nous deux par rapport à cette information.

L'espace, c'est le temps que prennent les multiples choses pour s'informer mutuellement afin d'appartenir à une unité globale (n'oublions pas qu'«espace» vient de *spaze* qui veut dire moment, durée: l'espace est une relation entre des trames temporelles). Sans information rayonnante, pas d'unité, pas d'«uni-vers». Dans le cas de l'univers, la lumière physique et sa vitesse constante agissent comme un des

«structureurs» incontournables de cet espace. Changez la vitesse de la lumière et vous avez un autre univers.

La lumière tient l'unité dans la multiplicité. Évidemment, elle est doublée de quelque chose qui, comme des grains de lumière intriqués, «voyagent» à la vitesse infinie, c'est-à-dire de quelque chose qui doit être toujours là en même temps partout. Par exemple, la vitesse de la lumière doit être partout pareille dans le vide, elle doit être constante, sinon, il n'y aurait pas un univers, mais un chaos d'univers. Des constantes sont partout les mêmes exactement en même temps dans l'univers. Des relations sont définies de la même façon exactement en même temps partout (les lois de la physique sont les mêmes partout exactement en même temps). Bref, si la lumière «spatialise» le cosmos, l'étend sur de grands espaces, les constantes et les lois (règles de relations) maintiennent une unité de structure intemporelle (pas absolument indispensable à son fonctionnement).

Le «rapport» du tout à toutes les unités de référence qui l'habitent est temporel pour ce qui est de l'information et intemporel pour ce qui est de la structure. Dans ce tout qu'est l'univers, nous sommes nous-mêmes un tout. Notre corps ne peut pas être autre chose qu'un «morceau» d'univers, un morceau qui forme un tout. Il est difficile d'imaginer que notre pensée soit une simple abstraction, car lorsque nous pensons à un pont, à la longue et avec le travail des mains et des outils, un pont se forme réellement sur le fleuve. Non seulement le paysage change, mais une chaîne de conséquences est lancée, et ces conséquences ont des effets sur nous. Il est donc plus probable que notre pensée soit comme notre corps, un «morceau» vivant de la pensée totale, un morceau qui dispose de sa propre unité, un morceau qui forme une totalité dans la totalité.

L'être et la pensée

Pour qu'une physique (dynamique des énergies et de l'information) soit possible, certaines conditions sont nécessaires:

Unité et multiplicité. Une unité ultime mais relative doit échapper au statisme. Une unité absolue n'aurait aucune dynamique. Néanmoins, sans une certaine unité dynamique, on ne voit pas comment les lois de l'univers seraient les mêmes partout, donc on ne pourrait pas comprendre la cohérence du cosmos. Bref, un chaos absolu ne peut pas être un univers connaissable (pas même par lui-même) et donc ne peut tout simplement pas exister (il n'aurait pas la cohérence suffisante pour tenir le temps). Une unité absolue et parfaite ne peut pas non plus exister, elle serait trop statique pour s'étendre dans le temps. Unité et multiplicité ne sont pas des contraires, mais des complémentaires nécessaires.

Singularité et universalité. Chaque partie doit être suffisamment unique (par quelques détails), unifiée et «autonome» pour ne pas être immédiatement ni le tout ni autre chose. Elle doit donc inclure une infinité de détails qui lui permettent une individualité unique tout en échangeant des informations qui la font participer à la dynamique globale du tout. La singularité de chaque réalité, singularité réalisée par l'infinité des détails, n'est pas contraire à l'universalité, mais elle est complémentaire à l'universalité et cela se réalise concrètement par des échanges d'information constants. Chaque cristal de neige est singulier, mais aucun n'est isolé, chacun participe au tout par des échanges d'énergie et d'informations.

L'être et l'information. Un ensemble d'échanges entre le tout et les parties, et entre les parties, doit pouvoir s'établir. Pour ce faire, chaque partie doit interagir grâce à un échange d'énergie-information qui n'est pas exactement son être. L'échange de signaux n'est pas le déplacement des choses. Cela nécessite une certaine différenciation entre la partie (disons l'atome) et le rayonnement interactionnel (l'échange de gravitons, de gluons, de photons...). Il ne s'agit pas de deux réalités de nature totalement différentes (l'atome est lui aussi un système d'énergie-information). Cependant, ce qui informe (par exemple, la lumière) ne transporte pas tout l'atome dans ses infinis détails, mais uniquement ce que les autres atomes ont besoin de savoir pour que tout fonctionne.

L'immédiateté et la temporalité. Certaines vitesses d'échange d'énergie-information doivent être constantes et finies (par exemple, la vitesse de la lumière). Sinon l'univers serait trop incohérent ou trop immédiat pour exister en tant que dynamique physique suffisamment unifiée pour fonctionner. Mais certaines structures doivent être connues immédiatement partout (par exemple, la constante de la vitesse de la lumière doit être la même partout immédiatement). L'immédiateté et la temporalité ne sont pas contraires, mais complémentaires.

La transparence et l'opacité. L'espace-temps doit pouvoir se développer comme structure de distances suffisamment transparentes pour permettre des échanges d'information à longue portée. Sans la transparence, la lumière ne pourrait voyager. L'information gravitationnelle vit dans une transparence encore plus grande que celle de la lumière. Cependant, l'onde doit être capturée quelque part par quelque chose, sinon elle est totalement inutile. Là où elle est capturée, son voyage cesse (au moins pour un temps et d'une certaine manière). Il y a donc des réalités opaques qui ne laissent pas passer l'information, mais la capturent. Bref, la transparence et l'opacité sont aussi deux réalités complémentaires.

À cela s'ajoutent d'autres caractéristiques qui semblent servir à éviter une redondance absolue. En effet, si on en restait à ces cinq premières caractéristiques, la physique pourrait n'être qu'un système très simple qui revient sans cesse au même dans toutes les directions de l'espace et du temps. Pour éviter un tel enfermement dans l'homogénéité, au moins une autre caractéristique doit être ajoutée:

La néguentropie et l'entropie. Les échanges d'énergie-information engendrent des systèmes complexes sur le plan atomique, chimique, biologique, écologique, cosmologique lorsqu'il y a une continuelle dissipation d'énergie qui maintient les systèmes hors de l'équilibre. C'est la néguentropie. Cependant, s'il n'y avait pas une tendance vers la dislocation des systèmes complexes, ceux-ci pourraient devenir n'importe quoi et le cosmos perdrait rapidement sa cohérence et ses proportions (un système pourrait devenir hégémonique par rapport au tout). Tout système complexe doit lutter avec les forces de

simplification afin de se maintenir dans une harmonie générale. La vie est un exemple de ce combat nécessaire pour une sauvegarde globale de l'écologie.

Maintenant, si nous quittons la physique pour entrer dans l'univers de la pensée, nous découvrons aussi des principes de base nécessaires à la pensée. Pour qu'une connaissance soit possible, certaines conditions sont aussi nécessaires:

Unité et multiplicité. Une unité théorique doit être brisée. Une unité absolue n'est pas pensable. Sans une certaine unité, on ne voit pas comment un monde mental pourrait garder son unité et sa diversité suffisamment pour être intelligible.

Singularité et universalité. Chaque partie de la réalité extérieure doit pouvoir être perçue et représentée par un processus à la fois physiologique et intellectuel de réduction (il doit donc d'abord exister une différence entre l'information et la chose dont elle nous informe).

L'être et l'information. La représentation et la chose représentée doivent pouvoir rester en tension. On doit constamment garder en tête que la représentation est une réduction radicale par rapport à la chose. C'est un schéma simplifié qui n'existe pas dans le monde des choses. Elle se réalise par rapprochement avec un concept (une représentation est un intermédiaire entre une chose et un concept). Par exemple, un chien peut devenir une représentation s'il y a un concept d'«espèce». Ce concept constitue une forte simplification, le concept est applicable à tous les individus qui partagent des caractéristiques définies. Néanmoins, par certains aspects, le concept possède une infinité de détails à mesure qu'on cherche à le distinguer des autres concepts.

L'immédiateté et la temporalité. La pensée ne pourrait exister sans une certaine cohérence. Mais ce n'est pas la pensée qui invente le fond de cette cohérence. La pensée peut découvrir progressivement la logique et les paradoxes de base de la logique. La logique peut évoluer de découverte en découverte. Mais le fond de la cohérence est stable, toujours là, présent immédiatement dans toute la pensée. Si les découvertes de la logique et des mathématiques sont évolutives, donc temporelles, la métalogue (les bases réelles de la logique) est intemporelle. La logique n'est pas un simple jeu intellectuel, elle est la structure minimale qui permet l'existence même de la pensée et de la réalité.

La transparence et l'opacité. Les représentations se définissent entre elles dans un système d'échanges qui a ses propres caractéristiques dans un espace-temps imaginaire. Le monde de l'imaginaire est à la fois très différent du monde réel et similaire à lui. Les représentations et les concepts vivent dans un espace-temps mental qui s'organise en systèmes complexes. Mais il y a une limite à l'interrogation. On ne peut interroger indéfiniment un concept, il vient un temps où ce concept apparaît tautologique. Si l'interrogation est similaire à la transparence (elle ouvre les concepts par différenciation et association), sa limite touche aux éléments opaques (les concepts de base qui sont non «fragmentables»).

La néguentropie et l'entropie. La pensée travaille par complexification et par simplification. Par exemple, en mathématique, on tente de simplifier au maximum le système de pensée, mais cela entraîne des complexités. Il y a dans la structure réelle de la pensée quelque chose qui rend impossible la simplification jusqu'à des axiomes parfaitement cohérents entre eux. Les rapports entre les axiomes engendrent des complexités parfois prouvées comme insolubles, parfois insolubles jusqu'à preuve du contraire.

En somme, bien que différents, le réel et notre pensée (pas la pensée telle que nous l'imaginons, mais la pensée telle que nous l'expérimentons) présentent des similitudes étonnantes. Les conditions nécessaires à la vie physique et les conditions nécessaires à notre pensée se ressemblent.

Notre pensée est ignorante des savoirs «matériels» (échanges d'énergie-information) qui s'échangent dans la réalité et, pourtant, elle est organisée elle-même par des échanges qui suivent des règles similaires aux règles que l'on rencontre dans la réalité «matérielle». La pensée est une mise à distance du réel qui permet de revenir au réel avec des armes toujours supérieures pour comprendre le réel comme une œuvre peut être comprise par un créateur. Tout se passe comme si comprendre la pensée nous outillait pour comprendre l'organisation de la nature et inversement.

Mais, nous, nous commençons dans la pensée, nous nous arrachons très péniblement de la non-pensée. Nous sommes presque toujours en état de non-pensée. Des vagues d'idées vagues divaguent dans notre boîte crânienne, mais parfois nous prenons le temps d'aligner une ou deux pensées cohérentes, ou d'autres fois, une pensée s'impose à nous.

À partir des quelques rares exercices de pensée que nous avons réussis, de peine et de misère, à réaliser dans notre vie, on peut tout de même éprouver notre unité avec la pensée vive qu'est la nature. Les caractéristiques qui permettent une dynamique physique sont aussi des caractéristiques qui la rendent intelligible. Pour certains, cela vient du fait que c'est nous qui pensons le monde et, donc, nous ne prenons du monde que ce qui est intelligible pour nous. La «logique du cosmos» ne serait qu'une logique humaine projetée. Mais alors, comment se fait-il que ce soit la nature même du cosmos qui nous a pour ainsi dire forcés à devenir logiques, plus intellectuellement rigoureux afin d'avancer vers la connaissance? Si le cosmos connu n'était que la projection de notre pensée, nous devrions être enfermés dans un système tautologique, et il n'y aurait pas d'histoire de la pensée ni d'histoire de la science. Au contraire, nous évoluons dans cette relation avec la nature et cela s'appelle la science.

Cependant, la pensée n'est pas qu'un outil de connaissance. Par sa possibilité d'agir sur la réalité, elle devient une cause de changement. Elle engendre des échanges qui changent la nature. Lorsque la nature passe à travers des pensées qui passent elles-mêmes à travers des consciences, la nature peut accroître en complexité (par exemple, un jardin) ou réduire de complexité (par exemple, la disparition des espèces). La pensée agit comme un second créateur, comme un musicien d'orchestre qui participe à une pièce d'ensemble qui a commencé bien avant lui, qui implique bien d'autres que lui.

Cependant, on doit bien se l'avouer, ce ne sont pas là deux créateurs égaux, l'un est cohérent et possède des milliards d'années d'expérience, alors que nous, nous n'arrivons ni à la cohérence ni même à assumer les conséquences de nos actes. Heureusement, nos intuitions peuvent sans doute participer du tout, mais avec d'énormes risques d'erreurs.

On pourrait schématiser le cycle de la pensée comme suit:

1) La réalité est organisée de façon dynamique, et les caractéristiques d'une cohérence nécessaire à cette dynamique la rendent, jusqu'à un certain point, intelligible.

2) La connaissance nécessite une pensée qui a des caractéristiques à la fois similaires et différentes de la réalité. Trop similaire, notre pensée perdrait sa conscience et sa distinction. Elle se fondrait dans la

dynamique physique. Trop différente, notre pensée ne pourrait évoluer dans sa connaissance du réel et dans sa capacité à collaborer avec lui.

3) La relation entre notre pensée et la réalité suppose que les deux systèmes dynamiques fonctionnent sur des principes conciliables et que leur relation puisse engendrer une évolution des représentations et des concepts pour mieux épouser le réel, et une évolution des actions pour mieux s'adapter à la réalité.

Pourquoi nous étonner que le cosmos qui nous a produits ait produit un semblable?

Les conditions de la conscience

Revenons sur l'*immédiateté*. Toute réalité n'existe qu'à travers des échanges d'information. En physique, ce sont les interactions entre les éléments du noyau de l'atome; en chimie, les interactions entre les électrons; en biologie, il y a des milliers d'échanges électrochimiques entre les éléments d'une cellule, des milliers de types d'échange entre les cellules, entre les organes, entre les êtres vivants eux-mêmes; la vie psychologique se présente comme un ensemble de liens internes et externes; nos existences collectives dépendent de relations sociologiques, politiques, économiques; l'écologie planétaire résulte d'un nombre effarant d'échanges de tous genres entre les éléments et avec le tout lui-même.

Tous ces échanges d'information sont des sortes de savoir: l'atome sait se comporter, cela veut dire qu'il réagit aux informations qui le forment et qui entraînent son mouvement, la molécule se comporte selon les échanges d'information qui l'organisent et la mobilisent, la cellule «sait» ce qu'il faut faire pour conserver son équilibre interne, la fourmi réagit à des milliers d'informations de sorte qu'elle n'hésite pas beaucoup dans ses comportements... Tout «sait» et ce «savoir» fait et meut toute chose.

Cependant, si l'information ne prenait pas un certain temps à voyager et les réactions un certain temps à se produire, rien n'existerait, pas même l'espace qui dépend de la «lenteur» relative des échanges d'ondes électromagnétiques. Dans l'immédiateté parfaite, il n'existerait pas de déploiement parce qu'il n'existerait pas de temps, toutes les informations seraient si immédiates que l'espace ne pourrait pas s'élargir. L'espace, c'est la lenteur relative des informations, leur vitesse limitée qui définit la distance entre des réalités distinctes. Sans espace, il ne peut rien exister de distinct, pas même des identités purement spirituelles, car elles seraient une seule et même identité, si immédiate, que l'on pourrait parler d'une pure coïncidence de l'être avec le néant, son état statique l'anéantirait dans un point infiniment immédiat. Imaginez quelque chose qui se connaît si parfaitement, qui est si parfaitement et si immédiatement lui-

même qu'il n'y a plus de distance possible sur aucun plan, cet être immédiatement lui-même est si infiniment minuscule (sans espace et sans temps) qu'il a toutes les caractéristiques du néant.

Revenons sur la *multiplicité*. Il semble que toutes les composantes de la réalité soient à la fois le résultat et la cause d'informations cohérentes qui voyagent à des vitesses finies. Sans cette base, la physique, la chimie, la biologie ne pourraient pas être des sciences; il n'y aurait pas de connaissance possible sur ces informations et sur ces réalités, car il n'y aurait pas d'échanges d'information (de «savoir»). Bref, du seul fait que certaines connaissances sont possibles et efficaces, nous sommes amenés à considérer que la réalité est un tout cohérent qui se déploie dans l'espace-temps par des échanges d'information. Il ne semble pas exister d'énergie sans information. Tous les transferts d'énergie servent à communiquer des informations. On ne peut pas dire non plus qu'il y ait d'abord des choses et que ces choses communiquent, les choses elles-mêmes, même les plus élémentaires, sont des échanges d'information.

Lorsqu'on traverse un champ d'herbes en fleurs, on est fasciné par ce tissu incroyable d'échanges entre les atomes, les molécules, les cellules, les plantes, les insectes, les rongeurs, le soleil, la lune, l'ensemble des étoiles... Et tout cela fonctionne. Une complexité qu'il serait impossible de décrire même si on la connaissait, car beaucoup trop composée, mouvante et évolutive. Et pourtant, il y a tout lieu de penser qu'une telle complexité résulte de principes assez simples, de règles d'échanges plutôt stables, de relations au moins partiellement compréhensibles. En fin de compte, les couleurs sont appariées, les sons chantent, les odeurs grisent, et cela ne s'écroule pas sur sa propre simplicité de base, mais tient le temps, se métamorphose sans arrêt sans pourtant jamais tomber dans une désorganisation fatale. Cela paraît organisé pour ne pas pouvoir se terminer mais, au contraire, pour dégager des futurs qui n'étaient pas contenus dans les potentialités du départ. Les scénarios qui menaient à la mort absolue des choses, et ils sont nombreux, ne se retrouvent pas dans la réalité, du moins jusqu'à maintenant. On envisage aujourd'hui davantage la démultiplication du cosmos que son anéantissement (théorie d'Andrei Linde d'un univers inflationnaire éternel et autoreproducteur).

Revenons sur l'*intelligibilité*. Que l'univers puisse théoriquement s'expliquer à partir d'une immédiateté (un point infime) qui se déploie dans un ensemble cohérent de relations internes de façon à s'élargir, engendrer de la multiplicité, se maintenir, se complexifier dans des proportions à la fois illimitées en principe et harmonieuses en pratique, grâce à des échanges d'énergie-information réguliers (mathématisables), cette origine (l'immédiateté) et ce déploiement (la multiplicité) permettent à l'univers d'être une seule réalité intelligible dans sa totalité et dans ses détails.

Lorsque l'intelligence revient sur les «savoirs» qui président à la physique, à la chimie, à la biologie, elle sait qu'elle ne sait pas, elle sait qu'elle doit apprendre de la réalité. C'est la science. Connaître son ignorance porte le nom de «docte ignorance» depuis Socrate. La docte ignorance ne fait pas que tenir le chercheur de vérité en état d'humilité, elle le guide. En effet, l'intelligence sait qu'elle ignore, mais elle sait aussi qu'elle peut savoir, que ce savoir est à sa portée. C'est aussi cela la docte ignorance, et comme il s'agit d'une posture de l'intelligence de deuxième niveau vis-à-vis de l'intelligence de premier niveau, la docte ignorance est un acte de la conscience.

Une fois ces éléments mis en place (immédiateté, multiplicité et complexité, intelligibilité et docte ignorance), on est frappé par la similitude entre les conditions de la conscience et les manifestations de la réalité.

Si l'intelligibilité du cosmos se réalisait sans tâtonnement, grâce à des solutions uniques et prévisibles, on dirait avec raison que c'est un mécanisme. Le propre d'un mécanisme, c'est de contenir déjà dans son germe tout ce qu'il peut devenir. Mais ce n'est pas le cas. À travers des accidents, des probabilités, des possibilités, la complexité ouvre son propre chemin. On a donc l'impression qu'il s'agit d'une intelligence qui travaille dans ses propres actions et réactions, qui découvre des voies d'auto-organisation, qui invente à mesure des solutions originales pour maximiser la complexité. Une pensée organique.

Tendre vers la complexité ressemble à un combat, comme si un vent allait en sens contraire, comme si un courant refluit vers la désorganisation. Par exemple, il suffirait d'augmenter ou de diminuer de cent degrés Celsius la température moyenne de la Terre pour retomber à un niveau de complexité bien inférieure (il est néanmoins très possible qu'il y ait d'autres températures favorables à l'auto-organisation). L'organisation chimique moléculaire et l'organisation biologique cellulaire cherchent à croître en complexité dès que cela est possible et même tendent à produire elles-mêmes leurs propres conditions de complexification.

Si la conscience est quelque chose, elle est de l'intelligence critique (réfléchissant au sens et aux finalités) qui agit sur de l'intelligence fonctionnelle (produisant de la complexité pour ouvrir de nouveaux futurs). À une certaine hauteur, étant donné que l'être humain vient de la nature, est de la nature, reste un être de la nature, on a l'impression qu'il s'agit de la nature elle-même qui se distancie d'elle-même pour s'interroger sur elle-même, agir sur elle-même en vue d'un niveau particulier de complexité pour satisfaire non pas une finalité, mais l'invention de nouvelles finalités.

Pour qu'il y ait de la conscience, il est nécessaire que quelque chose de la réalité se soit déjà déployé, une sorte de musique qui a engendré, par sa propre structure temporelle, une architecture spatiale intelligible, un cosmos. Devant cette œuvre vivante, une intelligence observatrice se reconnaît, perçoit que cette réalité a à voir avec elle-même, qu'elle suit des principes, des règles qui entraînent des élans vers la complexité. L'intelligence observatrice peut éprouver l'intelligibilité des choses. Devant cela, la conscience désire participer, tenter d'ajouter des valeurs. À ses yeux, le monde doit valoir quelque chose.

Dans cette «réflexion» de la créativité deuxième (invention de finalités) sur la créativité première (production de complexité), il y a un passage par le sentiment de «parenté d'intelligence»: la nature et moi nous nous ressemblons comme l'enfant ressemble à sa mère, comme la feuille ressemble à l'arbre, comme le pépin ressemble à la pomme. Il y a donc une conception de soi qui englobe toute la nature. Tout à coup, tout est à la fois ignoré (l'être humain ne sait pas ce qu'un atome sait) et pourtant tout apparaît connaissable (au moins en principe). Comme si le «savoir» se retrouvait soudain hors de lui-même pour permettre à l'intelligence de se redécouvrir elle-même, et de se ressentir à travers l'être humain avec de nouvelles aspirations créatrices. Cette étrange sensation que notre corps vit dans un monde qui fonctionne grâce à des échanges d'information, à des «savoirs» qui nous échappent alors que nous, qui habitons ce corps, avons l'intelligence nécessaire pour redécouvrir sa logique, cette dichotomie si étrange, nous l'appelons la

conscience parce qu'elle veut et peut comprendre ce qu'elle ne sait pas alors même que ce savoir (information) maintient son être en vie d'instant en instant.

Dans ce mouvement, il n'est pas possible qu'une personne reste longtemps sans s'imaginer que toute la nature est peut-être consciente bien avant elle. En effet, comment pourrait-elle réaliser ce monde, le maintenir vivant, le développer non seulement dans toutes ses potentialités, mais en ajoutant des conditions pour des possibilités nouvelles? Comment pourrait-elle arriver à cela sans réintroduire sans cesse une intelligence dans une intelligence afin d'inventer des routes neuves jusqu'à produire un animal capable d'en faire autant et donc capable de participer à son mouvement? Comment pourrions-nous accéder à la conscience si une conscience ne travaillait pas à s'éveiller elle-même à travers les êtres naturels dont nous sommes un exemplaire timide et fruste?

On dira que tout s'explique par des interactions atomiques. Mon cerveau aussi s'explique par des interactions atomiques, cela ne m'empêche pas d'être conscience, au contraire, mon physique participe *de* ma conscience comme il participe *à* ma conscience. «Matière» et conscience sont les deux faces d'un même souffle. Celle-là, c'est la conscience vue de l'extérieur; et celle-ci, c'est la «matière» qui se perçoit de l'intérieur.

En résumé, aucune conscience ne semble possible sans: 1) l'immédiateté de son propre fond, de sa propre source créatrice; 2) l'intelligence fonctionnelle réelle, donc inventive de la complexité et des moyens d'arriver à des complexités qui n'étaient pas incluses à un stade donné des possibilités d'un système (une première façon d'élargir le futur en introduisant des possibles en cours d'évolution); 3) l'intelligence réflexive et critique capable de percevoir, d'inventer et de participer à des finalités qui se multiplient (une deuxième façon d'élargir les futurs); 4) une docte ignorance qui sépare et unit ces deux niveaux (la «matière» sait, la conscience apprend); 5) la parenté et la reconnaissance de cette parenté entre «ma» conscience et la conscience de la nature.

La conscience est une intelligence de l'intelligence dont le propre est d'élargir les possibilités du futur en multipliant les finalités. Il s'agit en somme de pouvoir s'émerveiller d'étape en étape sans jamais fermer devant soi des processus, car un processus, si merveilleux soit-il, s'il se ferme et se boucle, ne peut plus s'émerveiller lui-même. Si la conscience existe, cela veut dire qu'à un moment donné il y a un certain nombre de futurs possibles, et que, plus tard, à un autre moment, il y a encore plus de futurs possibles. S'il y a de la conscience, l'intelligence fonctionnelle s'ouvre et se déploie comme un arbre, en multipliant ses ramilles.

La mémoire et la conscience

Dans tout le «vide» cosmique, à chaque fraction de nanoseconde, une «particule», c'est-à-dire un quantum d'énergie-information annule une «antiparticule». C'est le pulse de l'énergie virtuelle. Le vide pulse, le césium pulse, ainsi que tous les systèmes complexes stables (du noyau nucléaire aux organismes vivants).

Le temps rythmique: le battement du vide et des systèmes. Le temps semble discontinu comme s'il n'y avait pas de ficelle pour lier les plus petites fractions de seconde. Mais s'il n'y avait aucun lien entre les pulses, il n'y aurait pas de pulse du tout. Une mémoire quelconque doit «retenir» les battements pour percevoir que ce sont justement des battements réguliers. Sinon, il n'y aurait jamais que le dernier pulse, le pauvre dernier pulse ne saurait pas qu'il est un pulse, il ne serait pas un pulse du tout, car il ne serait pas lié aux précédents ni aux suivants. Discontinuité et continuité ne sont pas des contraires, mais des complémentaires obligatoires.

Le temps hystérésis: le retard de l'information dû à son mode de transport, le plus souvent une onde électromagnétique comme la lumière. De ce retard tient l'espace, son élasticité, le réseau des distances qui séparent et relient les choses. La soudure et la coupure sont deux inséparables.

Le temps historique: l'histoire de la complexification des systèmes nous fascine, mais cette histoire ne peut être dissociée de celle de la désorganisation. C'est à ce niveau que le temps fait voir son irréversibilité, qu'il suit une double flèche: l'auto-organisation (néguentropie) et la désorganisation (entropie). La relation indéchirable de l'entropie et de la néguentropie se présente pour nous sous la forme du «combat pour la vie».

Lorsqu'il n'y a aucune interaction interne ni externe, comme c'est le cas pour des photons se déplaçant dans le vide, il n'y a pas d'écoulement de temps. Si l'«éternité» des photons libres n'existait pas, le temps serait déchiré en miettes, il serait un confetti d'instant. Ce ne serait pas des instants d'ailleurs. Infiniment isolé des autres, chaque instant ne pourrait même pas exister, trop cerné par le néant du temps (un impensable). L'éternité et la temporalité sont donc, elles aussi, complémentaires.

Bref, le temps est l'articulation entre la discontinuité et la continuité, l'union et la séparation, l'éternité et la pulsation. Par quel miracle, ces «contraires» arrivent-ils à former le temps?

Allons vers la source. La discontinuité apparente des pulses et des interactions présente un problème de taille. En effet, il n'y aurait pas de temps si rien n'unissait entre eux les instants. Si l'instant A et l'instant B n'étaient pas unis par une sorte de ficelle, il y aurait A et B, mais il n'y aurait pas de temps. B ignorerait A. Il n'y aurait pas une succession avant-après. Le temps est un flux continu, plus précisément, presque tout ce qui appartient à A doit se retrouver dans B (le dernier moment fait la synthèse des moments précédents). Le flux du temps est en fait une reproduction (mais pas seulement une reproduction).

Il n'y a pas de temps sans mémoire. C'est cette mémoire qui est le «corps» même du temps. Mais c'est une drôle de mémoire, une mémoire forte, *primordiale*, dont notre mémoire psychique n'est qu'un faible reflet.

En fait, B, c'est A modifié ou non modifié. Ici, il ne s'agit pas de transmission d'informations dans le temps, c'est la «chose» elle-même qui est transportée de l'instant A à l'instant B, c'est la réalité elle-même qui «voyage» dans son temps propre, la chose se retrouve souvent transformée, mais elle se reconnaît la même chose, et elle est reconnue comme la même par son environnement malgré les transformations. C'est donc une mémoire qui comporte un savoir sur soi capable de traverser les transformations, un savoir qui traverse les formes successives de son être. Son «intégrité identitaire» est conservée, sinon elle ne serait pas un tout, un système, une cohérence identifiable qui fonctionne.

Évidemment le mot «savoir» est utilisé ici dans un sens fort, comme lorsqu'on dit que l'atome sait réagir à la gravité. Dans le temps, c'est un savoir encore plus immédiat, car c'est la chose même qui garde son intégrité malgré les transformations. Que voulons-nous dire par la «chose»? Nous parlons du système, de l'ensemble des interactions, et il faut insister sur l'idée d'ensemble, sur le tout, car il peut y avoir un grand nombre de changements dans les parties, dans les rapports entre les parties, et pourtant, l'ensemble sera repérable non pas seulement pour lui-même, mais aussi pour les autres réalités qui vont reconnaître ce système comme un atome, une molécule, une cellule, un animal, un astre...

Bref, le temps est une curieuse mémoire, car il déplace dans une continuité les choses elles-mêmes dans leur intégrité malgré des transformations qui peuvent être importantes. La preuve est dans l'exception. Il peut arriver une transformation qui brise l'intégrité de la chose, alors on dira: le photon a été absorbé par l'électron; le proton s'est disloqué; l'atome s'est désarticulé; la molécule s'est divisée; Jean-Marc est mort. La mémoire en question transporte tout le réseau de relations qui tient l'intégrité des choses. Cette intégrité peut se briser.

Le temps ne peut pas se limiter à une seule ficelle, par exemple, la ficelle d'un atome qui glisse dans le temps à raison de quelques milliards de pulsations par seconde. Pourquoi? Parce que le savoir qui est transporté rassemble toutes les informations qui arrivent à l'atome et qui le transforment. En principe, cela inclut tout l'univers. Il faut donc imaginer un réseau de ficelles, et même un tissu continu qui englobe la totalité de la réalité. Les mots «ficelle» et «tissu» sont des analogies empruntées à l'espace, il faut s'en méfier, car ce «tissu» ne peut justement pas être une substance. Nous sommes dans l'ordre du temps, c'est forcément une mémoire au sens fort du terme, un substrat qui reproduit des rapports qui maintiennent l'intégrité du tout et de toutes les «totalités» qui forment le tout.

C'est pourquoi Henri Bergson, Teilhard de Chardin et d'autres ont identifié la conscience au temps, car la «con-science», dans sa signification minimale, c'est une «science» de soi, un savoir d'identité qui traverse les transformations, une mémoire. Sans cette «con-science», cette continuité de l'identité, le temps serait déchiré, l'univers ne se tiendrait pas temporellement, il se disloquerait en instants indépendants les uns des autres et incapables de glisser les uns dans les autres. En revanche, ce «savoir identitaire» doit être assez fort pour se reconnaître transformé, mais assez flexible pour accepter les transformations. Il tient à l'être, il est détaché de la forme³.

³ Encore une fois, on me dira que les mots «savoir», «conscience», «intelligence», etc., sont des mots psychologiques, que je les utilise dans un sens analogique. Je pense sincèrement qu'il faut comprendre le contraire. Dans le cosmos concret, nous retrouvons le plein sens des mots savoir, conscience, intelligence. C'est là qu'ils ont leur sens premier. Une fois en nous, ils

Plongeons encore un peu plus dans l'étrangeté du temps, prenons une chose temporelle quelconque qui va d'un instant à l'autre avec une mémoire et un savoir qui conservent son identité à travers les transformations. Cette chose mesure son temps par ses propres pulsations et par ses propres transformations.

Mais qu'est-ce qu'une transformation? Pour qu'il y ait transformation, il faut qu'il y ait un mouvement interne, il faut que cette chose soit composée d'autres choses, et que ces choses plus petites changent de place les unes par rapport aux autres. Ce qui est une transformation pour la chose totale est un ensemble de mouvements entre des éléments à l'intérieur de cette chose. Par exemple, un atome est un système qui évolue dans le temps, il pulse, il se transforme tout en gardant son identité d'un pulse à l'autre. Imaginons qu'il soit percuté par un photon qui change l'orbitale d'un de ses électrons et, donc, qui change le niveau énergétique de l'ensemble atomique. L'atome a subi une transformation et cela se manifeste par la distance entre l'électron et le noyau. À l'intérieur de lui, cette transformation est connue grâce aux échanges d'information entre les éléments de l'atome. L'espace est d'abord un lieu de transformations internes. Pour l'électron ou pour le noyau de l'atome, il n'y a pas une transformation, mais simplement un changement de distance. Pour le noyau et pour l'électron, il n'y a qu'un changement dans la distance, mais pour le «tout» atome, il y a transformation.

Changeons d'échelle, l'univers est un tout en transformation. Les transformations qu'il subit se manifestent par des déplacements de point à point à l'intérieur de lui. Le temps qui permet les échanges d'information entre les éléments et le temps des métamorphoses du tout ne se situent pas sur le même référentiel. Mais le tout reste un référentiel possible et même nécessaire. Il y a un battement universel et des battements dans chaque partie, il y a un temps universel et des temps multiples. Le temps du tout et les temps des parties (qui sont des totalités) sont certainement synchronisés et en harmonie, mais nous devons les discriminer.

Que le tout soit un atome, une planète, une étoile, une galaxie ou l'univers, comment se connaît-il lui-même? Supposons qu'un point de l'espace lui serve d'espion. Le point sera informé de tous les déplacements internes à l'univers. Cependant, ce point, si bien informé qu'il soit, à qui s'adresse-t-il pour informer le tout? Où est son commettant, où est le tout? Doit-il, par exemple, informer chacune des parties? Est-ce qu'informer chaque partie va informer le tout? Qu'est-ce qu'un tout? La réponse à cette question est d'une importance considérable à tous les niveaux de la réalité. Car le tout est une nécessité, il doit exister en tant que tel, sinon le cosmos s'effondre.

On est presque obligé d'imaginer la solution suivante (celle d'Albert le Grand et de Nicolas de Cues): au moins une des dimensions de la réalité n'occupe pas d'espace; elle est restée infiniment petite, et c'est elle le tout, puisqu'elle rassemble tout dans l'infiniment petit. Le tout, c'est elle. Quelle que soit la grandeur de l'espace occupé par un tout, il est grand sur certaines dimensions, mais une dimension reste infiniment petite, c'est-à-dire que quelque chose est capable d'être informé en tant que tout sur sa propre

trouvent un sens second. Le savoir une fois dans l'esprit humain n'est plus qu'une analogie du savoir tel qu'il se vit dans la réalité du cosmos. C'est nous qui sommes seconds par rapport au cosmos, c'est nous qui sommes le fruit et la projection du cosmos, c'est nous l'analogie du cosmos, le microcosme.

transformation. C'est le point *transphénoménal*. Il s'assure de la cohérence du tout et de la préservation de l'identité dans les transformations du tout.

Ce point est infiniment petit puisque le type d'informations qu'il contient ne voyage pas à la vitesse de la lumière, mais est partout en même temps (par exemple une loi de la physique, une constante, une relation, une équation). Ce point est infiniment grand puisque toute la réalité respecte en même temps ce genre d'information.

Alors où est ce point, cette dimension non déployée? Elle ne peut pas être quelque part dans cet espace, car alors, elle serait un élément du tout et non l'identité du tout. Elle est un infiniment petit (en ce sens qu'elle synthétise le tout et son identité), un infiniment petit qui est partout en même temps. Un instant éternel pour une dimension éternelle dans laquelle tout le temps déploie ses différentiations. Cette conservation et cette reproduction de la totalité et de son intégrité, ce savoir immédiat de soi est une mémoire, mais une mémoire qui se connaît et se reconnaît «identité». Il est difficile de lui refuser la conscience. Non seulement elle maintient l'identité dans le flux du temps, mais elle maintient l'identité du tout à travers les transformations. Cette identité, cependant, ne doit pas s'imposer en tant que forme.

Pour ce point transphénoménal, le tout est un être qui se sait lui-même, c'est-à-dire qui sait que les savoirs qui s'échangent en lui forment, au total, un savoir identifiable, une cohérence de lois, de principes, de réalité qui forment son identité. Cette étrange «continuité» de la réalité enveloppe l'avant et l'après, le tout et les parties, elle est une sorte de connaissance de soi permettant de dire qu'il y a une transformation, un temps propre à cette réalité. Cette étrange unité n'est pas nécessaire simplement à l'existence du tout appelé «univers» (l'inclusif maximum), elle est aussi nécessaire pour le tout «atome», le tout «cellule», le tout «système» et n'importe quel référentiel concret. La discontinuité s'agite dans une continuité: la mémoire. La mémoire est telle qu'elle conserve l'identité des totalités à travers les formes grâce à un point mystérieux de cohérence qui a toutes les caractéristiques de la conscience.

Le futur et la conscience

Le futur n'est pas uniquement une réalité imaginaire. Si le passé subsiste dans les mémoires (physiques, biologiques, psychiques) et sans doute aussi dans une mémoire intégratrice globale, le futur préexiste dans les potentiels, dans l'actuel et dans les choses elles-mêmes.

Dans les *potentiels*, le futur se définit comme un ensemble bien concret de possibilités et de probabilités. Par exemple, je ne sais pas comment, mais je sais à coup sûr que je vais mourir. Je ne sais même pas ce qu'est la mort, mais je sais que j'y vais. En physique, un rayon de lumière sait avant d'arriver

à un carrefour de combien de portes est formé ce carrefour. Projetés sur un mur à trois fentes, de façon très impressionnante, les photons (grains de lumière) vont se partager les chemins. Lorsque les photons arrivent un à un, chaque photon sait où aller, car il connaît la disposition des fentes et comment les photons précédents se sont distribués⁴. On pourrait donner de multiples exemples semblables en physique, en chimie et en biologie. Le futur n'est pas rien, il est structuré, il est la structure du possible. Il n'y a pas devant nous une infinité de routes, mais des routes potentielles et des impossibilités.

Dans l'*actuel lointain*, le futur se définit par des ensembles d'informations (physiques, chimiques, biologiques, sociologiques...) qui relient toutes les choses sans exception à la vitesse limitée de la lumière. Tout est relié, mais tout est relié à des vitesses finies de sorte que rien n'échappe à l'ensemble, mais surtout rien n'échappe au temps que cela prend d'être informé. Au moment où une chose reçoit l'information, les choses dont elle est informée sont déjà ailleurs. L'information est fondamentalement en retard. Lorsqu'un atome est informé de la position des astres dans l'espace, ceux-ci sont «actuellement» ailleurs. Le futur est dans l'actuel lointain, car c'est lui qui définit et définira le mouvement des choses. Par exemple, une galaxie vient d'exploser, cela entraîne une vague gravitationnelle. Imaginons que cette vague gravitationnelle vienne déstabiliser la Terre au point d'entraîner un changement d'orbite fatal à la vie. Alors actuellement, le futur de la planète est déterminé par l'état d'une galaxie lointaine. Notre futur s'en vient à la vitesse de la lumière.

Dans les *choses elles-mêmes*, le temps reste «captif» pour une période relativement longue sous la forme de la stabilité des choses. Certaines organisations sont très stables. Par exemple, les protons sont des systèmes de trois quarks extrêmement stables. L'énergie-information est pour une part capturée dans des unités ou des systèmes qui sont stables. Sans cette stabilité, l'univers serait un chaos absurde. Mais rien n'est absolument stable. Chaque proton contient une probabilité extraordinairement faible d'exploser dans la seconde qui vient, mais cette probabilité devient très forte sur dix milliards d'années.

Si tous les «savoirs» existant à un moment donné déterminaient le futur dans toutes ses possibilités, il ne pourrait pas y avoir de conscience. Il ne pourrait pas y avoir la participation de d'autres intelligences. Le cosmos ne serait qu'un programme et les mathématiques qu'il contiendrait pourraient être entièrement définies par un ordinateur. Mais ce n'est pas le cas. Le cosmos reste un mystère comme nous restons à nous-mêmes un mystère. Certains choix sont indifférents du point de vue logique, le cosmos choisit alors, en apparence, arbitrairement, sans intention apparente, mais, au total, ses choix semblent orientés vers un maximum de diversité, de complexité, de probabilités... Non pas comme s'il poursuivait un but, mais comme s'il voulait élargir l'éventail des buts.

Cependant, un être humain qui observe la nature convient généralement qu'elle est belle. Mais il est choqué parce qu'elle ne semble pas accorder de valeur à la durée et à la qualité de vie des individus. Au contraire, pour assurer l'évolution de l'ensemble vers plus de diversité et plus d'adaptabilité, elle a inventé la mort individuelle. Elle semble miser sur les espèces et les grands ensembles plutôt que sur les individus.

⁴ Expérience démontrée, mesurée et sans cesse révérifiée depuis près d'un siècle. Ce «savoir» des photons (grains de lumière) paraît immédiat et s'explique par la nature quantique de la lumière. Les objets quantiques suivent des ondes de probabilité qui paraissent les précéder.

L'être humain se rend compte qu'il serait plus à l'aise dans un monde qui respecterait les individus. Il veut ajouter des finalités au futur: le respect de la vie individuelle, la diminution des souffrances, la paix entre les espèces, la justice et quoi d'autre... C'est comme s'il voyait des futurs qui ne semblent pas inclus dans le projet de la nature. Son vouloir produit des effets. C'est à ce titre que l'on dit que l'être humain est un être moral: il invente et introduit des possibilités qui élargissent l'éventail des futurs possibles. J'y reviens: si la tâche de l'intelligence consiste dans la création de résultats, la tâche de la conscience consiste dans la création de finalités.

Cela suffit-il? Est-il possible que l'univers soit créateur sans tendre vers la création, sans «aspirer» à la création, sans que rien de constitutif ne le porte à déborder de créativité? Ce serait comme si Bach avait produit sa musique sans aucune tendance à la beauté et que, ensuite, en réfléchissant à ce qu'il a fait, il découvre dans son œuvre une beauté qu'il n'avait pas même souhaitée.

Certes, tout créateur sait bien que le résultat est très différent de l'aspiration qui a motivé son action créatrice. Il ne reconnaît pas toujours si facilement ses aspirations dans son œuvre. Parfois, il est déçu, parfois il est impressionné. Cela dit, il sait bien, dès ses premières actions, qu'il aspirait à quelque chose, à une beauté qu'il ne pouvait pas nommer (dont il ne possédait pas la forme), mais qui le travaillait. Sa conscience ne pouvait pas n'être que réflexive, elle avait un contenu en aspiration, en valeur, en attente.

Si la conscience existe, elle est ce qui relie un commencement et une fin, un avant perçu comme un commencement et un après perçu comme une fin (en fait une multitude de fins qui s'ouvrent). La conscience découpe le temps en unités qu'elle peut envelopper, revoir, évaluer en tant que finalité qu'elle reconnaît ou ne reconnaît pas. Autant elle forme des «totalités» dans l'espace, autant elle forme des «totalités» dans le temps (des unités d'histoire), les deux étant indissociables.

Pour qu'il y ait conscience entre un moment A et un moment B, il est nécessaire que le moment B soit reconnu comme le moment A plus ou moins transformé, et jamais l'inverse, car au contraire de l'espace, ce qui relie les points du temps n'est pas réversible. Dans l'espace, les points se réfèrent l'un à l'autre avec des statuts équivalents; dans le temps, les instants se réfèrent l'un à l'autre dans une direction: B n'était pas totalement dans A. Certes, après coup, la mémoire peut reconnaître que B était dans A comme l'arbre est dans la graine, mais, malgré la ressemblance génétique, c'est B qui est A transformé et non l'inverse. Le temps est irréversible.

Certains, comme Platon et tant d'autres ont pensé que B n'était que A développé. Qu'au fond, entre A et B, il n'y avait pas de véritable différence, il n'y avait pas de dégradation d'information, il n'y avait pas d'augmentation de complexité, l'arbre était totalement dans la graine. De ce fait, le temps n'était pas différent de l'espace, B se reflétait dans A autant que A dans B. Il y avait réversibilité des deux comme dans l'espace. Dans le passage de A à B, il y avait bien de la mémoire, mais pas d'intelligence, pas de créativité à l'intérieur du processus lui-même.

Aucun artiste ne peut croire cela. Car, combien il faut d'efforts, d'essais, d'erreurs, d'ébauches, d'insatisfactions pour arriver à une œuvre qui, par ailleurs, n'est jamais simplement satisfaisante, au contraire: soit qu'elle déçoive, soit qu'elle émerveille, généralement les deux. Certes, il arrive parfois des moments de grâce où tout coule de source sans déploiement particulier d'énergie. Mais dans la plupart des expériences vécues, il y a un excès d'énergie par rapport à l'œuvre réalisée (l'augmentation en complexité).

C'est aussi ce qui se passe dans l'histoire de la vie: beaucoup d'énergie, pour une petite nouveauté (mais parfois aussi, peu d'énergie pour un saut complet dans l'échelle de la complexité).

Pour qu'il y ait conscience, il ne suffit pas que B découle de A, que B soit rattaché à A, il faut que, malgré la conservation de l'identité dans la transformation, B ne soit pas simplement A sans surplus ou sans dégradation d'information, il faut que B comporte une certaine surprise, une certaine invention dans l'activation de l'être.

Mais cela ne suffit pas à vérifier l'idée de «tendance» vers quelque chose qui puisse, après coup, être repérée comme une intention. Mais même en nous, est-ce qu'il y a une intention? N'y a-t-il pas plutôt la perception d'un réseau de finalités et la tendance à emprunter des chemins nouveaux? Peut-être même qu'il s'agit simplement de garder les futurs ouverts, de les multiplier! La conscience n'est peut-être pas guidée par une intention, mais par un appel à la création, donc à l'élargissement des possibles.

Cependant, on peut aussi comprimer le futur, on peut le rétrécir ou tenter de le fermer de bien des manières:

— par la redondance (se reproduire à l'infini). Dans ce cas, il n'y aurait pas d'échappée, pas d'élargissement. Le temps serait bouclé. Il n'y aurait pas de dépassement. Cela serait incompatible avec la conscience, car la conscience mourrait d'ennui, s'anéantirait pour ne plus supporter la boucle (même si cette boucle était un chef d'œuvre);

— par l'atteinte d'un but. Le but réalisé, c'est la fin, la répétition du même, et la conscience se suicide dans la monotonie;

— par la programmation. Le temps ne serait que l'exécution d'un programme. On se retrouverait dans d'éternels cycles sans ajout d'intelligence et de valeurs. Encore là, la conscience ne pourrait survivre;

— par des transformations qui ne changeraient rien dans le degré de satisfaction des consciences animales et humaines. On aurait un univers qui se transforme sans cesse, mais qui ne répond d'aucune manière aux aspirations des consciences que, lui-même, a développées;

— par des transformations qui pourraient satisfaire totalement les consciences émergentes dans le cosmos. Car, tel est le paradoxe de la conscience, une fois satisfaite, la conscience disparaîtrait.

La piste d'une ouverture continue suppose, non pas une seule finalité, mais le développement d'un réseau de finalités qui s'ouvrent à mesure que l'univers évolue. Il semble que cela soit structurel dans le cosmos. On me dira que l'ouverture à l'infini est une impossibilité... Je ne pense pas. Il faut une infinité de modalités pour épuiser l'absolu — qui est l'inexistence du néant, nous y reviendrons bientôt. C'est le propre de la conscience d'ouvrir des finalités, par exemple, la beauté s'ouvre dans des régions toujours nouvelles, avec des apports en valeurs, sans jamais pouvoir épuiser toutes ses possibilités. La beauté se renouvelle à l'infini tant en différenciation qu'en largeur et en profondeur.

Et si une conscience peut réfléchir et participer au renouvellement des finalités, c'est que le temps est tel que cela soit possible. Peut-être que c'est autre chose qu'une conscience qui tend vers un cosmos propre à l'exercice de la conscience réflexive, cependant ce ne peut pas être «rien» et il n'existe peut-être pas de mot beaucoup plus juste pour caractériser ce dont nous parlons ici que le mot «con-science» (pour autant qu'on se rappelle que c'est notre conscience qui est un dérivé du cosmos et non pas le contraire, et que donc c'est la conscience humaine qui découle d'une conscience primordiale).

Cette ouverture du temps, qui correspond au fait que la fin ne peut pas être la reproduction du commencement, n'est rien d'autre que l'impossibilité d'une identité fondée sur la persistance d'une forme définie. Le tout ne peut pas être sans le mouvement des parties, il lui est nécessaire. Les deux s'articulent, parce que l'identité du tout n'est pas une forme et, pourtant, elle se reconnaît dans les transformations. Dans une histoire, quelle qu'en soit l'échelle, la fin ne peut pas être le commencement, et pourtant, c'est l'histoire d'un tout, d'une unité. Le mystère vient de ce que la forme ne recouvre jamais l'être puisque l'être est source créatrice de formes.

Bref, le temps nécessite un substrat continu qui ne peut justement pas être ni l'espace, ni l'éther, ni quoi que ce soit sinon une mémoire très particulière puisqu'elle transporte un savoir identitaire, une capacité de totalisation qui maintient la cohérence cosmique à travers ses transformations. Le temps reste toujours à la fois créatif et destructif; pour subsister, la créativité doit néanmoins l'emporter au moins par une petite longueur sur la destruction. Pour que la créativité l'emporte, le temps doit s'ouvrir constamment, s'élargir, donner lieu à de nouveaux terrains qu'ensuite la conscience réfléchira en termes de finalités et de valeurs.

La physique de la conscience

Dans la réalité de notre grand univers, il n'y a que la physique. Elle comprend tout le visible et l'invisible des ondes d'énergie-information connues ou inconnues. Si jamais nous arrivions à entrer en contact, de quelque manière que ce soit, avec des êtres formés uniquement de photons, des êtres de pure lumière (et donc sans poids) pouvant être à la fois et en même temps dans la Voie lactée, dans Andromède et dans les plus lointains quasars (photons intriqués), ce seraient encore des êtres physiques au sens le plus moderne du terme, c'est-à-dire au sens le plus absolument inclusif de toute la réalité. On est d'accord sur ce point. «Physique» veut dire réel et réel veut dire physique (en réalité *phusikos* signifie naturel).

Il n'y a pas de place pour une deuxième réalité puisque la première est, par définition même, totalement inclusive. De plus, s'il y avait une deuxième réalité radicalement différente de celle de la physique, elle ne nous concernerait pas, elle n'aurait aucune influence sur la physique, elle serait, pour la physique, inexistante. En effet, imaginons une réalité A et, à côté d'elle, une réalité B, de deux choses l'une: Ou bien il y a une réalité C qui les réunit, par exemple l'espace-temps, ou l'énergie-information, ou, plus subtil encore, les mathématiques de leurs relations. Dans ce cas, c'est cette réalité C qui est la véritable physique, la base, la quintessence de la physique. Il est bien possible que le fondement de la physique soit une forme de mathématique qui corresponde à une intelligence infiniment subtile. Ce serait encore de la

physique, c'est-à-dire, de la nature. Ou bien il n'y a pas de réalité C qui réunit A et B. Dans ce cas, pour A, il n'y a que A et pour B, il n'y a que B. Aucun passage ni aucune relation ne sont possibles puisque ces deux réalités ne se rejoignent pas.

Par ailleurs, cette deuxième possibilité, l'existence de deux réalités de nature absolument différente sans lien entre les deux n'est tout simplement pas pensable, car elle suppose l'existence d'une délimitation de A et d'une délimitation de B par rien (rien ne les relie), donc par quelque chose qui n'existe pas, c'est-à-dire le néant. C'est pourquoi tout dualisme radical n'est pas pensable, car le néant n'est pas pensable. L'existence du néant est une contradiction en soi.

Donc, il n'y a qu'une réalité fondamentale et le vingtième siècle a décidé de l'appeler «physique» et cela même si cette «physique» inclut des phénomènes attribués autrefois aux anges ou aux esprits tels que la possibilité d'être en même temps à deux places à la fois, même si elle inclut des lois, des constantes absolument partout en même temps, même si elle inclut de l'information, une tendance à la complexité, une cohérence impressionnante, des relations mathématiques, etc., qu'importe, c'est de la physique puisque c'est naturel, c'est-à-dire observable directement ou indirectement. Nous sommes d'accord.

Notre intelligence qui pense cet univers est aussi de la physique, elle est indissociable de l'énergie comme toute information est indissociable de l'énergie. Ce n'est pas parce que nous sommes libres que ce n'est plus de la physique, puisque la physique inclut les phénomènes imprévisibles, probabilistes, aléatoires ou même singuliers. Nous en convenons.

Ce constat soulève cependant une question vraiment intrigante: comment notre pensée peut-elle penser la physique? Plus précisément, si la pensée voulait connaître sa capacité d'inventer une réalité (peu importe laquelle pourvu qu'elle puisse réellement exister au moins comme possibilité) pourrait-elle y arriver? Comment saurait-elle qu'elle y est arrivée? Supposons que cette pensée se donne pour simple consigne d'être la plus cohérente possible, est-ce qu'elle arriverait à inventer une réalité viable et est-ce que cette réalité serait semblable à la physique? Une simulation est-elle possible? Imaginons qu'elle arrive à un résultat probant, on pourrait presque conclure: la physique égale le pensable, n'est rien d'autre que le pensable. Ce qui ne peut pas exister en toute cohérence intellectuelle ne peut pas non plus exister physiquement.

La méta-physique, la recherche des fondements de la physique, n'est rien d'autre que cette recherche: la pensée, lorsqu'elle veut rester cohérente, peut-elle aboutir à autre chose qu'à cette «physique» qui est là devant nos yeux? Formulé d'une façon presque religieuse: si nous étions créateurs d'univers, pourrions-nous faire un monde cohérent qui soit substantiellement différent de celui dans lequel nous vivons? Cette recherche dite «métaphysique» est déterminante parce que si la physique et le pensable sont inséparables, nous pouvons penser le sens de l'univers, le comprendre, le sentir comme si c'était «notre» œuvre. Et pour un être humain ordinaire et conscient, cela fait toute la différence entre la vie et la mort. Telle est l'aventure de la métaphysique.

Le fondement

Une des premières caractéristiques du pensable, c'est qu'il ne peut pas penser l'absolu de l'être (traditionnellement appelé Dieu) ni l'absolu du non-être (le néant). Le premier est trop, le deuxième n'est pas assez. Si la pensée ne peut pas penser l'absolu, elle ne peut éviter son horizon.

L'absolu est toujours à l'horizon. L'horizon du pensable est toujours là, dans le paysage de la pensée. Par exemple, la forme d'un arbre dans l'imaginaire se découpe dans quelque chose qui l'enveloppe. Imaginons que l'arbre est dessiné sur un carton. Alors sur quoi repose le carton? Imaginons que le carton est sur une table, la table, dans une maison, la maison, sur une planète, la planète, dans une galaxie, la galaxie, dans un amas galactique, l'amas galactique dans l'espace-temps, l'espace-temps dans l'ensemble de tous les objets mathématiques possibles, les objets mathématiques possibles, dans la pensée cohérente, la pensée cohérente dans... À l'horizon, il y a toujours et inévitablement un enveloppement absolu jamais intellectuellement pensable, mais jamais totalement absent de la pensée. Seul l'absolu de l'être peut tout inclure sans pouvoir être inclus dans la pensée, sans pouvoir être un objet pour la pensée. Pour sa part, le néant absolu est un absolu d'exclusion qui s'exclut lui-même.

Pour inclure, l'absolu doit pouvoir contenir tout, s'il contient du papier, il doit posséder une nature qui lui permet de devenir du papier. Il doit pouvoir prendre la forme physicochimique du papier. S'il peut contenir des objets mathématiques, il doit pouvoir devenir un objet mathématique (par exemple un nombre). C'est un peu comme l'espace-temps, si l'espace-temps contient tout, c'est que l'espace-temps peut prendre la forme de l'énergie-information et que l'énergie-information peut prendre la forme d'un atome et que l'atome peut prendre la forme d'une molécule, etc. Bref, l'absolu qui est à l'horizon de la pensée, l'absolu qui n'est pas pensable en lui-même, mais qui reste un horizon indispensable doit avoir une nature qui peut devenir tout ce qui peut exister. C'est un substrat.

Pourquoi ce substrat est-il forcément absolu? La raison est simple, le néant ne peut tout simplement pas être. Son propre, c'est de ne pas exister. Si le néant avait précédé l'être, si le néant entourait l'être ou si le néant suivait l'être, l'être ne serait qu'un point dans l'infini néant, un point qui se dissoudrait dans le néant. En effet, pour que quelque chose soit dans quelque chose, cette chose doit être de la même «substance» que ce dans quoi elle est. Par exemple, tout ce qui est dans l'espace-temps est nécessairement de l'espace-temps. L'énergie-information est nécessairement de l'espace-temps contracté d'une certaine manière dans une onde-particule (mais ce pourrait être le contraire, l'énergie-information pourrait se dilater en espace-temps). Or si l'être était entouré, précédé ou suivi du néant, si le néant était l'horizon et le substrat, tout ce qu'il contiendrait devrait avoir la nature du néant, c'est-à-dire la nature du non-être. Voilà justement une route où la pensée ne peut s'aventurer sans perdre sa cohérence. Si le néant est, rien n'est. On le voit, l'essence du néant, c'est de ne pas être; l'essence du néant, c'est de ne pas être pensable. Le néant ne peut pas supporter de l'être à côté de lui ou en lui, car le dualisme radical est impossible. Le néant est un absolu qui n'est pas.

À l'inverse l'être est un absolu (un sans limite). L'être absolu n'est pas pensable en lui-même, mais il peut être ce qui pense, il peut être le substrat absolument inclusif de tout. Comme il n'y a pas de néant, l'horizon de toute pensée en action, c'est l'absolu inclusif qui n'a pas de contraire réel. Son contraire, le néant, a pour malheur de ne pas pouvoir exister ni dans le réel ni dans le pensable. Bref, si l'on soustrait le néant, on se retrouve avec l'absolu, c'est-à-dire un inclusif contenant tout le pensable, substrat et horizon du pensable.

Cependant, si on imagine l'absolu comme une substance sans faille, sans vide, si on l'imagine comme une chose compacte qui ne contient rien d'autre que la plénitude de sa propre substance, comme le serait par exemple un espace-temps absolument plein de tout ce qu'il peut théoriquement être, plein d'un matériau parfaitement compact; il n'y aurait tellement rien d'autre dans la réalité, qu'une telle substance serait totalement statique, si statique qu'il n'y aurait pas de dynamique dans sa physique, donc pas de physique du tout, et il n'y aurait pas de nuances dans son contenu, donc pas de pensée possible à son propos. Une telle idée de l'être absolu (l'absolu du plein) ne tient pas, elle n'est pas réalisable ni même imaginable, elle se contredit en elle-même. Dans le même sens, un cosmos absolument plein d'énergie-information, compacte, est en contradiction avec lui-même, puisque l'énergie-information est justement un échange. Dans une plénitude absolue, rien ne peut bouger, transiter, se transformer, s'informer, changer de forme...

Ici, on m'accusera de retourner aux philosophies du Moyen Âge. J'en suis flatté. D'autant que j'ai adapté (avec l'aide d'un grand nombre de philosophes contemporains ou presque contemporains, comme Broch ou Lavelle), le meilleur de la philosophie de la fin du Moyen Âge avec la physique contemporaine.

Un, trois, sept

Le néant, c'est trop vide, la plénitude, c'est trop plein, et pourtant, il y a bien quelque chose qui peut tenir dans le pensable et dans le possible. Comment un horizon-substrat, absolu en principe, peut-il à la fois ne pas être une plénitude (au sens de substance compacte) et ne pas contenir de néant? Il y a une piste: devenir une potentialité par polarisation. Qu'est-ce à dire?

Supposons que l'on déplace, d'un côté, une capacité d'agir et, de l'autre, une capacité de réagir, nous aurions évité le néant *et* la plénitude. Il y aurait quelque part une source créatrice active, sans limites (puisque'elle ne peut pas contenir du néant), Aristote l'a nommé «Intellect agent», Lao Tseu en a fait le principe «yang» (et il y a bien d'autres noms selon les traditions). D'autre part, il y aurait un récepteur se

prêtant à prendre la forme déterminée par le principe actif. Aristote l'a nommé «Intellect réactif», Lao Tseu en a fait le principe «yin». Bref, nous aurions, d'une part, quelque chose qui ressemblerait à une force agissante et, de l'autre, une réalité réagissante.

Évidemment, aucun de ces deux pôles n'est réalisable ni pensable de façon isolée. Si l'absolu créatif était isolé, il ne pourrait pas agir. Si l'absolu réactif était isolé, il ne pourrait réagir. Il ne faut pas imaginer que l'actif soit, par exemple, à droite, le réactif, à gauche, et, entre les deux, la relation, car on retomberait alors dans un dualisme (l'idée de deux réalités de nature complètement différente). On a vu que cela n'est pas pensable. Non, il faut penser que chaque élément dans cet univers pensable est à la fois actif par un aspect et réactif par un autre aspect. Par exemple, vu d'un côté, c'est quelque chose qui agit en donnant une forme (de l'énergie-information); vu d'un autre côté, c'est quelque chose qui réagit à cette action informative. Par exemple, un atome, ou n'importe quelle unité de réalité, est informateur et informé. Tout dans ce cosmos envoie de l'énergie-information et reçoit de l'énergie-information tout en étant, dans son être, de l'énergie-information. Il est très difficile d'imaginer une autre solution. Toutes les grandes traditions sont arrivées à ces deux principes: l'actif et le réactif dans un seul substrat.

Si le néant n'est pas, alors l'être est sans néant, il est donc absolu. Il ne peut pas être autrement qu'absolu et, pourtant, s'il est absolu, il ne peut pas être dynamique (donc pensable) sans se polariser en principes actif et réactif. Cependant, ces deux pôles ne peuvent être séparés, ils sont les deux faces d'une même réalité. Par cette polarisation, l'absolu horizon et substrat se tient en lui-même pour se mouvoir en lui-même sous l'impulsion de sa propre action et de sa propre réaction. Vu dans son ensemble, c'est quelque chose qui se transforme lui-même, en lui-même, par lui-même.

Principe actif, principe réactif et fondement relationnel, cette trilogie a été nommée trinité potentielle par les métaphysiciens. Cette trinité potentielle est source de tous les dynamismes, elle a pour base l'énergie-information active, par exemple, dans la lumière et réactive, par exemple, dans l'électron. Si on avait simplement pensé la réalité, il aurait fallu aboutir à quelque chose comme l'action, la réaction et la relation. Cela aurait pu prendre une allure différente de celle du cosmos dans lequel nous sommes, mais nous aurions été forcés d'inventer quelque chose comme de l'énergie-information capable d'être agissante par certains côtés et réagissante par d'autres. Nous aurions été obligés de placer cette énergie-information à double visage dans une interface relationnelle similaire à l'espace-temps, c'est-à-dire dans une interface qui réagit à sa propre énergie-information.

Cependant, il faut aller plus loin. Cette trinité ne suffit pas, car, par elle-même, elle serait dangereusement redondante. En polarisant l'actif et le réactif dans chaque élément créatif, nous avons fait le minimum pour dégager un absolu théorique de son statisme. Cependant, dès que le système sera lâché, il videra son énergie, l'actif épuiserà le réactif en un instant. Pour s'en sortir, il ne faut pas seulement polariser l'actif et le réactif, il faut aussi s'assurer que, dès que ces deux pôles tenteront de se réunir, ils engendreront une diversification qui n'aura pas de limite.

Un instant qui se referme, un instant dans lequel la fin rejoint le commencement, un tel instant, qu'il soit très long ou très court, ne passe pas le test de l'absence du néant. Donc il ne peut exister. Pour exister, le temps doit être une échappée des futurs telle que les futurs ne puissent jamais retomber dans le commencement. Le temps est ouvert ou il n'existe pas.

Par ailleurs, sans que nous ayons pu faire autrement, en polarisant l'actif et le réactif, nous avons fait autre chose, nous avons vidé l'absolu (horizon et substrat) de toute son «actualité». Il est impossible de polariser autrement. Imaginez que vous avez un océan qui n'a pas de limite par en haut, par en bas, par la droite par la gauche, par l'avant par l'arrière, vous désirez que l'actif puisse agir sur le réactif, il faut bien que vous sépariez d'une façon ou d'une autre ces deux pôles, mais il faut aussi que vous vidiez l'océan de son contenu, car sinon, il n'y a pas de place, pas de vide (à ne pas confondre avec le néant) pour un dynamisme quelconque.

Mais comment vider l'absolu sans introduire la notion de néant? Aristote comme Lao Tseu n'ont pas trouvé de solution meilleure que la «désactualisation» de l'absolu. Il faut bien faire en sorte que l'actif ne se soit pas déjà jeté sur le réactif, bref, il faut introduire le temps. Il est nécessaire de déporter leur union dans un futur le plus lointain possible, infiniment lointain même. Pour cela, il a fallu, à notre insu, enlever l'actualité et laisser tomber dans la réalité uniquement la potentialité. Ainsi les deux pôles forment vraiment deux pôles dynamiques. Voulant refaire l'actualité, les deux pôles vont agir l'un sur l'autre en prenant tout leur temps, l'infini du temps même.

Par ailleurs, on a vu que les deux pôles ne pouvaient pas simplement être isolés dans deux réservoirs distincts, l'actif à l'extrême limite de l'horizon, le réactif à l'autre extrême, car, entre les deux nous aurions du néant, et cela est impossible. Donc la seule solution est d'imaginer que partout dans le vide d'actualité, il se forme une polarisation quasi symétrique. En somme, nous avons un espace-temps quelconque provenant d'un vidage de l'actualité qui en fait une potentialité et dans cette potentialité, à chaque point réel, à chaque «référentiel» possible, il y a une polarisation de l'actif et du réactif (en somme, une énergie potentielle). Cela est forcément symétrique, mais ne doit pas être absolument symétrique, sinon, tout retomberait en tout à l'instant, et le cosmos se déchargerait d'un coup, s'actualiserait sans durer.

La «désactualisation» a vidé l'absolu de son actualité, cette actualité est dans le futur infiniment lointain, et elle est aussi dans la potentialité de chaque maintenant. L'espace (*spaze*), qui veut dire moment, durée, est bien le vide d'actualité dans la mesure où ce vide est une charge potentielle en tout point de ce cosmos. Mais comment faire pour qu'il y ait plus (et beaucoup plus) qu'un seul point potentiel, comment faire pour que la polarisation cherche à se décharger dans un nombre sans limites de points? Car sinon, le cosmos ne peut pas durer puisque le temps va se boucler sur lui-même dans un retour monotone sur lui-même, sans créativité aucune.

C'est ici que la notion d'information prend tout son sens. Jusqu'à maintenant, la polarisation actif-réactif, qui exigeait forcément la polarisation actuel-potentiel, ne laissait pas entrevoir d'autres multiplicités que deux positions pouvant se refermer au premier moment du cosmos (de l'énergie, mais pas d'information). La seule façon d'en sortir, c'est la notion de «forme». Encore là, Aristote et Lao Tseu n'ont pas été capables de trouver d'autres solutions. On est obligé d'imaginer quelque chose comme une infinité de formes. Nous devons inventer une autre dimension sur le terrain de la polarisation: la polarisation forme-informe.

L'actif devra non seulement agir sur le réactif, mais il devra agir en lui donnant une forme, c'est-à-dire une manière qui sera différente d'une autre manière. Les mouvements devront être différenciés. Différenciés non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps.

La forme ne peut pas être pensée dans l'espace seulement puisqu'elle doit nécessairement évoluer, se mouvoir, donc elle est aussi une organisation du temps, elle est un mouvement sur soi-même de l'espace-temps, mouvement engendré par l'énergie-information et engendrant de l'énergie-information. De cette façon, lorsque le potentiel se mettra à tendre vers l'actuel en lançant l'actif sur le réactif, à tous les points possibles de tous les moments possibles, des formes vont se différencier et on retrouvera une infinité de «détails» dans la réalité de l'espace-temps, une infinité de détails qui discrimineront chaque point du réel (car sinon, il n'y aurait pas plusieurs points, mais un seul).

L'information, c'est cette qualité de l'énergie résultant de la polarisation actif-réactif, potentiel-actuel, qui permet une diversification sans limite de tous les mouvements qui résulteront de la tension de l'espace vers son futur. Il n'a pas été possible de faire autrement, car sinon, la polarisation énergétique (actif-réactif, potentiel-actuel) ne pourrait durer qu'un instant, tout retournerait à l'absolu indifférencié dans un moment. Il fallait inventer la polarisation forme-informe.

Cette triple polarisation (3 multiplié par 2, plus l'unité du tout, font sept) nécessaire à toute dynamique physique ou mentale (actif-réactif, potentiel-actuel, informe-forme) constitue le minimum de polarisation pour que l'absolu (l'absence de néant) puisse échapper à sa condamnation au statisme pour prendre vie (vie = tension vers le futur, donc actualisation du temps dans l'éternité, éternité puisque le néant n'existe pas).

Cosmogonie de la conscience

Sans le vouloir, par cette triple polarisation, nous avons inventé autre chose dont il nous faut parler maintenant. Pour réaliser la potentialité, nous avons dû déplacer les formes actualisées, le monde accompli, dans le futur infiniment lointain (nous avons inventé le temps). Nous imaginons alors un futur infiniment lointain où tout est accompli (à travers des formes, mais sans jamais pouvoir s'arrêter à une forme ou à un ensemble de formes), mais le cosmos, lui, reste potentiel, un potentiel qui s'actualise à l'infini, cela est nécessaire afin de libérer l'être, afin de permettre à l'être de devenir dynamiquement tout ce qu'il peut être. Cela nous a amenés à inventer une sorte de réservoir de tous les possibles, un réservoir déjà disponible dès l'«origine», mais relégué toujours plus loin, habitant derrière l'horizon du temps. Nous devons maintenant composer avec un réservoir quelconque de toutes les formes possibles réalisées. Si nous ne faisons pas cela, nous plongeons dans une véritable tour de magie: par enchantement, le cosmos développera des formes différenciées, elles sortiront de rien, d'un indéterminé qui devra engendrer par miracle un déterminé! Ce serait comme affirmer que tout sortira d'une boîte magique. Cela n'est pas pensable, la boîte magique est

justement le non-pensable. Or notre projet est de penser pour inventer du réel possible cohérent. Nous sommes donc forcés d'imaginer un monde d'énergie organisée, un monde d'énergie-information, et un réservoir des formes possibles reléguées de l'autre côté de la réalité. Comment arriver à cela?

Le problème est le suivant: que doit-on faire pour que la notion d'information ne soit pas arbitraire? Évidemment, le principe que nous recherchons deviendra un ensemble de lois cohérentes, un ensemble de constantes précises, une structure du réel pouvant évoluer, etc. tout ce qui est nécessaire pour que la science soit possible et que le cosmos soit possible. Cependant, cela ne doit pas sortir d'une boîte noire, d'un simple interdit de pensée, notre objectif est ici de tout faire sortir de la pensée (sauf l'acte de penser lui-même).

Il n'a pas été possible ni pour Aristote ni pour Lao Tseu d'échapper à la notion d'intelligence (un *noûs* universel, un *logos* cosmique, un Tao innommable, mais engendreur de formes, un «réservoir» si actif de toutes les formes possibles qu'il se confond à une source créatrice). C'est pourquoi, dès le début, Aristote nous parle d'intellect agent et d'intellect réactif, alors que Lao Tseu déporte l'information potentielle et actuelle dans le Tao sans forme et engendreur de formes. En somme, ou bien l'information est complètement magique (sortant de nulle part), ou bien elle fait appel à une «intelligence» (fût-elle supra-personnelle)

Qu'est-ce qu'une intelligence? C'est une polarisation forme-informe, c'est un engendreur de formes, c'est un lieu où l'informe prend forme grâce à la structure même du pensable (logique et mathématiques) et grâce à l'apprentissage par tâtonnements (retour sur la mémoire). Pour engendrer des formes, il faut à la fois être informe — car si nous avons déjà toutes les formes fixées d'avance, nous reproduirions simplement ces formes établies (comme le démiurge de Platon), nous serions alors simplement mémoire et non pas intelligence et nous reléguerions, sans les résoudre, les contradictions propres à l'absolu — et engendrer des formes à partir des principes mêmes du pensable.

Un potentiel de formes, une intelligence ne peut pas se penser comme un potentiel d'énergie. Dans le cas de l'énergie, il suffit de polariser l'actif et le réactif, l'actuel et le potentiel; dans le cas de l'information, on ne peut pas simplement imaginer un réservoir de formes déjà définies, une sorte de mémoire qui contiendrait déjà tout ce que peut être le cosmos. Cela ne ferait que déporter le problème, car cette mémoire, il faudrait la penser, ce serait comme un cosmos avant le cosmos et il faudrait l'expliquer. Aussi bien faire face au problème dès maintenant, comment est-ce possible que de l'information soit potentielle dans tous les échanges d'énergie?

Imaginons un créateur de formes sans limites (enlever le néant, c'est enlever les limites). Un tel créateur de formes ne pourrait pas faire autrement que se reproduire lui-même, car pourquoi se limiterait-il? Mais s'il se reproduit lui-même, sans limitation, le résultat est tellement lui-même que cela ne nous avance pas, ce pauvre créateur serait condamné à lui-même. Nous devons le dépendre de lui-même.

Pour cela, nous devons imaginer que son identité même de créateur, son identité forcément illimitée ne lui soit pas accessible. Si Jean-Sébastien Bach avait su parfaitement qui il était, s'il s'était connu sans aucune limitation, il n'aurait pas pu faire son œuvre, car il se serait fait lui-même, et il aurait clos son œuvre par une fin définie (lui-même). Mais son «ignorance» propre à sa créativité lui permettait de faire une œuvre autre que lui-même, néanmoins, reflet de lui-même. Son «ignorance» propre à sa créativité

le lançait au-delà de toutes les formes définies, le rendait créateur potentiel d'une infinité de formes musicales.

Nous n'avons pas le choix d'imaginer cette sorte d'«ignorance» de soi. Il est de l'essence du créateur, de ne pas connaître son identité absolument, car alors, il sortirait l'infini de l'infini et cela ne nous avancerait à rien. Il reconnaît son identité dans son œuvre et à travers ses transformations, mais il ne peut la connaître absolument au point de lui donner un nom. S'il n'était que mémoire, il se contiendrait lui-même ou simplement, refuserait de se connaître. Ce serait une ignorance stratégique, un acte de suspension de soi, comme une mère qui se retiendrait de tout faire elle-même afin d'éviter que son enfant soit englouti en elle et ne puisse pas se développer dans sa propre personnalité. Une mémoire retenue n'est pas une intelligence.

Pour résoudre notre problème, nous devons penser l'ignorance à un niveau beaucoup plus profond. L'identité ne peut être confondue avec une connaissance de soi, elle ne peut pas être une identification avec un contenu, car alors la plénitude retombe sur elle-même et le temps n'est que le retard de cette plénitude. Il nous faut admettre que l'identité repose sur une non-symétrie fondamentale et existentielle entre le potentiel et l'actualisé. Ce qui est actualisé n'est jamais le potentiel. Ce qui s'actualise surprend. Le réservoir des potentiels n'est pas le réservoir des actuels. L'actuel ajoute au potentiel, l'actualisation n'est pas une transcription.

Si l'intelligence créatrice est quelque chose, elle est ce fait: dans la tension du potentiel et de l'actuel, il y a une turbulence, un trouble, un refus du moi d'être confiné dans une forme fixe.

Dans ce réservoir de la réalité, il existe une turbulence structurelle, un chaos dynamique propre à l'autodifférenciation, sinon, il n'y a pas de logique pensable, car la logique se préexisterait à elle-même, elle ne pourrait pas se juger comme logique, elle dirait: je suis logique parce que je suis logique. Nous serions dans une pure tautologie.

Cette turbulence fondamentale de la source informationnelle première (donc de la source créatrice), la tradition grecque l'a appelée «kénose», cassure intérieure propre à tous les créateurs.

Il y a donc dans le secret, dans le mystère du créateur, de tous les créateurs, une idée de soi, une vision de son propre infini où le créateur se perçoit fondé en créativité par une nécessité: la turbulence créatrice, le maelstrom fondateur. À partir de cela, la transformation en soi, de soi, par soi résulte d'une intelligence autant que d'une mémoire.

La kénose n'est rien d'autre qu'une non-symétrie nécessaire dans l'identité d'un créateur pour qu'il puisse échapper au paradoxe de l'absolu statisme. Bref, toute mémoire comporte un fond d'intelligence créatrice, sinon tout retombe dans l'absolu. La tradition judéo-chrétienne a nommé cette trinité, Trinité existentielle: mémoire (le Père), intellect (le Fils, concept de soi du père), relation mémoire-intelligence (l'Esprit, la *spiration*, la turbulence créatrice produite par la *kénose*, l'ignorance de soi).

Cette trinité mémoire-intellect-crédation est nécessairement unifiée dans une perception de soi qui ne peut pas retomber sur elle-même, et ce pouvoir unifiant est nommé depuis toujours conscience. La conscience est la perception claire que la pensée est fondamentalement créatrice et non pas fondamentalement reproductrice, et que donc, la création l'emporte toujours sur la connaissance.

Le créateur sait que ce qu'il va créer dépassera ce qu'il peut connaître, la musique qui sortira de lui ne sera jamais absolument connaissable, tel est l'état fondamental de sa conscience. Un cosmos pensable est un cosmos qui ne se referme jamais dans la connaissance.

Synthèse

Si on revient en arrière, on devrait s'étonner: la nature n'est pas incompréhensible! Contrairement à toute attente, la cosmologie est devenue la science légitime du tout. Le cosmos n'est pas «ab-surde». La ligne était pourtant extrêmement étroite. Pour que notre vie ait un sens, il fallait que le cosmos ne soit ni absolument sensé ni absolument insensé. Il fallait pouvoir participer non seulement à son déroulement (comme un ouvrier), mais aussi pouvoir le penser, pouvoir le modifier, pouvoir composer avec lui (comme un créateur) sans jamais pouvoir en venir à bout. Et c'est bien cela qui est arrivé, et cela fonctionne.

Tragiquement, oui! Tragiquement. Mais cela fonctionne. Il nous faudra bientôt aborder le problème du mal.

Un tour d'horizon à l'intérieur de la cosmologie scientifique actuelle nous permet de croire que:

— l'espace-temps n'est pas une substance (comme un éther par exemple), mais se définit par la vitesse constante de l'information transportée par les ondes électromagnétiques et les ondes gravitationnelles;

— le temps n'est pas séparable de l'espace. Il est même sa condition. Et le temps nous force à saisir la présence d'un substrat mémoire-intelligence-conscience (reproduction de soi dans d'éternelles transformations où l'identité est à la fois poursuivie et jamais identifiable à une forme);

— le temps rend compte d'interactions, d'échanges d'énergie-information. Il compose l'histoire de ses interactions grâce à sa mémoire intelligente et consciente («con-science» de soi, mais pas absolument «science» de soi);

— l'énergie-information est l'unité de base de la physique. La réalité n'est pas ondulatoire ou corpusculaire, elle est à la fois ondulatoire *et* groupée en «paquets» d'énergie-information localisés *et* non localisés selon des règles de probabilités. Rien de ce que la pensée classique avait appelé «matière» ne se retrouve dans la physique actuelle;

— par la vitesse limitée de la lumière, le passé devient la seule réalité perceptible alors que l'actuel définit le futur. La mémoire de la lumière est presque parfaite. Pour chaque point de vue réparti dans le cosmos (référentiel), le cosmos n'est jamais de l'espace pur (de la simultanéité), il est toujours de l'espace envoûté par le temps. L'espace-temps est convergent pour chaque récepteur et divergent (rayonnant) pour chaque émetteur;

— la gravité entraîne des mouvements accélérés alors que les ondes transportent l'information à vitesse constante. L'équilibre à très long terme est donc très peu probable et, pourtant, le cosmos pourrait être à la fois éternel et criblé d'histoires d'expansion, de transformation et de communication toujours ouvertes. Métaphysiquement, cela n'est pas surprenant, car autrement, il faudrait faire face au paradoxe de l'existence du néant, c'est-à-dire de l'existence d'un commencement absolu et d'une fin absolue;

— la physique quantique nous montre que les futurs sont inscrits dans la nature probabiliste de la réalité;

— le temps est rythme, histoire, création et destruction;

— un système contraint de sortir de l'équilibre par la dissipation d'une énergie sans cesse renouvelée s'organise spontanément. Il devient très sensible aux contradictions dues à d'autres contraintes et cela le rend sensible à lui-même. La causalité devient réciproque et l'activité du système donne un sens et une direction au mouvement collectif. Le système n'est plus défini par les conditions aux limites, il cesse d'être indifférent au temps historique, il entre dans une histoire de création qui contient évidemment une dimension de destruction. Ces processus d'autoorganisation ne sont pas des effets de hasard, au contraire, ils sont inscrits dans les lois de la réalité;

— on reconnaît la vie à l'individualisation, la nutrition, la respiration-fermentation, la reproduction, l'évolution. Pour d'autres êtres biologiques s'ajoutent la sexualité et la mort, la cérébralisation, la capacité d'apprendre individuellement et collectivement par le passage dans la conscience. Chacune de ces inventions est un exploit faisant appel à des mécanismes électriques et chimiques extraordinaires.

Le cosmos est organisé comme une seule réalité dynamique, nous ne sommes pas dans un monde dualiste.

La science est possible dans la mesure où la réalité est au moins partiellement pensable. Prendre conscience que ce qui se passe dans notre esprit correspond à ce qui se passe dans le cosmos, c'est un début. Mais saisir que ce qui se passe dans le cosmos se reflète dans notre esprit, cela permet la réflexion de la conscience sur la nature, le passage par la participation et la responsabilité. Nous pouvons inclure nos desseins dans le destin du monde et apprendre des conséquences.

Lorsque, au lieu de chercher à connaître la réalité, nous tentons de créer un cosmos pensable, nous arrivons à une certaine structure qui nous aide à comprendre la réalité. La triple polarisation nécessaire à toute dynamique, qu'elle soit physique ou mentale (actif-réactif, potentiel-actuel, forme-informe) constitue le minimum de polarisation pour que l'absolu (l'absence de néant) puisse échapper au statisme et prendre vie (vie = tension vers le futur, donc actualisation du temps dans l'éternité, éternité puisque le néant n'existe pas).

Qu'est-ce qu'une intelligence? C'est un engendreur de formes, un transformateur. Mais la conscience reste une nécessité puisqu'elle permet de conserver l'identité à travers les transformations sans se laisser «geler» dans une forme.

Une non-symétrie fondamentale apparaît dans le temps. La fin n'est pas présente dans le commencement en tant que forme, mais en tant qu'identité, une identité forcément créatrice dans son essence, c'est-à-dire jamais «refermable» dans une forme, puisque c'est elle qui transforme.

En somme, la mémoire créatrice (la mémoire intelligente) est nécessairement unifiée dans une perception de soi qui ne peut pas retomber sur elle-même, et ce pouvoir unifiant est nommé depuis toujours conscience. La conscience est la perception claire que la pensée est fondamentalement créatrice et non pas fondamentalement reproductrice, et, donc, que la création l'emporte toujours sur la connaissance.

Pour que la créativité l'emporte, le temps doit s'ouvrir constamment, s'élargir, donner lieu à de nouveaux terrains qu'ensuite la conscience réfléchira en termes de finalités et de valeurs. La conscience humaine réfléchit parce que la conscience cosmique l'a précédée. La conscience se reconnaît dans la réalité, mais elle se reconnaît pour se compléter, pour assumer un rôle, pour élever une éthique, pour ouvrir des finalités.

Le mal

Nous avons visité l'habitat de la conscience, ses conditions, sa structure. Dans l'être humain, la conscience donne de la valeur aux êtres. Dans le cosmos, elle participe à l'intelligence et ouvre des finalités comme si elle empêchait le cosmos de s'orienter vers un but. Le cosmos est notre utérus créateur, notre maison. Nous sommes nés de lui, mais sans en sortir, une naissance intra-utérine! Nous voulons ce monde meilleur, moins souffrant et plus sensé. Il nous résiste, mais il nous répond. Le lien entre l'habitat et l'habitant, c'est l'«éco-logie». Mais la maison et nous ne sommes pas deux réalités de nature différente, nous formons une seule réalité.

Dans cette partie, nous irons par mouvements circulaires dans l'approfondissement de notre lien avec le tout, puisque c'est justement cela la conscience: embrasser tout dans une seule lumière.

Le premier obstacle, c'est le scandale du mal. Car la souffrance et la mort nous scandalisent au point de ne plus être capables d'aimer notre si vaste maison. Hélas! cette révolte contre la nature ne fait qu'aggraver notre situation. Nous tenterons de saisir le mal par ses racines «logiques» plutôt que par une perception morale.

Ensuite nous poursuivrons notre odyssee sur les plages où la mer intérieure vient rejoindre la mer extérieure qui toujours monte et toujours frappe sur les côtes de notre résistance. Pourquoi lui résister? Elle nous vaincra, elle nous emportera, mais elle ne voudra pas nous dissoudre, puisqu'elle nous a faits pour la vie, et non, pour la mort.

La strada

La strada est un film de Federico Fellini réalisé en 1954. En voici l'histoire. Quelque part en Italie, là où la mer et le soleil frappent les plages, dans un acte de la pauvreté et de la misère, une jeune fille un peu simplette est confiée à un forain ambulancier dont l'unique numéro consiste à briser, en gonflant ses poumons, une chaîne de métal qu'il s'attache au thorax. C'est un homme aux poumons de fer. La jeune fille s'engouffre dans son triporteur et ils vont de village en village pour un spectacle pitoyable où le tambour et la trompette accompagnent le seul exploit à la hauteur du saltimbanque. L'homme s'appelle Zampanò et il est aussi rocailleux que le malheur qui l'a forgé. Rustre, il traite la jeune fille comme son animal domestique. On dirait le coyote et l'agneau réunis dans le même destin.

Un jour, la jeune fille rencontre un bouffon, un équilibriste qui voltige à de très grandes hauteurs, un homme fin et léger qui danse sur la vie pour ne pas tomber dans sa mer intérieure. Sa stratégie est parfaite. Il transforme en musiques, en rires et en provocations les moulins de la vie. Sous l'effet d'une mystérieuse clarté, ses paroles disloquent les peurs et les inquiétudes de la noire nuit. C'est qu'il est convaincu de l'utilité de la jeune fille et du moindre brin d'herbe: «Mais voyons, si Zampanò te garde avec lui, c'est que tu lui sers forcément à quelque chose. [...] Tu ne vas peut-être pas le croire, mais dans l'univers, tout sert à quelque chose. Même toi. Tiens, prends ce petit caillou, par exemple... Moi, je ne sais pas à quoi il sert, mais il sert sûrement. Parce que s'il ne servait à rien, alors les étoiles non plus⁵.» Toute chose qui est à sa place participe au grand roulement du cosmos, et c'est cela le bonheur, sentir que si nous n'étions pas là, à cet endroit précis du mouvement des sphères, toute la machine céleste se détraquerait dans son chaos originel.

Le bouffon parle et parle, mais il aime la jeune fille, et finalement, il lui propose une autre vie en lui tendant le caillou. Elle prend le petit caillou aux mots. Elle connaît désormais son propre destin. Elle repart avec l'homme aux poumons de fer.

Le misérable est gonflé d'envie et de jalousie contre le bouffon, d'une colère qui n'est rien de moins que celle d'un gros cosmos qui ne voudrait pas être ce qu'il est, mais un autre, un monde moins dur, moins rapace, moins injuste, moins cruel: un monde qui saurait parler plutôt que rugir. Mais il est ce cosmos ingrat sur lequel errent des milliers de soleils furieux et de planètes rocheuses. Il est la caillasse d'une vie de combats contre les éléments qui l'ont forgé. Comment pourrait-il accéder à autre chose?

Une nuit, ils s'arrêtent à un couvent. Une sœur au cœur léger propose à la jeune fille une place au monastère où tout est dans l'ordre divin: chanter, danser, cultiver les légumes du potager, vivre dans la reconnaissance, à l'abri des duretés... Elle ne dit mot et enjambe à nouveau le triporteur de son destin. Ils repartent dans leur chariot de feu. La vie se referme sur eux, les comprime l'un sur l'autre, les agite comme l'eau et le rocher dans une anse de pêcheurs. Incapable de communiquer ni avec lui-même ni avec les autres, Zampanò ne fait que partager sa misère. Aveugle à toute tendresse, il poursuit furieusement son combat contre les fureurs de son monde intérieur.

^{5 5} Extrait de *La Strada*, texte, Tulio Pinelli ; adaptation française, Bernard Rosselli.

Et puis, sur une route encore plus isolée que les autres, il rencontre le haut voltigeur, le bouffon joyeux qui répare une des chambres à air de sa voiture. Pris de rage, Zampanò le tue. Un accident de la colère semblable au coup de vent qui, aux hasards des rafales, jette parfois une barque sur un récif. Une saute d'humeur anonyme. Cette fois, la jeune fille est horrifiée. Le misérable l'embarque de force. Ils fuient au nord, dans la neige, dans le froid et les villages fantômes. Elle n'est plus capable de manger. Et le temps, lentement, longuement fait son travail.

La jeune fille devient comme le lac muet au pied du volcan furieux. Et lui, voit son propre visage dans le lac. Il dépose au pied de la jeune fille endormie quelques vêtements chauds et sa trompette. Il coupe ce lien. Il quitte l'image qu'elle lui renvoie de son âme cosmique si noire. Il la délivre de lui. Il erre désormais seul, refait son numéro. Ses poumons s'affaiblissent, la vie se referme sur sa poitrine. La chaîne se resserre, l'homme exsude sa colère. On lui rend coup pour coup. Un beau jour, survient une accalmie. Dans le soleil de midi, se promenant le long de je ne sais quel village, il achète un petit cornet de glace, et l'avale d'un coup. Bonheur dangereux.

Le ciel et la mer le tirent vers des lieux qu'il ne connaît pas. Il entend comme venant du ciel un air de chanson. Non! cela vient de la mer. L'air est chanté par une jeune maman qui étend son linge près de la plage. Il s'approche, car cet air unique est l'invention de son ancienne compagne de vie. «D'où vous vient cet air? demande-t-il à la femme. — Une jeune fille la chantait, lui répond la mère. Une fille dont personne ne voulait. Elle est morte pas très loin d'ici.»

Le coup a atteint la cible. Zampanò erre encore un peu. La nuit impose sa sérénité. La mer bat le rythme du cœur humain. L'homme fait gicler l'eau salée sur son visage. Il revient sur la plage. Et il s'écroule dans sa souffrance enfin ressentie. Il est entré dans l'humanité. L'homme a pitié des grains de sable qui glissent de sa main.

La strada est un chef-d'œuvre selon la définition suivante: après avoir été soi-même exécuté par un chef-d'œuvre, le ressuscité ne veut plus revenir dans d'autres mondes que celui qui est là, devant lui, alors que toutes ses illusions sont mortes. Après avoir été victime de ce film, on veut le monde qui a produit ce chef-d'œuvre. On veut le monde dans lequel *La strada* est une œuvre nécessaire. Car un chef-d'œuvre est une œuvre qui surgit d'une nécessité «ontologique». S'il n'apparaissait pas quelque part en quelque temps, ce monde ne pourrait vivre, il disparaîtrait dans son vide moral. Un monde qui n'aurait pas les caractéristiques nécessaires pour rendre obligatoire, un jour ou l'autre, *La strada*, on n'en veut pas. D'ailleurs, un tel monde ne se voudrait pas lui-même et s'anéantirait. En mourant d'amour, *La strada* sauve le monde du néant. Et si on me demandait ce qu'est une «sainte» ou un «saint», je dirais que c'est un chef-d'œuvre qui ne pouvait s'écrire ou se chanter, un chef-d'œuvre qui ne pouvait qu'être vécu. Quoi qu'il en soit, celui qui a vu le film sait que cette histoire est impérativement vécue autant par des personnes que par des peuples et, peut-être, par tout le cosmos.

Je pense alors aux soirées où, entre amis, on s'est mis à rêver d'un monde meilleur. On a tous rêvé d'un monde meilleur. On a tous joué à Dieu: «Le monde serait bien meilleur s'il n'y avait pas la mort. L'injustice, c'est moche. Si des enfants peuvent mourir de faim, Dieu n'existe pas, car sinon, c'est un monstre. Des loups qui dévorent des agneaux, moi, je ne supporte pas...» Et puis on se met à inventer des mondes roses ou bleus, des arbres aux fruits capiteux dans des paradis spongieux. C'est facile d'imaginer,

car ce que l'on commence, on ne le termine pas, on se contente de brosser un vague tableau qui déjà nous ennuie. S'il fallait en faire un roman de deux cents pages, il n'est pas sûr qu'on le terminerait.

Et puis, on regarde un chef-d'œuvre. D'un seul coup, tous nos montages s'effondrent, insignifiants. Une œuvre ordinaire nous entraîne dans un autre monde, un monde imaginé. C'est bien. On a passé quelques minutes à oublier. Peut-être même qu'on a rêvé y vivre un temps. Mais c'était avant d'avoir été cloué sur place par une œuvre vraie venant tout droit du vrai monde.

J'ai des amis très habiles. Certains excellent à me parler de Dieu, de leur dieu. Il est beau, il est gentil, il est doux, il est miséricordieux. D'autres sont meilleurs pour critiquer leur conception de Dieu (en s'imaginant qu'ils critiquent Dieu). D'autres encore me parlent du monde qu'ils imaginent voir, un monde insensé, un monde tourmenté, un monde machine. Il y en a beaucoup qui me parlent de la mort qu'ils imaginent, effrayante ou magnifique, désespérante ou extraordinaire, une plongée dans le néant ou dans le nirvana. J'ai souvent l'impression d'être avec le Petit Prince de Saint-Exupéry, d'aller ici et là sur des planètes différentes, chacun dans le monde qu'il veut, dans le monde qu'il craint, dans le monde qu'il convoite. Et je me prends au jeu.

Et puis arrive un chef-d'œuvre et tous ces mondes vident les lieux, pitoyables et sans intérêt. Quelqu'un d'entre nous a plongé dans le monde qui est là, dans le monde qui fabrique des âmes comme celles qui se croisent dans *La strada*, et on ne voudrait pas d'autres mondes. On peut désormais nous dire toute sorte de méchancetés sur le monde, mais rien ne tient plus, car on a vu *La strada*. On ne veut ni perdre la brute, ni l'ange, ni le bouffon, ni les faits brutaux, ni la conscience claire, ni l'esprit satirique, on ne veut rien perdre des contradictions; on veut venir de là, avoir été fait par cela; on veut pouvoir dire un jour, devant un grand conseil sidéral: «Moi, je viens de la planète où a vécu Fellini.» Et observer le regard jaloux de tous ceux qui viennent d'un monde supposément meilleur.

Pourquoi ne sortirions-nous pas dehors nous aussi? Hors de nos esquisses du monde, hors de nos inventions à peine amorcées, hors de nos dieux ou de nos démons si approximatifs, hors de nos préjugés... Pourquoi n'irions-nous pas comme Fellini à la rencontre des femmes et des hommes de la rue, du monde grouillant qui nous attend? Enfin désarmés, affronter un ciel d'été ou d'hiver, ou simplement la femme qui vit en haut, ou le couvreur de planchers qui travaille en bas. Il ne s'agit pas de sacrifier notre imagination, mais au contraire de la planter en terre pour qu'elle puisse enfin croître à la hauteur des montagnes.

Ce que j'aime du chef-d'œuvre scientifique de la physique et de la chimie des humbles chercheurs de faits, c'est qu'ils osent ouvrir les yeux sur la seule opacité mesurable qui s'offre à leurs mains: l'énergie manifeste des phénomènes. Ils tâtent dans la nuit la masse d'un espace ou le contour d'un mouvement compressé. Ils décrivent. Ils tentent l'expérience du monde qui est là. Aussi dépassent-ils tous les artistes ordinaires et célèbres qui nous font entrer dans leur monde absurde ou heureux.

Il est possible que la planète Terre sur laquelle je vaque à mes activités n'ait pas réussi à faire quoi que ce soit avec moi? Peut-être que j'aurai divagué comme une lune autour d'elle sans jamais atterrir. Mais elle a fait des artistes et des saints, et un jour j'ai été saisi par l'un d'eux.

Que se passe-t-il ici, dans la grande maison des astres, à l'intérieur de la Voie lactée? Que fabrique cette énergie tourmentée dans l'espace d'encre qui m'entourne? Elle presse des étoiles pour en sortir un jus thermonucléaire avec lequel elle arrose des milliards et des milliards de planètes truffées de surprises.

Elle dépose sur elles une poussière de molécules complexes. Elle garde certaines planètes fétiches à bonne distance loin de l'équilibre. Elle les triture, elle les bombarde, elle les irradie, elle les magnétise... Naissent là, par un enchaînement qu'il nous faudra des millénaires à découvrir, des plantes, des bêtes, des primates, des bipèdes, des ramasseurs de plantes, des chasseurs collectifs de mammoths, des palabreurs, des dessinateurs de rêves...

Et puis les animaux d'une espèce cérébrale réussissent à s'enchevêtrer eux-mêmes dans leur propre imagination, ils sont finalement capturés par leurs pensées et ils vivent désormais à la fois dans l'univers qu'ils pensent et dans l'univers qu'ils détruisent. L'homme aux poumons de fer est né. Il se bat contre les moulins à vent qu'il imagine alors même qu'il blesse et brise, sans les voir, ceux qui par mégarde s'approchent de lui. Néanmoins, cet animal étrange ne peut pas ne pas apprendre. Telle est la seule impossibilité pour ce qui le concerne: il ne peut pas refuser éternellement d'apprendre. Toute son existence, il luttera, combattra, crachera le feu et la cendre dans le seul espoir d'échapper à son destin, d'éviter le seul interdit qui est le sien. Et il enfle la douleur, et il écrase ses propres pieds, et il coupe ses doigts, et il s'arrache les oreilles, et il se crève les yeux, et il poignarde celle qu'il aime... Qu'importe, plus il retarde la rencontre, plus il est rattrapé. Le voici, volcan furieux miroitant dans un lac épouvantablement tranquille, sa mer intérieure. Et il a pitié de lui-même.

Le roc ferme le sol pour que nous puissions marcher sur les laves brûlantes de nos planètes géologiquement actives, le mouvement millénaire des montagnes nous montre la direction du déplacement des plaques tectoniques, les arbres soulèvent des molécules pour les exposer au bombardement des photons, les herbivores mangent les produits de la photosynthèse, les carnivores broient les muscles de l'antilope et le primate apprend. Nous apprenons. Notre histoire commence à peine. Nous avons rencontré bien des bouffons voltigeurs, nous les avons tués. Mais la jeune âme que nous traînons avec nous sur notre triporteur nous ouvre son lac-miroir. Nous verrons. Nous verrons.

Un jour, nous allons nous effondrer sur la plage. Un jour inévitable, nous allons cesser de nous téléporter dans des ciels ou dans des enfers, avec les dieux ou avec le néant de notre imaginaire tourmenté, un jour, nous allons nous affronter nous-mêmes sur la plage. Nous n'échapperons pas à l'amour. Car nous avons des lacs plein les entrailles. Nous sommes chacun le volcan, le lac et le bouffon. Nous tournons, tournons dans le cirque, tambours et trompettes hurlant, incapables de parler, nous grognons. Nous sommes trois inséparables solitudes.

Il est impossible que dans toute la grande école des sphères, il n'y ait pas un jour une rencontre véritable sur un lac gelé. La conscience enveloppe tout, car elle a tout développé.

La logique des contradictoires

Un jour ou l'autre, il nous faut affronter les chapitres sur le mal, comme chacun le sait, de longs chapitres pour l'humanité. Aussi bien le faire maintenant. Prenons le temps. Regardons le mal à partir d'une certaine hauteur, d'un certain détachement, de certaines questions. Pourquoi le monde va-t-il toujours aussi somptueusement mal? Et surtout, comment se fait-il qu'à force de lutter contre lui on en arrive à engendrer tant de malheurs?

Pour y arriver, il nous faut d'abord comprendre la dynamique des contradictoires. Commençons par une expérience imaginaire⁶. Une goutte d'eau en chute libre est fixée par une caméra haute définition. Très beau cliché. Revenons sur l'événement. La lumière l'a traversée, l'a réfléchi et elle a pénétré dans l'objectif de l'appareil. Des cellules photosensibles ont enregistré des milliers de signaux différents et les ont restitués à une imprimante couleurs haute définition.

Sur la photo, le milieu transparent s'exprime maintenant par des milliers de couleurs parfaitement opaques. Vues à la loupe, des nuances sans nombre apparaissent. Rien n'est moins transparent que ces encres de couleurs sur du papier photo. Une fourmi marchant sur la photo ne pourrait jamais arriver à cette conclusion étonnante: toutes ces couleurs opaques, vues à bonne distance, reflètent la pure transparence de l'air et de l'eau... Opacité et transparence sont-elles contraires? La transparence ne se perçoit que figée dans une opacité, sur une photo comme au fond de l'œil. La lumière n'est saisie que lorsqu'elle est capturée.

Revenons à la goutte d'eau en chute libre. Il me semble que je peux voyager de mon œil jusqu'à la goutte, puis rebondir vers le Soleil. À vue d'œil, dans l'espace, je peux prendre toutes les directions. La transparence, c'est cette liberté. J'arrive à la surface du Soleil, je plonge dans le sein des flammes vers le maximum de densité. Des milliards de milliards d'atomes sont comprimés les uns sur les autres, écrabouillés par la gravité. Dans la fureur de l'entassement et du confinement, l'espace intime des atomes est écrasé, broyé, émietté. Les noyaux sont à nu. Une promiscuité intenable règne dans le désordre. Les noyaux fusionnent pour former des systèmes plus complexes. L'hydrogène devient l'hélium (à l'échelle quantique, l'hélium est déjà un système très complexe). De nouvelles entités plus complexes encore sont créées dans les ténèbres impénétrables du milieu et génèrent une énergie énorme qui remontera difficilement de ce monde compressé. Néanmoins, cette énergie se fraiera un chemin vers la surface du Soleil, et se déversera en chaleur dans des flots de flammes qui retombent dans des gouffres obscurs. Des photons jailliront de partout et arroseront le firmament dans toutes les directions. Chaque rayon transportera avec minutie l'information de son origine. Une fureur créatrice.

⁶ Cette expérience est inspirée des écrits de Jacob Boëhme, en imaginant que Jacob Boëhme vive au temps d'aujourd'hui avec les connaissances sur la lumière et le feu que nous avons maintenant. Car c'est en observant le feu et la lumière qu'il commença sa réflexion sur le mal.

Contraction et dilatation, division et synthèse, ténèbres et clarté, visible et invisible, chaleur (entropie) et complexité (néguentropie) sont-ils des ennemis? Au contraire, comme des couples de pouces et d'index, ils fabriquent le monde avec la finesse d'une infinité de nuances...

En réalité, mon regard n'est allé nulle part. C'est la lumière qui est venue jusqu'à moi. Des photons opaques, consistants, sans la moindre transparence, sont venus frapper, dans mon œil, des molécules organisées par la vie pour les recevoir. Ils ont excité des électrons. Ils ont produit un courant électrique qui a remonté le nerf optique. Des ondes parallèles, différenciées sont venues produire des réactions chimiques et électriques dans mon cerveau. Mon cerveau a interprété la recombinaison comme de la transparence. Illusion et vérité, deux contraires ou deux complémentaires?

Partout où l'on va, il est impossible d'échapper à la logique des contradictoires. Alors, dans quel abîme repose le fond dans lequel tous les contraires naissent et organisent le monde? Il nous faut nous approcher de ce mystère car c'est peut-être lui la source d'un premier niveau de turbulence qui peut être jugé par nous comme «mal».

Au fond de toutes les sources créatrices, peu importe lesquelles, humaines, sous-humaines ou surhumaines, il y a un choc des contraires:

— l'*infini* du foyer créateur sans forme et la *finitude* des formes créées. Le foyer d'une création quelconque ne peut être qu'un indéterminé qui détermine, un informe qui forme, une potentialité et une activité en principe infinies, alors que ses réalisations sont nécessairement limitées par leurs formes. Dans les traditions, le foyer créateur est souvent nommé «source». Aucune source n'échappe à cette première contrainte venant d'une contradiction inévitable: l'infini-indéterminé-déterminant et la forme-finie-déterminée-évolutive;

— l'*identité* du créateur et l'*altérité* de la création. Aucune création ne saurait être exactement le créateur originel, car autrement le résultat serait la cause elle-même et l'explosion créatrice ne pourrait entrer dans le temps. L'identité créatrice est secrète, les soufistes perses la comparaient à une boucle de cheveux au centre inatteignable (Maître Eckhart, lui aussi, a utilisé cette comparaison). Les Grecs appelaient *kénose* cette forme originelle de la «docte ignorance de soi»;

— l'*éternité* nécessaire à la source et le *temps* contraignant de la création. Si la source n'était pas éternelle, qui la précéderait, qui lui succéderait? Ce ne pourrait pas être le néant, donc, ce ne peut être qu'elle-même. Pourtant tout ce qu'elle fait commence et se termine, tout ce qu'elle fait est enclavé dans une histoire plus grande, une destinée, une série de mutations, car sinon, il n'y aurait pas d'œuvres.

L'infini-fini, l'identité interdite, l'éternité temporelle, trois grandes contradictions qui engendrent bien d'autres. Et si ces contradictions sont opératives et déterminantes, c'est qu'elles bouillonnent dans un fond des fonds indéchirable. Elles proviennent d'une source de contradiction nommée assez platement unité.

Cela appelle à une «logique de l'être»: unité, infinité, identité, éternité priment, mais elles sont forcées de se combattre elles-mêmes, elles sont forcées de combattre leur unité, leur infinité, leur identité et leur éternité pour s'arracher au statisme et vivre en tant que source créatrice. Il n'y a pas deux contraires, il y a une réalité source qui réprime par nécessité son caractère absolu. Pourquoi? Quel est le moteur de tout cela?

L'être et le néant ne sont pas des contraires du même ordre que l'infini et le fini. Ce sont les seuls contraires absolument incompatibles. Ils sont incompatibles et, de ce fait, tout amortissement, tout assoupissement, toute tendance à reposer sur un socle statique nous rapprochent du néant. Le néant de transformation (l'immobilité absolue) est un genre de néant, et il est aussi incapable de réalité que les autres genres de néant. Le degré zéro absolu de la température, le froid absolu, constitue une impossibilité, c'est-à-dire que, si quelque chose perd absolument tout mouvement, cette chose n'existe plus, elle est anéantie (avis à tous ceux qui voudraient fixer une fois pour toutes la «vérité» de leur dieu, de leur non-dieu, de leur loi, ou de leur découverte).

Le fond de la logique est le suivant: tous les contraires sont relatifs et dynamiques comme le pouce et l'index sont dynamiques à cause de l'unité de la main, cependant, l'être et le néant sont des absolus absolument incompatibles. Le premier est, l'autre n'est pas. Puisque le néant ne peut pas exister, alors l'être est forcément illimité dans toutes les directions, même celle de la complexité. Une limite fait forcément appel au néant.

Mais, en sens inverse, si l'absolu de l'être était si plein, si complet, si parfait qu'il ne se combattrait pas, il rejoindrait le néant par absence de turbulence interne, par absence de trouble créateur. Ce qui nous amène à entrevoir, dans le tréfonds absolu, une exubérance folle pour la vie, un rire hurlant, un goût de vivre primordial qui forcent tout créateur à se combattre lui-même, à combattre son inertie, son infinité, son identité et son éternité. L'être se combat lui-même contre le néant (en fait, l'idée de néant), telle est la loi du fond des fonds et cela entraîne les autres combats (contre l'inertie, l'infinité, l'identité et l'éternité). Ce combat est possible car l'être est de la pensée. Sinon, il ne pourrait combattre contre un néant ontologiquement impossible. Mais la pensée vit dans la crainte du néant, elle vit de cette crainte.

Il n'y a pas d'être, pas de source, pas de créateur, si humain soit-il, si divin soit-il, qui ne se brise sur cet impératif logique: être plein de soi (état statique) est impossible, il faut vivre pour échapper au néant (vivre veut dire se relativiser dans les contraires, entrer dans la dynamique des contraires). L'être statique n'est pas le fondement, il n'y a pas au fondement une sorte d'être au repos. C'est la vie qui est le fondement, c'est le combat contre un «soi plein de soi» qui est au fondement.

Même la logique la plus froide ne peut échapper à cet impératif. Tout créateur de logique est pris au filet du fond des fonds. Par exemple, imaginons que l'on veuille construire une réalité simplement mentale et parfaitement abstraite formée d'éléments tous égaux. Soit cent cubes parfaitement égaux. Aucun ne peut être distingué des autres ni par la couleur, ni par la texture, ni par le matériau utilisé, ni par des défauts de forme, par aucune qualité, par aucune déficience. Voilà un ensemble parfait pour une théorie des ensembles car justement nous avons abstrait les quantités des qualités. On ne voulait garder que des objets égaux. Mais ils se distinguent tout de même par leur emplacement dans l'espace, car sinon, ils sont le même cube et il n'y a pas de nombre du tout. Il faudra leur attribuer des coordonnées. On va supposer un espace parfaitement homogène, on va supposer leur immobilité. On veut un système le plus simple possible. Les coordonnées seront des nombres. Chacun des cubes sera désigné par trois nombres indiquant leur emplacement dans un espace à trois dimensions. On peut alors déplacer les cubes, les grouper, les additionner ou les multiplier. On peut faire des opérations mathématiques simples.

On a déjà un problème de taille, le nombre de cubes, les nombres qui distinguent les cubes (par exemple leur coordonné dans un espace à trois dimensions), les nombres utilisés dans les opérations, ces types de nombres sont tous désignés par des chiffres, mais ces chiffres ne signifient pas la même chose. Par exemple, si on additionne 3 cubes et 2 cubes, on aura 5 cubes. Mais si on multiplie 3 cubes par 2, on en aura 6. Dans cette multiplication, le chiffre 2 désigne le nombre de fois qu'il faut additionner 3. Ce 2 n'a pas du tout la même signification que le nombre 2 lorsqu'il est utilisé pour désigner un nombre de cubes dans une addition. Dans le premier cas, 2 renvoie au nombre d'une opération (multiplier par 2 veut dire additionner deux fois), dans le deuxième cas, 2 est le nombre de choses supposées homogènes. Cette confusion semble bénigne, mais l'ambivalence inévitable est à l'origine, entre autres, d'un problème encore insoluble: il n'est pas possible de connaître tous les nombres premiers d'avance par une simple formule (un nombre premier n'admet pas d'autres diviseurs que lui-même et un). Pour connaître les nombres premiers, il faut les tester un par un.

On pourrait énumérer bien d'autres complications. La théorie des nombres qui cherche le plus simple système possible n'arrive pas à achever son programme et il faut des années d'études pour avancer dans des problèmes qui s'ajoutent à mesure qu'on trouve des solutions aux précédents. Car un nombre ne peut pas être une quantité pure sans aucune qualité. Quantité et qualité sont inséparables. En mathématiques et en logique (il n'est pas nécessaire de les distinguer ici), il y a un fond qui n'est pas homogène du tout, un fond invisible qui, à mesure qu'on exerce le travail de créateur, contraint l'œuvre à se complexifier. L'œuvre ne sera pas ce qu'on aurait voulu au début à partir de notre préjugé sur le simple; l'œuvre sera ce qu'on découvrira, ce qu'on arrachera du fond des fonds. Les mathématiques recherchent le simple mais découvrent le complexe. Elles combattent le compliqué par le simple, mais retrouvent le complexe dans le simple. Ce combat fait entrer le créateur dans la réalité du tréfonds, et l'œuvre surgit siècle après siècle toujours plus simple et toujours plus complexe. Le phénomène est général: un ensemble de contraintes obscures forcent la pensée à se plier aux mille contorsions auxquelles elle veut échapper, un ensemble de contraintes obscures forcent l'univers lui-même à se contorsionner. La pensée et le cosmos sont tous les deux forcés par la même logique de combat qui a son origine dans l'obscur source des contradictions.

Que veut-on dire ici par «obscur»? Cela signifie un ensemble de problèmes qui ne peuvent pas être définis d'avance dans un espace transparent, mais sont découverts un à un (ou par grappes) en plongeant activement (c'est-à-dire en pensant) dans le monde de la simplicité maximale (l'Un). Le créateur de mathématiques, aussi bien que le cosmos lui-même, n'agit pas dans un fond vide et simple. Il n'y a pas de toile de fond simple et libre de contraintes (même pour le créateur premier). Les créateurs travaillent dans un fond vivant qui force toutes les constructions mentales et aussi toutes les créations cosmiques à se complexifier à mesure que le combat avance, à mesure que le temps s'écoule.

Ayant les mêmes contraintes de fond que le cosmos, les mathématiques avancées décrivent mieux la réalité physique que les mathématiques primaires des premiers fonctionnaires chinois du début de l'écriture. Les mathématiciens s'approchent du cosmos parce qu'ils s'approchent du fond même avec lequel le cosmos doit composer, c'est-à-dire le fond de la pensée créatrice.

La colère primordiale

Alors imaginez un cinéaste qui doit composer avec la vie, le son, la lumière, des personnages tous plongés dans le fond ténébreux de l'être... Allons plus loin, imaginons un créateur intégral et primordial qui démarre son œuvre cosmique dans le fond vierge du fond des fonds, et qui veut, couche après couche, réaliser une œuvre dont la finalité première est de produire le maximum d'œuvres qui, elles-mêmes, seront créatrices. Son but n'est pas de faire un cinéma, mais de faire un méta-cinéma qui permettrait la création de tous les cinémas possibles par tous les cinéastes possibles! Une œuvre qui a pour finalité l'invention des finalités!

Au départ, dans le grand vide apparent, il n'y a que lui, il n'y a que son esprit qu'il croit sans contrainte. Tant qu'il n'a pas expérimenté la création de quoi que ce soit, il croit à la neutralité de son espace mental et, surtout, il croit à la toute-puissance de son pouvoir créateur. Du moins, c'est ce que l'on imagine dans un premier temps. Il ne pense pas faire face aux contraintes du fond des fonds. Il se dit: il n'y a personne pour m'obliger à quoi que ce soit. Je pars de zéro. Mais dès qu'il se mettra à l'œuvre, il rencontrera dans le fond ténébreux de son être, non pas l'homogénéité qu'il imagine, mais un million et peut-être une infinité de contraintes, et il sera obligé de composer avec elles. Quelle sera sa surprise de constater que ces contraintes parfaitement objectives auxquelles il fait face sont aussi ses contraintes parfaitement intérieures qui le constituent, lui! Le créateur peut-il se réconcilier avec le fond créateur? Dans cette question, il y a toute la vie, toute la souffrance et aussi toute la joie, le pire et le meilleur, je veux dire qu'il y a le problème du «mal» et du travail de faire la paix avec le «mal».

Tout créateur est un infini qui tente de se définir, une identité qui ne peut s'atteindre, une éternité qui ne peut s'apaiser. Qu'il soit créateur premier ou petit cerveau enfoui dans le crâne d'un primate, peu importe, les contraintes qu'il affronte ne viennent pas d'abord de la physique, de la chimie, de la biologie, elles viennent du seul fait que l'être ne peut pas être du néant, elles viennent du fondement de la logique et des mathématiques. Le pauvre créateur ne peut même pas rêver imaginer que ses contradictions sont simplement deux contraires symétriques, non, entre deux contradictions, les rapports sont complexes (comme on le voit dans les livres qui tentent de décrire le rapport de la lumière et de l'espace supposé vide et homogène). Partout il y a un fond ténébreux plein de contraintes, un fond qui oblige une création, mais aussi qui rend impossible une infinité de préjugés (d'imaginations qui ne tiendront pas longtemps devant les actes réels de pensée ou de création). Le créateur entre dans le fond ténébreux des structures de la source. Qu'importe l'entrée en matière, tout acte de l'énergie sera fatal aux illusions et aux préjugés

concernant une neutralité quelconque et une simplicité supposée du fond de l'être. Quel que soit le commencement, la simplicité primordiale du créateur aboutira à la complexité phénoménale de l'œuvre.

Allons du côté de l'identité. Qu'est-ce qui peut bien pousser l'énergie créatrice? L'être ne peut arriver à l'existence que par et dans le combat pour la vie. Dès qu'il sort, il est forcé à la multiplicité et à l'hétérogénéité, cela afin d'éviter l'anéantissement dans la simplicité absolue. Il s'ensuit que l'information (la multiplication des formes) surgit en même temps que l'énergie (information et énergie ne peuvent vivre indépendamment l'une de l'autre). La connaissance de soi est par le fait même inhérente à la vie. Mais elle est désir de connaissance et non pas connaissance. Autrement dit, l'information engendrant les formes précède le fait d'être informé, il y a décalage entre l'énergie informante et l'énergie informée, entre l'actif et le réactif. En somme, cette supposée masse inerte ne peut pas échapper à la nécessité de s'informer, de se vouloir, de se toucher, de se connaître. Car si elle pouvait échapper à cela, il n'y aurait nulle part de l'être. Il n'y aurait que du néant. Et cela ne se peut pas. On doit le redire: la première nécessité des ténèbres du fond premier, c'est que le statisme est une impossibilité de l'être. Le statisme est une façon de côtoyer le néant qui est interdit à l'être.

La première contrainte, c'est la plongée elle-même, le mouvement de la plongée dans le fond ténébreux. Il y a impossibilité d'échapper au fond ténébreux (inconnaissable d'avance, mais inévitable dans tous les actes d'être). Dit autrement, il y a attraction de l'être pour l'être. Tout créateur désire le fond des fonds et plonge dedans. C'est le premier moment du créateur. Et même un gaz inerte serait forcé à la création dès qu'il sortirait de l'imaginaire pour entrer dans le réel ou dans la pensée concrète. Il y a donc mouvement des masses se repliant sur soi. Il y a enfoncement en soi. Une plongée dans les ténèbres du fond (qui ne sont pas du tout le chaos et l'incohérence, mais un ensemble de contraintes inévitables autant que non prédéfinissables). Cette plongée entraîne un deuxième niveau de contrainte: on ne peut plonger dans le fond et dans le centre, sans en même temps exploser, se diriger vers l'extérieur, se déverser hors de soi et se «divertir». Plus on entre, plus on sort.

Les mouvements d'impression et d'expression s'engendrent en tendant vers l'hétérogène et l'altérité. C'est bien un mouvement de plongée intérieure à la recherche de soi et un mouvement d'expansion à la recherche de l'autre que soi. Les deux sont nécessaires à toute dynamique comme il est nécessaire de faire sortir l'air d'un récipient pour que l'eau entre (les deux mouvements sont forcément synchrones). Mais l'identité ne peut se trouver. Plus elle va à l'intérieur, plus elle va à l'extérieur. Plus elle s'approche d'elle-même, de sa simplicité primordiale, plus elle engendre une complexité dans son œuvre. Elle est comme le mathématicien. Elle est comme tous les créateurs.

Les grandes traditions ont appelé «colère», «turbulence», «tourbillon», «spiration», «esprit», le mouvement des flammes créatrices qui dilate l'être à mesure qu'il le contracte. Expansion et gravité (attraction) sont des inévitables dans toute dynamique.

Souffrance et joie primordiales

Le créateur se désire, mais ne peut s'atteindre. Il veut se toucher, mais s'échappe. Il voudrait se prendre, s'envelopper lui-même, en somme, se connaître, mais il entre dans le fond ténébreux et il en ressort une création complexe, tourmentée, bouillonnante... Si différente de son attente! La fin n'est jamais l'origine, et ce pour les mêmes raisons que l'homogénéité absolue est impossible dans l'espace. L'altérité est une nécessité de l'être vivant, une nécessité de l'échappée hors du néant.

Le créateur ne se fâche pas. Car il n'avait pas de volonté aussi bête que «vouloir une image de soi», «rechercher l'absence de contraires», «ne pas souffrir d'atteinte à sa liberté» et je ne sais quels autres préjugés du même genre (qui feraient déraiser la «colère» primordiale en haine). Non il ne se fâche pas. Mais la fureur sort de lui, elle sort du choc des contradictions. La turbulence surgit de sa plongée dans le fond ténébreux. Il est à l'image de n'importe quel soleil.

À partir de là, tout s'enclenche apparemment mécaniquement, mais pas tout à fait mécaniquement (la répétition du même est impossible à l'être-non-néant). La concentration explose. L'inflation traverse furieusement le mur de la vitesse de l'auto-information (vitesse de la lumière). La gravité attire les granules d'ondes quantiques. Les explosions thermonucléaires arrosent l'espace-temps de lumière. À mesure que les atomes augmentent en complexité et en masse, ils s'entassent en formant des étoiles et des planètes. L'œuvre se complique, mais porte une simplicité fondamentale qui force la complication à former des complexités. On pourrait ici réécrire toute l'histoire du Big Bang, l'histoire d'un moment-espace dans une histoire infinie-finie de l'éternité temporelle.

Plaçons-nous à un autre niveau, le seul au fond qui convient ici, celui où le psychique et le physique, c'est-à-dire l'intérieur et l'extérieur, ne sont pas plus séparables que l'information et l'énergie. Nous l'avons dit, tout créateur, quel qu'il soit, est lui-même une plongée dans le fond des fonds. Il s'agit toujours d'une expérience similaire, que ce soit pour le cosmos, pour le mathématicien, pour le musicien, pour le philosophe... Alors suivons cette plongée dans le fond des fonds.

Plus nous désirons nous connaître nous-mêmes, plus nous plongeons en nous-mêmes, et plus sortent de nous des œuvres dans lesquelles nous nous reconnaissons sans jamais nous connaître tout à fait. Il y a attraction, entassement, écrasement sur soi; il y a bouillonnement, explosion, inflation; il y a étonnement, réconciliation et «colère» devant l'impossible identification (auto-connaissance) de notre propre identité créatrice. La turbulence est inévitable entre les mouvements contradictoires engendrés par la plongée dans les entrailles créatrices. Se désirer soi-même sans jamais pouvoir s'atteindre et toujours engendrer un autre que l'on ne peut atteindre, n'est-ce pas une sorte de torture dont le propre est de pouvoir se prolonger indéfiniment? Cette turbulence de l'être vivant est la définition même de la souffrance.

L'énergie ne pourra s'évanouir sans être ressaisie par l'information (toujours être forcée à créer), l'information ne pourra régner seule sans être assujettie à la dégradation de l'énergie (la fatigue, l'entropie). Rien ne peut s'apaiser, rien ne peut être satisfait, sauf pour un moment. La lumière rayonne, la lumière est absorbée, elle ne peut jamais se reposer éternellement, elle ne peut jamais rayonner éternellement. Tout

replonge dans les ténèbres de l'inconnaissance pour en ressortir plus conscient, mais la conscience retournera dans le fond des fonds pour une lente dissolution-reconstruction. Tout système ne peut échapper à l'effort de la construction, et ne peut non plus échapper à la destruction, sauf pour un moment. La santé ne pourra vivre sans la maladie, la maladie ne pourra jamais définitivement s'éteindre. Aucune œuvre ne sera laissée dans l'ombre, toute gloire s'effondrera dans l'oubli. Aucune action ne restera inconnue, toute connaissance se perdra...

Forcée par le fond des fonds à des cycles où jamais la terre ne touche le ciel, où jamais le ciel ne tombe sur terre, sans que l'un ou l'autre ne puissent s'échapper entièrement ou s'absorber radicalement, cette terrible et constitutive absence de tous les absolus dans l'absolue dynamique de l'éternité n'arrive même pas à former des boucles éternellement homogènes, des vies équivalentes, une manière d'offrir au regard conscient un mandala fermé, un Sisyphe éternel. La temporalité est engagée dans la formation de cellules temporelles, de boucles ouvertes comme des boucles de cheveux, avec des heures montantes, des heures descendantes, des heures de création, des heures de destruction, mais aucune de ces histoires n'échappera non plus à son devoir d'évolution, de migration dans plus large, plus ouvert, plus complexe, plus responsable, plus enfoncé dans l'inconscience, plus élevé en conscience, plus indépendant et dépendant...

Chaque vie d'atome, de molécule, de cellule, de personne doit s'ouvrir à la fois à tous les futurs possibles et à toutes les réalités passées et actuelles. Chaque vie doit épuiser toutes les possibilités en mettant au monde de nouvelles routes. Aucune vie ne peut éviter de grimper dans ses œuvres et d'évoluer de morts relatives en morts relatives; aucune vie ne peut échapper aux autres vies. Tout est forcé à la mutualité créatrice de la collectivité universelle.

Impossible d'échapper non plus à soi, ni de s'atteindre complètement, impossible d'échapper aux autres ni de les rejoindre entièrement. À l'intérieur comme à l'extérieur, dans le mouvement et dans l'élargissement, dans la montée et dans la descente, dans l'espérance et dans la déception se croisent éternellement les contradictions et les contraintes, les tourments et les échappées. Peut-on définir la souffrance autrement?

Cependant, pourrait-on définir la joie autrement? Il y a là une exubérance démentielle, un bouillonnement de vie, mais surtout une multiplication des fenêtres. Il y a là, dans l'ensemble, pris à pleine largeur, un univers s'élargissant en élargissant toutes les dimensions du possible. Certes, ce n'est pas une joie arrêtée, mais une joie arrêtée n'est-elle pas une impasse? En réalité, il y a une condition pour que tout ce bouillonnement constructif de l'«arbre de la vie» — je pense au film *The Tree of Life* de Terrence Malik — entre dans la joie tout en gardant les racines plongées dans l'obscurité primordiale. Il y a une condition pour que toute cette souffrance sortant du tréfonds de l'être lui-même, de son interdit de néant, ne soit que le côté ombreux d'un feu dévorant de joie. Allons dans cette direction.

Le fait que la fin ne puisse retomber dans son commencement, ce fait qui est ressenti comme de l'insatisfaction se nomme aussi le désir. Le commencement tend vers une fin qui devient autre à mesure que la vie avance. Le désir ne peut jamais tenir son objet, mais il est tout entier tendu du sujet vers un autre sujet, d'un centre rayonnant vers un autre centre rayonnant. Dire que tout est souffrance, c'est aussi dire que tout est désir. Désir, du latin, *desiderare*, signifie regretter l'absence. L'absence est très différente du

néant. Une personne absente, par exemple, est cette personne même en tant qu'elle est ailleurs et qu'on aimerait qu'elle soit plus près. C'est la présence. Le désir est une attraction entre deux réalités distantes, une attraction aussi essentielle à la physique et à la vie que l'attraction qui définit les masses (la gravité). Désirer l'air indique une relation de dépendance à l'égard d'une réalité (l'air) qui est partiellement en manque (si elle l'était absolument, il n'y aurait pas de désir, nous serions morts). Désirer la justice est du même ordre, car la justice est aussi essentielle à la vie des animaux collaborateurs que l'air. Mais l'air lui-même, lorsque nous le respirons, élargit nos désirs, comme une goutte de justice élargit notre besoin de justice en lui ajoutant le désir de générosité et de pardon.

Dire que tout est désir, c'est aussi dire que rien ne retombe et que tout s'élargit. Et puis, dans l'être désirant, qui peut distinguer la souffrance suave et la saveur souffrante? Dans le fond des fonds ombreux, quelle est la racine du désir? Se réaliser soi-même en tant qu'un autre (même mais aussi autre), aller au-delà de son contenu, de ce qui est contenu dans l'actuel et même dans le potentiel... Or justement, la structure des ombres, la structure du fond des fonds fait que cela ne peut pas ne pas se réaliser. Tout est obligé d'aller de l'avant, mais tout vit dans la conviction et l'assurance que l'être ne sera jamais anéanti (la seule loi reconnaissable dans le fond des fonds). C'est aussi cela le désir et le temps. Certes rien ne peut échapper à la mort, mais cela n'est possible que parce que rien ne peut échapper à la vie. La mort est possible et nécessaire, mais c'est parce que la vie est plus forte. La mort est un des excès de la vie.

Le point transphénoménal

Nous prenons racine dans quelque chose de fondamental. Si toutes les contradictions sont condamnées à agir ensemble à leur résolution impossible, c'est qu'elles sont enchaînées par une unité primordiale. Le pouce et l'index travaillent ensemble parce que la main est un tout. Il y a dans le fond des fonds une unité ineffable qui fait agir les contraires et leur dynamique.

C'est aussi elle qui fonde le désir. C'est pourquoi le désir n'a jamais d'objet, mais voyage dans l'obsession d'unir le commencement et la fin, de les unir non pas seulement dans son corps, comme un état du corps à la fois énergie et solution des contraires (information), mais aussi comme un état du temps qui, d'insatisfaction en insatisfaction, trouve chaque fois quelque chose de plus grand et de plus fascinant que son idée de départ: une altérité et une altération de soi qui finalement engendrent toujours un peu plus de bonheur que de frustration, un peu plus de goût de vivre que de goût de mourir, un peu plus d'espérance que de désespoir. Ainsi tout sert à maximiser ce que l'on peut tirer de l'être sans jamais l'accomplir parfaitement (sauf pour un moment).

S'il y a une unité de fondement qui force au travail les contraires primordiaux (et cette unité, on peut l'appeler désir de soi dans le devenir autre), c'est qu'il y a un seul désir qui nous relie tous, un seul point transphénoménal et moteur. Dans l'arbre et dans l'herbe, dans le Soleil et dans ses planètes, dans le sel de la mer et dans les poissons de fond, dans la folie du monde et dans le travail de la sagesse, il y a le même désir.

Hier encore, je prenais ma jeune jument d'un an par le licou. Avez-vous déjà attrapé un jeune cheval par le licou? On sent toutes les contradictions qui partent de l'herbe, se transforment en électricité qui tendent trois cents kilos de muscles. Une tension de peur et de curiosité, de confiance et de méfiance, de nargue et de respect qui voudrait exploser et séduire, s'approcher et fuir. Et puis vous relâchez l'animal. Tout cela se transforme en une course et des cabrioles, en un tango qui est l'état même du tréfonds de notre âme à tous, dans un champ qui est soudain notre estomac, dans une lumière qui est notre cerveau commun. Et vous êtes si heureux d'être autant l'herbe que le ciel, réunis dans le cheval.

Tant que le désir s'abandonne aux flammes de la vie, la «souffrance» danse, elle élargit le cœur, elle rend le cœur capable d'envelopper plus d'émotions, plus de sentiments. La musique entre alors dans des variations inconnues. Tout se joue et tout joue à fuir devant soi, note après note, à la fois un peu prévisible et imprévisible. Et le cœur finit par savoir qu'il ne sera ni absolument nié ni simplement comblé. Comme une oie, il sera toujours gavé d'un surplus. Car son estomac est appelé à avaler l'univers grandissant. Et ce trop ne sera justement pas ce qu'il attendait, mais plus, tellement plus.

Le désir peut se donner pleinement à l'amour. Pourquoi? Il sait au fond de lui-même qu'il trouvera plus grand que ce qu'il cherche, toujours plus grand. Le créateur est condamné à faire plus grand que lui-même, c'est sa souffrance et c'est sa joie. Devant lui, la mer.

Les malheurs du mal

Mais — et ce «mais» est énorme — la condition fondamentale pour que toute la souffrance du feu soit aussi toute la joie des flammes, c'est que le désir ne se heurte jamais au vouloir. Le destin du vouloir, c'est de suivre le désir, pas de se substituer à lui. Lorsque le vouloir remplace le désir, la terre entière est en danger⁷. C'est l'essence du mal dû à la faute, qui n'est justement pas la «colère» primordiale du créateur. L'essentiel des grandes traditions consiste à tenter de différencier la colère créatrice, des souffrances dues au péché originel (entendez le péché qui entraîne tous les péchés).

⁷ C'est la thèse que j'ai soutenue dans *Le pouvoir ou la vie*.

Parlons de la «faute origine des fautes». Le totalitarisme économique (l'idée que le profit des uns compense forcément la perte des autres), le fanatisme (l'attachement mortel à une représentation de la divinité ou de la fatalité), le conservatisme extrême (la croyance dans la loi du plus fort), le scientisme technologique (la croyance que la technologie peut nous sauver à elle seule), toutes ces dérives nous poussent au désastre. Et c'est une seule dérive: la volonté contre le désir. La volonté, c'est le but fixé envers et contre la réalité, c'est un arrêté sur le futur. Le désir, c'est le lien mobile de la conscience avec la réalité. Le totalitarisme économique, par exemple, apparaît comme un entêtement contre la réalité de l'écologie naturelle et de l'écologie humaine. Dans cette forme d'économie, la consommation vise à détruire le désir, comme la standardisation du travail vise à détruire la créativité.

Le désir n'est rien d'autre que la poursuite des formes qui se transforment, le décalage entre le commencement et la fin, l'éternelle ouverture de la fin engendrée par les contradictions fondamentales venant de l'interdit du néant. Le désir, c'est la contradiction primordiale qui avance à travers la vie en replongeant sans cesse dans la réalité. La toile des désirs, c'est la toile de l'écologie elle-même, l'ensemble des attractions qui tiennent la vie en vie. Le désir se tend vers l'autre comme vers un être dont il dépend. Dans le désir, l'autre est reconnu comme un moi qui m'appelle, comme un tréfonds qui cherche à faire son œuvre, une œuvre qui est à «nous», qui résulte d'une relation. Le vouloir dont nous parlons ici est tout le contraire. Il imagine l'objet, le préfabrique. Dans le vouloir, la fin est la projection du commencement (ma volonté). Le vouloir est une tentative de contraindre la fin à épouser le commencement (ma volonté). Par exemple, le désir a poussé la pensée scientifique à connaître le comment des phénomènes. L'hypothèse est toujours et doit toujours être l'explication la plus simple, la plus immédiatement intuitive compte tenu des connaissances déjà acquises, cette hypothèse doit passer le test de la réalité. Mais si la pensée scientifique ne désire pas avancer vers cette forme particulière de la vérité, si elle «force» l'hypothèse en direction des capitaux qui ont subventionné la recherche, elle participe au totalitarisme économique. Cet entêtement n'a rien à voir avec la colère créatrice.

Dans la souffrance primordiale de l'être, dans le désir primordial qui forme la temporalité cosmique, les flammes se renouvellent et forment la joie, je veux dire la capacité d'aller au combat pour la vie, le cœur plein de forces renouvelées. Pourquoi? Parce que je trouve, je goûte, je me nourris de ce qui arrive et non pas de ce que je voudrais qu'il arrive. Si je me mets à vouloir, c'est-à-dire à tenter de refermer le temps dans des boucles fermées où le résultat devrait être ce qui est attendu, alors je me place en porte-à-faux. Je vais me fâcher contre le mouvement d'élargissement. Je veux ce monde-là, il m'arrive un autre monde. Je veux ce dieu-là, il m'arrive un autre dieu. Je veux cette vie-là et il m'en arrive une autre. Et pendant ce temps, mon cœur agonise par manque de lien avec la forêt, les lacs et les montagnes qui m'entourent.

Délivrez-nous du mal

Délivrez-nous du mal! La prière la plus dangereuse et la plus décisive. Si le mal signifie la réalité de la vie, si c'est l'état de l'être dans son fond de contradictions primordiales, alors dire «délivrez-nous du mal», c'est dire «délivrez-nous de la vie». C'est une pure révolte contre la nature, contre notre nature, contre l'être lui-même. L'être ne peut échapper aux contradictions primordiales. Ces contradictions engendrent des souffrances. Mais ces souffrances, même si elles font mal, ne sont pas le mal, elles sont la vie, elles sont même la turbulence de la joie. Si je suis dans le rejet radical de cette souffrance vivante, j'ajouterai à cette souffrance des malheurs supplémentaires. Je dois composer avec elle pour améliorer le monde, je ne dois pas lutter contre elle pour fixer ma volonté.

La vie souvent fait mal, mais elle n'est pas un mal à combattre. Si je m'élève en juge et que je vote contre elle, si j'appelle la souffrance primordiale le «mal», si je veux délivrer aussi bien les autres que moi-même de ce supposé «mal», alors j'entrerai en guerre contre le «combat pour la vie» et ce sera l'inflation de la souffrance. Toutes les guerres pour une idée fixe sont des volontés de renoncement au combat véritable, toutes les guerres sont des contre-combats, des actes de lâcheté devant le désir fondamental de l'être. Lorsque, dans les grandes traditions, on a imaginé le Créateur premier plongé dans le fond des fonds, lorsqu'on a compris qu'il n'était pas le Tout-Puissant, mais l'artiste de l'être et de ses contradictions, la «victime» de la logique du fond, des mathématiques premières, et d'une création qui ne peut que maximiser cette réalité primordiale, lorsqu'on a imaginé le Créateur face à l'être et non pas face à rien, on a cru qu'il s'était enragé et que le ciel et la terre étaient le fruit de cette rage. De là sont nés les dieux de la haine et du regret de la vie. De là est né l'amour de la force contre le chaos. Et toutes nos sociétés sont la «force» contre le «chaos», si bien qu'à lutter contre le chaos (le supposé désordre primordial), on engendre l'horreur.

Mais cette révolte n'est pas cosmique, elle est seconde, elle est l'invention de cultures humaines qui ont pris beaucoup de place et nous menacent. Le fond cosmique n'est pas le chaos, mais l'union des contradictions engagée dans un combat pour l'ouverture des futurs. Cela paraît fureur du feu, souffrance, mais exubérance aussi, et joie. Les dieux de l'amour et de la vie sont nés de là.

Qu'est-ce qu'une rage destructrice qui n'est justement pas la «colère» primordiale de l'être contre le néant, qui n'est pas cette «violence» de base que l'on nomme la vie? Qu'est-ce que le supplément de malheur qui nous tombe dessus lorsqu'on prend la vie en grippe? Ce malheur, c'est le désir devenu volonté de possession. Possession au sens où l'objet possédé est supposé assujéti à une volonté qui le fixe. La volonté de possession a pour propre de définir le futur qu'elle veut, elle imagine le futur, «voici le but que je veux atteindre» et ensuite, tout vise cette image. Dans une telle volonté, le but est dans le commencement. Une telle volonté ressemble à une chaudière cimentée qui accumule une énergie explosive. Ne suivant pas la nature du temps, refusant l'ouverture propre au temps, refusant le futur tel qu'il se présentera, toute l'énergie se retourne contre l'information qui travaille en elle, la température grimpera jusqu'à l'explosion.

Certes, arrivée à l'explosion, la vie reprendra son cours et son ouverture. Et tout se replacera dans la grande aventure. Qui peut faire dérailler la vie? On craint pour l'écologie, mais l'économie est telle que toute la richesse se retrouve dans les mains de quelques milliardaires, cela entraîne des révoltes de survie qui font fuir les capitaux. La situation ne peut que s'aggraver. Les sociétés risquent d'éclater une par une dans l'oscillation classique révolte-répression.

Néanmoins, il y a eu un surplus de souffrance, une exagération de souffrance, une accumulation de souffrance avec camps de concentration, guerres, génocides, vengeances, chômage, pauvreté extrême, pollution, suffocation, répétition d'une mécanique de mort. Cela a pu empoisonner des siècles, voire des millénaires dans une chaudière où les victimes ont connu des malheurs qui n'étaient plus dans l'ordre du désir, mais dans l'ordre du vouloir. Ces victimes ont enduré un vouloir de possession incroyablement destructeur. Toute cette volonté de délivrer la vie du «mal» se solde par plus de souffrance. Délivrez-nous du mal, la plus tragique des prières.

Cependant, si «délivrez-nous du mal» s'adresse à cette volonté contre le désir, si cette prière s'adresse à notre volonté meurtrière, à notre volonté supposée toute-puissante, alors c'est une très belle prière. Nous devons sans cesse prier notre âme de ne pas perdre le sens de la vie. Nous devons sans cesse prier le monde de laisser le désir siffler dans les ouvertures du corps. Nous devons sans cesse convoquer le monde à se réconcilier avec la vie. Puisse le fond de l'âme entendre cette prière. Puisse toutes les âmes l'entendre. Car il est pénible de vivre dans un monde acharné contre le désir et capturé dans sa volonté de puissance.

La montagne d'en bas

«Premier jour» de la création: une explosion. L'extraordinaire dégringolade de la température vers des seuils de plus en plus bas. Direction: -273,15 degrés Celsius, l'absolu du froid, seuil qu'il faut approcher, mais ne jamais atteindre. Refroidissement des énergies, condensation des énergies en différentes masses, attraction des masses, formation des étoiles; dans la nuit, des chandelles s'allument à plusieurs milliards de degrés Celsius... Pourquoi descendre si froid, si c'est pour allumer des étoiles aussi furieuses? Pourquoi s'enfoncer dans une telle nuit, si c'est pour scintiller d'une telle lumière? Pourquoi faire un tel vide, si c'est pour construire des édifices moléculaires formés de mille milliards de cellules?

«Premier jour» d'une histoire humaine: une irruption. Une préadolescente s'était blottie sur le rebord d'une fenêtre au troisième étage d'une grande ville. Elle était là depuis le midi. Le soleil qui l'avait engourdie dans sa chaleur s'était couché tôt. Dans la ruelle, un jeune adolescent fumait un gros «joint» dans

le froid. Les mains tremblantes et les lèvres bleues, il glissait le tranchant de son couteau sur le haut de son poignet. Le cœur de la jeune fille tressauta. Elle eut un vertige. Elle descendit les nombreuses marches qui la séparaient d'en bas. En haut, la chaleur et le confort, les jeux de mots et les mots croisés, la sécurité et beaucoup trop de liberté; en bas, le froid rocaillieux de la misère. À chaque marche qu'elle avait descendue, elle avait senti qu'elle ne pourrait plus jamais remonter. Elle s'avança dans la nuit pour sauver le garçon.

L'année suivante, elle fumait déjà ses premières désillusions dans les débris de son innocence perdue. Pourquoi descendre dans la nuit et dans le froid? Pourquoi aller errer dans le vide alors qu'on a tout chez soi?

Les hautes températures doivent descendre et tous les paradis ont besoin d'épuiser les possibilités de la souffrance, même les paradis artificiels de la bourgeoisie urbaine. Toutes les montagnes ont été élevées sous de grandes pressions de lave avant d'être le parcours descendant d'un marcheur insouciant. Et il faut avouer que si le paysage d'en haut est vertigineux, l'air est souvent irrespirable. En bas, les rivières charrient les sédiments d'en haut, deviennent épaisses, augmentent en fécondité. Il ne faut peut-être pas penser que le bien est quelque part en haut ou en bas, peut-être est-il dans les déplacements! Peut-être même que les montagnes sont des boules de pâte qu'il faut gonfler et écraser pour que l'herbe puisse enfin germer. Pour le potier: une main creuse le vase, l'autre l'arrondit.

Les uns font des déserts pour élever leur paradis matérialiste, d'autres détruisent des sociétés entières pour fabriquer un paradis socialiste, d'autres encore sapent la fraternité humaine émergente dans le but d'imposer leur Église... L'héroïnomane préfère se percer les veines pour un moment d'euphorie, c'est l'acte ordinaire de tous les grimpeurs. Il faut bien descendre la montagne si on veut avoir quelque chose à escalader. Vider pour remplir, démolir pour construire, rêver pour vivre, partir pour revenir, se geler le cerveau pour se réveiller, se perdre pour en sauver un autre... Implacable logique de l'être: la chute d'abord. Le ruissellement dans toutes les directions de la dégringolade et des souffrances. Aller en direction d'un inatteignable néant pour toucher au plancher du plus petit état de l'être. Et ensuite remonter.

Kénose en grec, «vide» en physique, «froid» en thermodynamique, «creuset» en alchimie, «nuit» en mystique, «angoisse» en psychologie, «mal» en éthique, «drogue» en pharmaceutique, toujours le même mot articulé différemment... Que ce soit l'histoire du Cosmos, l'histoire d'une société, l'histoire de Bouddha ou la vie de Marie-Madeleine, du moment qu'il faut monter une montagne, on commence par creuser un grand trou. «Le cri de l'urubu déchira la nuit», raconte la genèse égyptienne. Toutes les genèses commencent par vider l'être de sa plénitude afin d'acculer la vie à l'idée du néant pour produire l'explosion primordiale.

Ensuite, pour le cosmos comme pour Marie-Madeleine, dès le premier hurlement de l'angoisse (angoisse veut dire être resserré, étouffer à l'étroit), l'être se fracasse sur l'impossibilité de toucher au néant. Une logique de l'être naît de cette expérience: il n'y a nulle place pour se débarrasser des conséquences et des débris, tout revient dans l'enceinte de l'être. Il n'y a nul endroit hors de l'être pour jeter les conséquences de la chute. Tôt ou tard, on se retrouve comme n'importe quel soldat: éventré, les entrailles dans les bras, forcé à se digérer soi-même. La conscience: la digestion de Soi, car aucune fuite n'est possible.

J'appelle écologie de la conscience l'unité dynamique de l'être qui le force à une vitalité créatrice où il est nécessaire de commencer le plus bas possible et d'intégrer les conséquences de toutes les dépenses d'énergie, parce qu'il n'y a pas de néant nulle part pour se décharger des déchets. Tout doit être digéré. Tout, même les nuits les plus froides et les impasses apparemment les plus étanches.

Tout roule d'une seule pâte: le non-voulu comme le voulu, les imprévus de nos comportements les plus planifiés, la disparition des espèces engendrée par nos actes compulsifs, le réchauffement planétaire dû au gel de nos consciences, l'injustice de nos manières d'exercer la justice, les génocides engendrés par nos actes les plus idéalistes... Rien ne se perd, tout se crée en intégrant nos excréments dans la fabrication de nos légumes et notre misère dans la création de nos actes d'amour. Si élevés que soient nos idéaux et nos révoltes contre nos idéaux, le sol reçoit des tonnes de matières plastiques qu'il devra digérer, et l'air se sature des gaz que la vie devra respirer.

Nous, les hommes, nous n'échapperons pas à l'homme, nous devons composer avec ce que nous sommes. Prenons un seul domaine, celui de l'éthique. C'est connu, la conscience va en sens contraire de la moralité sociale. Dans la moralité sociale, il suffit de faire ce qui est réputé juste pour que la question de la justice ne se pose plus. Cela mène inévitablement à la conséquence suivante: plus on se conforme à la justice d'un empire, moins le monde est juste. C'est inévitable, puisque la morale sociale des empires vise à noyer la responsabilité dans la culpabilité. La culpabilité, c'est le bien imaginé contre le mal imaginé; la responsabilité, c'est le résultat face à l'action. La culpabilité inhibe la créativité et pousse en direction d'actions compulsives pour soulager une angoisse de honte. Ce qui, évidemment, aggrave le problème.

Une société «coupable» réprime tous les symboles de ses échecs: les très pauvres, les petits délinquants, les grands drogués, les enfants encore heureux, les vieillards inquiets pour leurs petits-enfants, les fous qui réfléchissent la folie collective, les dépotoirs qui réfléchissent la consommation... Il s'ensuit la répression, le rejet des matières organiques dans les décharges, le confinement des supposés coupables dans les prisons, le refoulement des drogués dans les ruelles les plus sordides... S'il existait un tapis magique, nous balaiierions tout sous lui. Sauf qu'il n'y a pas de néant, il n'y a pas d'ailleurs, et tout ce monde réprimé est là dans son cri unanime et fulminant. Ce n'est pas parce que l'héroïnomanie est rejeté, que les somnifères du retraité sont sans conséquences! Et toutes les conséquences se fracassent sur nos vies.

Entasser l'injustice dans des zones interdites aux médias n'engendre pas des zones justes. Enfermer les fous ne rend pas sage les autres. Emprisonner les criminels ne rend pas justes les lois. Proscrire une drogue ne rend pas les autres drogues inoffensives. Casser les miroirs de la maison ne nous rend pas beau. Affamer les pauvres, les malades, les écorchés ne rend pas invulnérable les autres. Soulager la culpabilité n'envoie pas les conséquences hors de l'être!

En sens contraire va la conscience. Pour elle, la question de la justice devient de plus en plus aiguë à mesure que la personne met en pratique la justice. À chaque action qu'elle fait pour la justice, elle observe les conséquences, elle les prend dans ses bras. Et il y a toujours des conséquences injustes à n'importe quelle action juste, si bien que les questions grandissent avec les actions. Et comme les conséquences sont toujours en définitive des personnes qui souffrent, il est plus impératif pour la conscience de se relier aux êtres qui souffrent que de se délivrer de la culpabilité. Le sentiment de

culpabilité concerne le mal causé par soi-même (c'est presque rien), la conscience se sent concernée par toutes les plantes, tous les animaux et toutes les personnes (c'est presque tout).

Au contraire de la morale, l'éthique est donc un indicateur de conscience et elle se mesure par le degré de désobéissance aux mœurs des sociétés injustes (par exemple, par le refus de se plier aux impératifs de la consommation) et par l'expérience étrange de l'allègement qu'entraîne le fait de porter le sort de tous. Plus vous mettez l'épaule sous la charge, écrasée par elle, plus vous devenez léger.

Pourquoi un soleil éclaire-t-il si violemment? C'est qu'il supporte la masse énorme de tous les atomes qui le forment, sans aucune exception. Il y a un point central dans tout soleil où la pesanteur, la pression, l'oppression sont maximales. C'est de là que rayonnent les photons et les neutrinos (les particules les plus légères du cosmos). Il n'y a qu'une seule façon de sortir de la pesanteur extrême et de la gravité de la situation: tout porter, devenir responsable de tout. Sous le poids de la masse totale de la planète, vous êtes propulsé vers l'extérieur par un rayonnement infiniment léger d'éléments radioactifs (notre terre rayonne la radiation des éléments lourds écrasés au centre de la terre). Entre-temps vous allez sentir une oppression rare et des instants de joie inexplicables.

La sensibilité à la beauté est aussi un bon indicateur de conscience. De très vastes montagnes, des mers qui débordent dans un estuaire large de soixante kilomètres, un ciel qui couvre les deux tiers du tableau, et au milieu d'un bocage, un jardin, et dans le jardin de très petits personnages assis près d'un âne... La beauté consiste dans le travail des proportions au moment précis où l'infiniment petit du moi touche à l'infiniment grand du Soi.

La science aussi (mais pas le scientisme) favorise le développement de la conscience puisqu'elle démonte un par un les préjugés qui recouvrent notre ignorance, elle casse notre orgueil sur des questions aussi simples que celles du poids des choses et de la légèreté des informations. Une espèce animale qui ne connaît même pas la nature de son poids (et loin s'en faut) peut-elle vraiment se prononcer sur l'existence des âmes! Elle devrait plutôt se donner les conditions d'une expérience complète de soi.

On pourrait découvrir bien d'autres indicateurs, mais la conscience ne trouve jamais de lieu pour cacher totalement le moindre petit morceau de l'être. Toutes ses cachettes grossissent et nous explosent en pleine figure. C'est la pédagogie inévitable de l'être, incompatible avec le néant et, donc, avec le déni. La conscience, comme l'être, est indéchirable. Ce qui n'est pas reconnu, ce qui est refoulé sous le tapis des «mécanismes de défense», ne se perd jamais dans un oubli absolu, dans un néant quelconque. Tout cela se retrouve «tragédifié» dans la vie de tous les jours. Nos vies sont l'expression de nos âmes. Les désirs que nous n'avons pas assumés, les désirs écrasés sous la volonté de puissance (par exemple, l'amour étouffé par l'acquisition des biens de consommation), se retrouvent dans le tohu-bohu de notre quotidien. Une ville: la collectivisation des tragédies individuelles.

Il n'est donc pas possible pour la conscience de s'empêcher de monter sur une montagne afin de voir si tout va bien. C'est la direction du «haut». Il n'est pas non plus possible pour elle de se retenir de plonger dans un grouillement humain afin de secourir un être submergé. C'est la direction du «bas». La conscience monte sur la montagne en même temps qu'elle plonge dans la vallée. C'est l'axe vertical qui descend en proportion de la montée.

La conscience veut voir comment va le monde. C'est, pour elle, la seule façon de trouver son bonheur. Mais pour voir, il faut que le plancher descende (tout commence forcément par l'être et non par le néant, donc tout doit commencer par une descente, un rapprochement en direction du néant). Lucidement, la conscience voit. On dirait qu'elle existe et se forge dans ses propres paradoxes: voir son aveuglement, tout faire dans l'impuissance, aimer ce qui est rejeté, réfléchir dans le silence... Le nez collé sur la source, elle aperçoit l'énormité du projet: se digérer soi-même pour croître en sagesse, en beauté, et en créativité. Se digérer soi-même, c'est assumer les conséquences.

Sur l'axe de la hauteur, la perte et le salut; sur l'axe de la largeur, la multiplicité et l'unité; sur l'axe de la profondeur, l'angoisse et la joie; sur l'axe du temps, l'impossibilité d'une fin dans l'impossibilité d'un commencement (ou, si vous voulez, l'élargissement infini des finalités à mesure que le commencement disparaît derrière l'horizon de la mémoire). La conscience est multidimensionnelle par essence et toute tentative pour la réduire à une seule dimension aboutit au désastre.

Une fois en chemin, la conscience n'a plus besoin de se prouver: ses yeux voient et mesurent son aveuglement, elle dispose donc d'une lumière; ses mains agissent avec la délicatesse de celui qui connaît sa propre ignorance, elle dispose donc d'une sensibilité; elle entend la douleur de celui qu'elle oublie, elle dispose donc de bonnes oreilles... Comme la main apporte la nourriture à la bouche, elle se nourrit de tout ce qu'elle donne, car rien ne lui est étranger. Chaque fois qu'elle répond à ce qu'elle perçoit être le plus grand acte d'amour, elle croît en discernement et découvre de plus humbles manières d'aimer. À un moment, elle sent sa propre chair dans tous les corps qui frissonnent dans la nuit. Elle ressent au fond d'elle-même le désir à l'origine du cosmos: tout faire sortir de l'ombre (et toute forme, même la plus belle, produit une ombre)...

En somme, la conscience est l'être lui-même en ce qu'il ne peut pas se posséder puisque son essence est création. Et qu'est-ce que l'être ne peut pas posséder? Un tapis sous lequel faire disparaître ses épiluchures et une forme fixe et unique. Pour comprendre cette deuxième impossibilité, imaginons le plus grand chef-d'œuvre de l'humanité. Fixons-le. Imposons-le à la vue, à l'ouïe, au goût, au toucher... Tout ce que n'est pas ce chef-d'œuvre voudra sortir des spectateurs-créateurs qui se régaleront de lui. Ils souffriront progressivement de tout ce que n'est pas le chef-d'œuvre, de tous les tableaux qu'il n'est pas, de toutes les musiques qu'il n'est pas... Et si on interdit le surgissement de ces œuvres potentielles, le monde explosera. Une religion entraîne une autre religion, un système politique appelle un autre système politique, un état de bonheur exige un autre état de bonheur...

De ce fait, dans la dimension verticale, ce que l'homme traite comme des déchets reste son seul salut; dans la dimension de la largeur, ce qu'il traite comme étranger, c'est la part de lui-même dont il a le plus besoin; dans la profondeur, ce qu'il traite comme de l'angoisse et de la dépression n'est rien d'autre que l'origine d'une nouvelle joie; dans l'axe du temps, ce qu'il considère comme une impasse est une naissance. Sa psyché ne peut jamais s'éloigner de la pratique de la rédemption; la nécessité de Bouddha, c'est le *samsâra*, la nécessité de Jésus, c'est Marie-Madeleine, la nécessité de Camus, c'est la peste. La conscience ne peut vivre que par une réconciliation avec ce que l'ombre des formes tente de créer.

Ce soir-là, au moment où elle était sur le balcon, sous la lumière évanescence du grand désert de sa solitude et de son ignorance, la conscience a tapé sur l'épaule de la préadolescente dangereusement belle,

intelligente et naïve. La jeune fille pouvait-elle faire autrement que descendre vers l'enfer de la drogue? Devant quelle alternative était-elle? Entrer dans l'hypocrisie collective ou tenter le tout pour le tout?

Celui qui a vu le monde que l'on offre aux enfants de la télévision et du commerce, cette chose gélatineuse, clinquante, fluorescente et collante que l'on injecte dans leur tête pour les embarquer dans les obsessions du jour, celui qui a vu ça et tout ce qui est arraché à l'enfant: les animaux, les plantes, le frisson des pieds nus sur l'herbe, le plaisir de participer à l'effort de la nature pour nous nourrir, celui qui a vu ça et qui, en même temps, regardait la jeune fille suspendue à la fenêtre, morte de solitude dans l'apparente facilité de son enfance, celui-là sait qu'elle a plongé en enfer pour sauver sa peau.

Comment aurait-elle pu savoir que le piège était double? L'étage de la révolte n'est que le deuxième filet de pêche. Il emprisonne ceux qui sont passés entre les mailles de la soumission, le premier filet. L'enfant qui échappe au pharmacien n'échappera pas au revendeur du coin, celui qui quitte la télévision se retrouvera dans la rue; celui qui rit du «bon Dieu» se fait déjà endoctriner chez Walmart... Alors, la jeune fille avait à peine terminé son école primaire qu'elle a dégringolé dans le froid de la nuit, elle s'est glissée dans les sacs de couchage des mal-aimés, elle a erré parmi les haillons et les cartons, elle a dansé sous la lumière intermittente des néons... Nouvelle et éternelle Marie-Madeleine.

Tout a été perdu: l'amour, les enfants, la beauté d'un visage insouciant, les illusions, le respect, la confiance de ceux que l'on aime... Elle a appris que la marginalité a été enrégimentée encore plus que tous les autres secteurs de l'économie à la grande finalité générale d'enrichir ceux qui croulent sous la richesse. La pauvre enfant a obéi à la «loi du double marché»: le marché des honnêtes gens et le marché clandestin. Elle qui voulait faire la révolution se débat, les ailes prises dans un ruban à mouches.

Elle s'en veut de ne pas avoir fait éclater sa bombe sur la place publique, de l'avoir gardée dans sa gorge enflée. Tous les mots qu'elle n'a pas écrits ou criés lui font mal. Mais il n'y a pas de néant dans lequel on peut tirer sa révérence. Même le suicidé se retrouve statistiquement utilisé pour faire la promotion des services qu'il n'a pas eus. On s'amuse à regarder ceux qui montent la montagne d'en bas. On sourit. Qu'ils remontent de leur chute, puisqu'ils sont tombés! Qu'ils assument les conséquences de leurs choix! Il y a du vrai. Mais ils assument aussi les conséquences de notre profond sommeil, nous qui, en dormant, nouons nœud par nœud le filet des exclus.

Je la vois de temps à autre. Elle est maintenant dans la quarantaine, la carte de crédit au plafond, cinq cents dollars de «bien-être» par mois, cent heures de travaux communautaires à réaliser, un corps meurtri, et, à chaque entrevue d'emploi, la petite tape dans le dos: «Vas-y, t'es capable.» Et puis un grand vide. L'Everest ressemble à une colline à côté de sa montagne à elle. Et si, un jour, elle arrive par miracle à glisser sa main écorchée sur le dernier rocher du faite, et qu'elle s'arrache à la gravité sociale pour mettre enfin le pied dans une usine, on dira: «Bienvenue, te voici enfin à zéro, sur la ligne de production...» Elle a épousé la cause du Cosmos, elle a grimpé pour nous la pente de l'exclusion, elle nous a tous vaincus. Le Golgotha de Marie-Madeleine n'était pas moindre que celui du bien-aimé. Elle résume l'histoire humaine comme Gandhi a résumé l'histoire des Indes.

De partout montent les oubliés, les éclopés, les perdus, tous les enfants mal-aimés des peuples qui ont miné leurs marges de bombes chimiques et de drogues industrielles afin de ne jamais perdre le contrôle des consciences naissantes. Il fallait enterrer vivants ces assoiffés de vérité et de justice, il fallait empâter

leur bouche par dose massive d'héroïne, il ne fallait pas que leurs cris ou leur écrits affleurent le tympan des consciences... La drogue: la version moderne de la condamnation à être emmuré jusqu'à ce que mort s'ensuive, comme Antigone, pour ne plus entendre le cri de la justice. Et si quelqu'un s'échappe, il sera repris dans l'enfer du premier filet, la ligne de production, le tourniquet des centres d'achat.

Et voilà, ils se sont réveillés ce matin, ils sont sortis des trous et des ruelles, ils ont déployé leurs souffrances et leur victoire sur le dôme bruyant des places. Et maintenant, l'enlacement de leurs bras, leurs mains tressées au plus bas de nos âmes nous soulèvent comme un filet de pêche. Ils nous remontent. Ils travaillent peut-être à l'usine ou à la banque, ils ont l'air pris dans le filet d'en haut, mais ils ont subi avec succès le vaccin de la liberté. Et maintenant, ils nous remontent.

Durant tout ce temps, ils ont été le fond de nos âmes, ils ont été le limon et la racine, ils ont été notre ombre et notre corps, ils nous remontent par le bas. Ils ne laissent rien de nous dans le fond secret. Par eux, nos entrailles les plus maudites, nos aspirations les plus piétinées, nos angoisses les plus niées sortent du marais. Ils nous montrent au soleil, ils nous étendent sur leurs vignes, chairs ouvertes, cœurs enfin dépliés, vérité nue. Miroir. La montagne qu'ils ont grimpée, c'était la montagne de notre âme.

Pendant que nous nous occupons de morale et de justice, ils raclaient nos bonnes consciences par le fond, faisant remonter la boue, secouant nos peurs dans la lumière. Ils n'ont rien laissé dans l'obscurité. Ils nous ont réverbérés. Par eux, le soleil nous pénètre. Le jour de l'extraction est venu. Le miel sort de la ruche.

Une civilisation ne peut jamais remonter autrement que par ceux qui sont les pieds du monde. Ils ont remonté nos pieds, nos chevilles, nos mollets et tout notre corps. Et si nous foulons la terre ferme dans le soleil du midi, c'est qu'ils ont peiné dans les sombres recoins de nos âmes. Ils ont fouillé notre nuit. Il faut bien se rendre compte que tout ce qui est à l'extérieur et même à l'extrême extérieur, dans l'exclusion, sur le rebord impossible du néant, c'est la partie rejetée de notre vie intérieure. Quand nous voyons un être revenir de si loin, enfant prodigue, remonter la montagne d'en bas, ce n'est pas pour entrer dans notre monde, c'est pour faire entrer en nous la gravité de nos êtres. C'est la conscience qui revient de ses confins.

L'écologie de la conscience embrasse toute notre maison. En fait, notre maison cosmique est autant une conscience enveloppante que nous sommes cette conscience enveloppante. Mais qu'y a-t-il au fond de cette conscience? Y a-t-il un être dont nous pouvons sentir la présence? Et si oui, est-il en train de nous rassembler dans le respect de nos êtres, ou nous dissout-il dans sa totalité impersonnelle?

Le petit prince

On pourrait imaginer qu'une vaste conscience sidérale et totalisatrice s'enrichisse des différentes expériences planétaires, la nôtre incluse. Après la vie sur terre, enfin habiter une conscience plus libre, plus large, plus englobante. On voudrait voir ou rêver cette expérience... À défaut de preuve, une vision. Mais pour voir ou rêver, il faut s'en tenir au visible. Qui a déjà fait un rêve parfaitement invisible?

On reproduit, hors contexte et machinalement, la phrase de Saint-Exupéry: «L'essentiel est invisible». Il faudrait plutôt dire: l'essentiel est le visible lui-même. Car ce qui importe maintenant, c'est de voir apparaître le Petit Prince dans le scintillement d'une étoile. Plus précisément, *Le Petit Prince* nous a rendus sensibles au mystère des yeux qui fabriquent le visible dans la masse de l'invisible. Après l'avoir lu, certains d'entre nous continueront à regarder le ciel comme si le Petit Prince n'avait pas existé, ils ne verront qu'un grand vide percé d'explosions thermonucléaires, d'autres boiront la lumière des étoiles comme un vin vivifiant, et détecteront dans les images floues du crépuscule, un visage qui inspire confiance. Tout dépend des yeux. L'un dit: rien n'est un miracle car tout est naturel. L'autre dit: tout est un miracle car tout est naturel. Le premier ne fête pas le lever du soleil. L'autre bondit de joie avant même que pointe le jour.

Je voudrais dire que la question n'est pas de savoir ce qu'il y a derrière le visible. Il ne s'agit pas de rechercher des arrière-mondes qui pourraient ou ne pourraient pas exister. La question du Petit Prince ne porte pas sur son existence, elle porte sur le caractère attachant ou non des êtres. *Le Petit Prince*, c'est le ciel lui-même, en tant qu'il est un visage attachant. La question importe. Si l'être est attachant, alors nous existons pour un bon bout de temps, si l'être n'est pas attachant, qui donc voudra vivre encore en toute conscience?

Qu'est-ce qu'un être attachant? C'est un être qui ne passe pas facilement dans le gosier, un être qui ne glisse pas comme l'eau sur le dos d'un canard, un être qui ne va pas de soi, un être dont on ne peut digérer ni la présence ni la perte, un être qu'on reconnaît progressivement comme celui qui ouvre notre liberté créatrice à mesure que l'on reconnaît notre totale dépendance à son endroit. Si je le regarde dans le passé, je dis: il vient, je l'attends depuis toujours. Si je le regarde dans le moment présent, je dis: il est là, c'est mon bien le plus précieux. Si je le regarde dans le futur, je dis: je ne me lasse pas de lui. Que personne ne me le prenne! L'être attachant a fabriqué mon désir pour lui, il m'a touché, et maintenant je ne vois que lui dans tout le noir du ciel. Il vaut tout ce qu'il est.

Si la conscience est quelque chose, elle est le temps attaché à l'espace, la source attachée à l'expression, l'identité attachée à l'autre, l'invisible attaché au visible. Oui, devenir visible pour devenir attachant, c'est tout le travail du Petit Prince. Pour cela il faut deux choses: la *prégnance* et la *simultanéité*.

Le premier mystère de l'être, ce n'est pas l'invisible ou le visible, mais la visibilité de l'invisible, le fait que l'invisible se donne à voir. En toute logique, on devrait s'attendre à ce que le cosmos soit invisible, puisque tout est flux, trame temporelle (avez-vous déjà vu le temps?), y compris les opérations de tous les cerveaux connus ou inconnus, il n'y a que des flux et des influx partout. Comment se fait-il dès lors que

nous voyions non seulement une image du réel, mais un paysage entier, avec, en plus, l'impression que nous habitons dedans? Comment la fuite du temps (le flux) peut-elle devenir un paysage d'étoiles au-dessus des mers et des terres libres?

On m'objectera: les aveugles vivent dans l'invisible. Eh bien non! Les aveugles savent qu'ils sont visibles et que toutes les choses sont visibles. Ils vivent eux aussi dans un paysage. Cependant, ils sont peut-être plus conscients que d'autres du caractère mystérieux des actes de voir et des actes de se rendre visible.

Avant de voir avec des yeux, les animaux étaient aveugles. Mais ils ont constaté qu'ils étaient visibles (au moins pour leurs prédateurs et leurs partenaires) et que les choses l'étaient. C'est alors que la vie a inventé différents organes de perception, parce que si l'on n'arrive pas à composer avec le fait d'être visible dans un monde visible, on ne peut pas survivre.

Cependant, en principe, rien ne devrait être visible. Tout nous arrive sous forme de flux ondulatoires. La lumière, les sons, le toucher, et même les sensations kinésiques de nos propres mouvements nous arrivent sous forme d'ondes, c'est-à-dire un bit d'information à la fois. Un récepteur précis reçoit un photon à la fois, un ion frappe à la porte et disparaît... Tout nous arrive sous forme de flux nerveux, d'informations successives, comme une série de lettres, un A, un Y, un D, un V dont aucune n'a vraiment le temps d'apparaître qu'elle disparaît déjà. La flèche du temps emporte tout avant que rien n'ait vraiment le temps de paraître. La physique, la science des fluides, c'est la découverte que tout est invisible parce que tout est temporel. On pourrait le croire. Mais cela ne se passe pas ainsi.

Si je dirige un objectif photographique vers le ciel et que je clique, si le clic est très court, disons, une fraction de nanoseconde, la photo ne reflète qu'une nuit opaque, un écran noir, pas d'étoile, pas de Petit Prince, rien du tout, peut-être un photon ou deux. Comme la lumière des étoiles est généralement faible, il faudra exposer les cellules photosensibles à la lumière durant une assez longue période. Et progressivement, l'information s'accumulera et nous verrons d'abord les étoiles les plus scintillantes puis les moins scintillantes. Voilà un des mystères de la visibilité. Le temps n'est pas une rivière qui passe. Si le temps passait, D remplacerait C, C remplacerait B, B remplacerait A... On ne verrait que le dernier photon, pas plus d'énergie que celle produite par un seul photon, pas plus d'information que celle livrée par lui. Rien de visible. Mais le temps ne passe pas. Le temps a pour propriété principale de ne pas passer, il «s'accumule», il s'entasse pour se donner à voir.

Ce n'est pas une simple addition. Ce qui apparaît au dernier moment n'est pas la simple accumulation, la simple addition de tous les moments précédents, c'est réellement une synthèse comme seules les ondes sont capables de la faire... Le récepteur n'est pas simple non plus: quels effets l'information produit-elle sur lui? Qu'est-ce qu'il retient? Qu'est-ce qu'il oublie? Le processus de synthèse est plus ou moins complexe selon les ondes porteuses, le type d'information et le récepteur, mais ce que nous voyons est toujours la dernière synthèse. Et cela n'est pas vrai uniquement pour nos yeux, mais pour n'importe quel récepteur d'information (et presque toutes les choses sont réceptrices d'information). Le temps ne passe jamais, il entre dans la synthèse, il devient la synthèse (notons cependant que tout n'entre pas dans la synthèse, il y a des pertes).

Exemple: on observe au hasard un atome d'hydrogène, cet atome est le produit historique d'une synthèse d'étapes marquées par le Big Bang, l'inflation, la séparation des lois d'interaction et bien d'autres événements... On peut retracer les grandes lignes de l'histoire du cosmos en étudiant, par exemple, la vibration thermique des atomes d'hydrogène. Autre exemple: ma voiture est faite de métal, je détache un atome de fer, je l'observe, il est le résultat d'une longue histoire vécue dans l'étoile X. Je pourrais découvrir les grandes lignes de cette histoire, car il fallait une pression définie, une température précise, un état de l'environnement, la présence de certains atomes, pour que cet atome de fer soit créé, trouve son chemin vers une sortie, soit expédié au loin, soit attiré par une planète... Un atome est une synthèse et si j'étudie la synthèse, je n'ai pas toute l'histoire, mais les grandes lignes (comme toutes les bonnes synthèses, il n'est pas question de tout conserver, mais uniquement ce qui est nécessaire à la durée de l'identité en question).

Dans le cas d'un arbre, la synthèse est vraiment énorme. Je pourrais découvrir une grande partie de l'histoire de l'évolution de la vie, énumérer les problèmes résolus et les problèmes non résolus, connaître les températures du passé, l'histoire des maladies et bien d'autres événements... L'arbre ne traverse pas le temps, il est fabriqué par le temps, il est donc une synthèse du temps.

On ne doit pas dire: le passé n'est plus. On ne voit que le passé, rien d'autre. Qu'est-ce que le passé? C'est le flux invisible du temps devenu visible. On le voit dans les différentes synthèses que sont les choses. Ce qui n'a pas de passé n'est pas visible, car sans prégnance et sans épaisseur de temps, rien n'est visible. Ce qui s'imprègne du temps, voilà ce qui prend la nature du visible.

La réalité est visible parce que le temps, plutôt que passer, construit des synthèses. Nous surfons sur des vagues de mémoires. Sous nos yeux: un paysage qui est une énorme synthèse de synthèses. Par exemple, sur un mètre de profondeur, la biologie du sol rassemble à elle seule deux ou trois milliards d'années d'histoire, un monstre de complexité parce qu'un chef-d'œuvre de synthèse. Cette biologie repose elle-même sur une chimie qui révèle des dizaines de milliards d'années d'évolution. Évidemment, l'évolution des molécules ne suit pas les mêmes processus que l'évolution biologique, mais qu'importe, cela reste un processus où l'actuel fait synthèse de ce qui précède. Et sous la chimie, il y a la physique des atomes qui résume une couche encore plus abyssale de temps.

Recevoir des photons, recevoir des ondes d'information nous renseigne sur la chose elle-même, nous livre toujours la dernière synthèse disponible compte tenu du moyen de transport (très souvent la vitesse de la lumière). La complexification résulte du fait que le temps ne passe pas mais va d'une synthèse à une autre selon des processus assez mystérieux.

Cependant, ce qui physiquement nous arrive, à nous les êtres psychiques, ce sont des ondes d'information qui déversent leur contenu grain par grain, influx par influx. Percevoir est aussi un processus de synthèse qui consiste à reconstituer le mieux possible la synthèse qu'est la chose elle-même. Mais cela ne suffit pas à nous rendre visibles et désirables le Petit Prince et la beauté du monde, il faut en plus organiser une image de la réalité, il faut découvrir un visage.

Le deuxième mystère de la visibilité, c'est que tous les flux d'information qui arrivent à un récepteur d'information, par exemple notre œil, forme un tissu simultané. Tous les éléments d'un paysage, il y en a des milliards, arrivent en même temps à notre œil. Tout se passe comme si des milliers de rayons

convergeaient vers un point (ou quelques points). Ce point doit fabriquer une synthèse. Il faut filtrer, transformer tout cela en courant biochimique, recomposer la simultanéité des milliers de rayons, en faire une image en trois dimensions... Et tout cela doit se faire sans qu'il n'y ait nulle part un écran, un tableau noir, un espace plat (il n'y a rien de cela dans un cerveau ni dans aucun autre récepteur naturel), mais simplement des processus temporels dont le propre n'est justement pas la simultanéité, mais au contraire, la succession. Cela tient du miracle: convertir le successif en simultanéité, transformer le temps en espace.

Le magicien, c'est la mémoire qui retient les informations reçues suffisamment longtemps pour produire un effet de simultanéité. Il y a des milliers de formes de mémoire. Les différentes mémoires électrochimiques de nos cerveaux ne sont que des mémoires particulières arrivant au «sommet» de milliers de processus mémoriels (et rien ne dit qu'il n'y ait pas des mémoires au-dessus de nous, bien plus englobantes que les nôtres).

Du point de vue réceptif, un atome réagit à des milliards d'ondes informationnelles (par exemple, les ondes gravitationnelles), et s'adapte, vibre, prend la place qui convient face à cette masse d'informations simultanées. Dans les nombreux phénomènes d'auto-organisation, ce sont les molécules, les cellules qui réagissent, dansent et font des chorégraphies en fonction d'une immense quantité d'informations simultanées. Tout semble doué d'une mémoire car, sans mémoire, le temps ne peut rien opérer et les lois de la physique, de la chimie, de la biologie n'auraient pas «le temps» de produire quoi que ce soit.

Évidemment, les simultanés qui arrivent ne représentent pas des réalités simultanées. Ce qui arrive de loin, par exemple, les reflets de la Lune, ce qui arrive de très loin, par exemple, la lumière d'une étoile et ce qui arrive de très très loin, par exemple, la lueur d'un amas de galaxies, arrivent en même temps, mais portent une information sur ce qui s'est passé il y a plus ou moins longtemps. Qu'importe! Tout récepteur (presque toute réalité un peu complexe, y compris les atomes, en est un), à sa façon, semble doué d'une capacité à recevoir et à s'adapter à un champ d'information qui arrive simultanément de partout. Une chose, peu importe laquelle, est une synthèse du passé, mais elle est aussi une synthèse de l'immense rayonnement d'information qui lui arrive simultanément à chaque instant. Partout et de toutes les manières, le temps est transformé en synthèse spatiale. Le temps attache les maillons de l'espace. Ce que nous appelons réel, le paysage qui est là, est le résultat d'une étrange prégnance du passé et d'une étrange capture d'informations «simultanées» resynthétisées en espace.

Un flux d'information ressemble à un train qui nous arrive de front, mais l'engin qui est à sa tête porte sur sa face la trace des wagons arrière (c'est le phénomène de prégnance) et de tous les vents latéraux. On ne voit jamais le train de côté, il n'y a pas de flèche du temps, mais la pointe qui arrive sur nous porte le passé à sa manière, comme un visage. En fait, tout, disons-le, se retrouve sur le visage du Petit-Prince, toute l'histoire depuis le début... Et cette synthèse reflète littéralement tout le paysage local et sidéral qui nous entoure. Et le miracle, c'est que nous sommes en avant du train que nous voyons arriver. Nous sommes en face de l'arbre qui arrive avec toute l'histoire du cosmos.

Par quel miracle sommes-nous en avant? Pourquoi le présent très très actuel, très très immédiat est toujours ici où je suis et que tout le reste du visible se décline au passé, ne serait-ce que d'une infime

fraction de seconde... Ce miracle, c'est la vitesse de la lumière dans la théorie de la relativité (une théorie de la visibilité).

Au total, le cosmos est une étrange chose, on dirait, non une peinture, mais un peintre qui est sa propre toile et qui travaille par essais et erreurs. Nous voyons toujours la dernière version, mais un observateur qui prendrait le temps d'entrer dans l'épaisseur du temps découvrirait, dans la dernière version, le processus créatif lui-même. Cependant, cet observateur ne pourrait jamais séparer le processus créatif du processus réactif. Le temps ne passe pas, mais la synthèse peut laisser disparaître des brouillons ou même de très belles formes. Dans une synthèse, il y a toujours un certain dépouillement. Cependant, on peut croire que le fruit est conservé.

Une des manières de synthèse, c'est la transformation de l'histoire en savoirs. Mes jambes savent maintenant marcher, elles n'ont pas à refaire le processus historique qui les a amenées à marcher. Un savoir est une synthèse mémorielle. Un atome sait se comporter, mais c'est aussi le résultat d'une histoire. De ce fait, une analyse très fine de mes jambes pourrait me permettre de revoir comment je me suis pris pour apprendre à marcher. Une analyse très fine du comportement des atomes dans un accélérateur approprié nous renseigne sur l'histoire du Big Bang.

Alors, qu'est-ce que l'espace? Il y a ici un arbre qui est comme un étrange train de l'histoire synthétisé dans le moment présent, il y a à côté de lui de l'herbe, et chaque brin d'herbe est aussi une histoire individuelle, il y a des oiseaux, chacun est une synthèse... Chacun de ces êtres est un «rapport synthèse» d'une épaisseur impressionnante de temps. J'en suis imprégné. Mais durant tout le temps que je m'imprègne, il y a des échanges latéraux entre ces trains de l'histoire. Chaque chose est aussi la synthèse d'une multitude d'interactions latérales.

Physiquement, l'espace n'est jamais une étendue objective entre des trajectoires temporelles qui forment les choses réelles actuelles, mais uniquement l'ensemble des relations entre ces synthèses. Bref, il existe un étrange «espace» qui n'est pas de l'étendue, mais un construit relationnel qui permet non seulement au cosmos d'être perceptible avant même d'être perçu (de répondre aux conditions de la perception) mais plus fondamentalement, qui permet au cosmos d'exister (comme tissu relationnel espace-temps). Le mot exister est pris au sens fort du terme, si ce tissu n'est pas, rien n'est. Bref, la physique existe réellement comme un ensemble de relations qui «visibilise» la réalité par synthèse. L'espace est une synthèse de synthèses.

De cette manière (par synthèses individuelles et collectives), le cosmos se «voit», réagit à lui-même, évolue à sa manière à lui que nous, nous nommons «physique» lorsque nous sommes à certaines échelles de complexité, chimique à une autre échelle de complexité, et biologique à une autre échelle encore. À sa manière, le cosmos est un organisme physique dans ses synthèses les plus primitives, chimique dans ses synthèses plus tardives, biologique dans ses dernières synthèses, psychologique dans les synthèses qu'il réalise dans certains animaux réflexifs.

Le mystère du futur

Mais une synthèse n'est pas que le «dernier» moment de l'histoire (résumant en lui-même le passé qui le concerne) et la dernière synthèse spatiale des synthèses, c'est aussi une tentative de remplir les fissures du futur (les possibles par opposition aux impossibles). En effet, devant l'ensemble des futurs possibles, les synthèses actuelles (les états actuels des choses) ne laissent jamais aucune fenêtre vide, toutes les possibilités doivent être tentées. On a l'impression qu'il s'agit d'épuiser les possibilités de façon à engendrer des possibilités nouvelles (comme la vie était impossible, par exemple, sur terre avant un certain stade de refroidissement de la planète). L'organisation du virtuel (le jeu des possibilités et des impossibilités) structure l'état actuel d'une chose. Et donc, à chaque moment d'une chose, cette chose est la synthèse de son passé et aussi un «effet» des virtualités à venir (pas toutes les virtualités à venir, mais celles qui lui font face immédiatement avec, en plus, l'étrange consigne de ne jamais laisser une fenêtre, un chemin possible totalement inexploré).

C'est un mystère étonnant. S'il y a dix chemins possibles devant une source de lumière, il est impossible de retrouver, au bout d'un certain temps, un chemin qui n'ait pas été utilisé. Il ne faut pas alors dire: c'est évident, car si un chemin n'avait pas été utilisé, on ne pourrait pas connaître son existence. Cette interprétation s'est révélée fautive. On peut détecter un chemin avant son utilisation (par les ondes de probabilités). Et il ne peut pas arriver qu'un chemin ne soit pas utilisé du tout (dans un horizon de temps suffisant).

Le futur vient influencer sur le présent, le structurer. Mais ce n'est pas une détermination, c'est un champ de probabilités dirigées par une étrange consigne: utilise toutes les ramifications du futur, coule dans tous les lits de rivières, ne laisse aucune possibilité non accomplie, ouvre le maximum de futurs possibles de façon à finir par déboucher sur de nouvelles possibilités qui n'existaient pas auparavant.

La noosphère

Je ne peux imaginer comment il serait possible de définir la conscience autrement que comme la capacité de voir le passé dans une synthèse qui tienne compte des futurs avec l'espérance d'élargir les chemins du possible et de la complexité (la multiplication des œuvres). Ceux qui disent que la conscience suppose une intention orientée vers un but, donc une violence capable de réduire le futur à une volonté,

n'ont pas rencontré la conscience créatrice, mais simplement leur volonté de contrôle due à leur peur de l'incertitude. Si le cosmos a une conscience, elle est davantage la conscience de Mozart, de Victor Hugo, de Camus ou de Van Gogh que celle de César ou de Napoléon.

Nous pouvons vraiment imaginer que nous sommes plongés dans un cerveau gigantesque, que nous sommes une sorte de neurone dans ce grand cerveau, un neurone capable de faire nos propres synthèses. Et ce neurone se demande: où sont les synthèses du cerveau global? Car nous désirons tous voir le Petit Prince, ou du moins quelque chose d'aussi désirable et attachant. Sinon pourquoi existerait-il des choses visibles plutôt que rien? À quoi pourrait bien servir tout ce fatras de galaxies si nul ne jouit de sa beauté globale?

La conscience émerge synthèse après synthèse de tous les êtres capables de réflexion qui l'habitent. La vie individuelle a pour fonction de voir, de former une vue, de choisir, de valoriser, de sélectionner, de mesurer, de fabriquer des images, des sentiments, des expériences à propos de la réalité. La synthèse se réfléchit dans tout le visage vieillissant, dans les rides, les marques, les tensions, les cicatrices. Il y a des sentiments, des découvertes, des acquis personnels tels que le courage, la force, la sagesse; des acquis interindividuels, tels que l'amitié, la conjugalité, la collaboration, la fraternité, la responsabilité... Il y a surtout le développement de nouveaux pouvoirs créatifs par l'assimilation de différents langages, de différents médiums, de différentes expériences... Ensuite, les synthèses sont décapsulées, désenclavées, élargies, libérées, recueillies comme des grains de semence, comme des spores transportables, transplantables, redéployables pour d'autres expériences, d'autres synthèses pouvant embrasser beaucoup plus large. Les synthèses sont progressivement réunies pour une synthèse de synthèses.

J'imagine, je rêve: un grand rassemblement, une grande totalisation, une vaste assemblée. C'est comme si dans l'œuf cosmique un fœtus se formait progressivement... On a beaucoup palabré sur le genre, le sexe et le caractère de l'être rassembleur qui forme progressivement son identité à même cette psyché cosmique. À quelle espèce appartient cet embryon de titan? L'âme du cosmos nous ressemble-t-elle ou au contraire, est-ce nous qui la faisons dans notre chair et nos os?

Pour celui qui a été reconduire, jusqu'à sa dernière lueur, la conscience d'un petit enfant, ou de n'importe quel être cher dont il a pris le pouls de la vulnérabilité et de la dépendance, la question est vitale. Car si l'agonisant n'est pas pris en charge par un collecteur de souffle, par un rassembleur de vie et de conscience, cette conscience mourante disparaît. Et si chaque conscience disparaît, cela veut dire qu'il n'y a pas, pour la conscience, ce qu'il y a pour la physique, pour la chimie et pour la vie: une totalité qui permet la durée (la vie, comme n'importe quelle totalité suffisamment vaste traverse le temps alors que les vies individuelles apparaissent éphémères). La conscience serait alors la seule réalité dans tout l'univers qui puisse exister sans être reliée à une totalité. Ce ne serait justement pas une réalité du tout. Ce serait comme si les atomes pouvaient vivre sans l'existence de la physique, ce serait comme si un lapin pouvait courir sans l'existence de la vie.

On ne peut pas imaginer un phénomène physique sans un univers physique, on ne peut pas imaginer un seul brin d'herbe sans la vie elle-même, on ne peut pas non plus imaginer une conscience individuelle sans la conscience-substrat (une société des consciences dans laquelle les consciences sont reliées dans un «espace relationnel» adéquat capable de sauvegarder la conscience et de l'élargir). Un

atome sans la physique ne tient pas une seconde, car c'est la physique qui le fait être. Un être vivant sans la vie ne tient pas non plus. De même une conscience sans la «conscience substrat» ne tient pas. Une solitude absolue, cela n'existe pas. Tout niveau de réalité dispose forcément de sa sphère propre: physique, chimie, biosphère, noosphère.

La noosphère n'est pas seulement dans l'avenir, comme l'espérance de la fraternité, elle est aussi ce dans quoi la conscience a toujours vécu, comme un phénomène physique vit dans la physique, comme un phénomène biologique vit dans la biosphère. Dans la biosphère, à sa mort, le brin d'herbe est pris en charge non par les autres brins d'herbe seulement, mais par la vie elle-même dans toute sa largeur et toute sa profondeur. La conscience non plus ne peut pas être prise en charge simplement par des consciences individuelles, il y a, pour elle aussi, un substrat qui lui est propre avec ses lois mystérieuses. Cette réalité est loin d'être une abstraction ou une généralisation, au contraire, elle est plus concrète que les phénomènes de la conscience. Lorsque la science tente de connaître la physique, elle le fait à travers les phénomènes individuels, mais c'est la physique qui est la réalité, c'est la physique qui l'intéresse, c'est de la physique que la science nous parle. Ainsi les phénomènes de conscience que nous expérimentons appartiennent à la conscience totalisante, la noosphère⁸.

On l'a trop expérimenté de toutes les façons, rien ne peut exister indépendamment du reste. La vie dépend de l'air, de l'eau, de l'herbe, de la lumière mais, surtout, elle dépend de ses propres lois (les lois ici ne sont pas des abstractions, c'est le vivant lui-même dans sa biosphère). Une conscience vit dans la mesure où elle vaut quelque chose aux yeux d'autres consciences, elle a autant besoin de cette valeur que la vie a besoin d'associations. Sans lien d'attachement, le bébé ne peut vivre et l'adulte se meurt. C'est sans doute là une des lois de la noosphère: j'existe tant que le monde est attachant, et le monde est attachant puisque j'existe.

Ici, l'attachement, comme c'est le cas en physique, en chimie et en biologie, est constitutif de l'être, sauf que, dans le cas de la conscience, le besoin d'attachement est «ressenti» dans son décalage appelé «désir». Nous désirons le Petit Prince parce qu'il est là avant d'apparaître, du moins assez pour que nous formions dans notre fraternité son image mobile. Et il y a bien d'autres «lois» qui relient les

⁸ Avec l'arrivée de la science, il n'est évidemment pas de mise d'outrepasser le rasoir d'Ockham (le premier principe de l'épistémologie scientifique). De ce fait, nous avons pris l'habitude de penser que la noosphère n'est rien de plus que la biosphère, la conscience ne serait qu'un effet biologique. On suppose que la biologie finira par expliquer à elle seule les phénomènes de la conscience, comme on suppose que la chimie finira par expliquer la biologie, comme on suppose que la physique finira par expliquer la chimie. Effet de méthode. Et on doit remarquer que la méthode est vraiment excellente, elle donne de très bons résultats. Cependant, hors de la science, il existe d'autres routes de connaissance. Le simple n'explique pas si facilement le complexe, surtout lorsqu'il y a des sauts comme ceux qui séparent la physique, la chimie, la biologie, la conscience. Pour chaque saut de complexité (physique, chimie, biologie, conscience) il reste non seulement un nombre immense d'inconnus, mais un manque complet de théorie. Il n'y a même pas de théorie pour comprendre ces passages. Cependant, en science, il faut toujours et malgré tout soutenir l'hypothèse minimale. Mais ce que la science découvre du plus simple au plus complexe apparaît comme un effet de méthode. Du point de vue de la signification, il faut probablement comprendre les choses en sens inverse: du plus complexe au plus simple.

consciences individuelles et les gardent dans le substrat de la noosphère comme les individus vivants restent dans le substrat de la biosphère. Rien dans tout le cosmos ne peut vivre délié. La noosphère est à la conscience ce que la biosphère est à la vie. La noosphère est à la fois l'œuf et le fœtus.

Lorsqu'un être qui nous est très cher meurt, il est donc tout à fait normal de se demander qui est le collecteur «aimant», le rassembleur, le totalisateur des consciences individuelles. On veut savoir dans quelle noosphère se rassemblent ceux qui quittent la biosphère, dans quel œuf englobant vivent les êtres réflexifs qui décident d'assumer la conscience. Cette question est légitime.

La physique de l'être

À ce stade de notre réflexion, il nous semble important de résumer notre pensée (en fait, notre synthèse d'un chemin philosophique multimillénaire) sous d'autres angles et avec des mots différents. Car il faudra bientôt aboutir à l'action.

Durant le dix-neuvième et vingtième siècle, nombre d'intellectuels semblaient aimer l'idée de l'homme abandonné à un destin intolérable où toute conscience ne s'éveille que pour affronter sa fin tragique. On les a appelés «professeurs de désespoir». Cette vision sous-tendait l'affirmation de deux principes: premièrement, le néant cerne l'être: il y a du néant avant et après l'être, et la réalité est un mélange de néant et d'être; deuxièmement, la conscience n'est pas de l'être mais une distance vis-à-vis de l'être, non pas une distance dans l'être, mais une distance qui nous isole (comme sujet) de l'autre côté de la réalité (monde des objets). À partir de ces deux affirmations incompatibles avec la connaissabilité de l'être et avec l'existence même d'un réel cohérent, ces intellectuels ont décrété la fin de toute logique de l'être (qu'ils appelleront l'être en soi), c'est-à-dire la fin de tout rapport entre la logique et l'être, entre la pensée et l'être. Ce qui, pour eux, sonnait le glas de la métaphysique, puisque la métaphysique repose sur l'existence d'une logique de l'être accessible à la pensée et sur l'axiome premier de cette logique: l'inexistence du néant.

Pourquoi voulait-on barrer la voie au chemin de la pensée, à sa possibilité d'avancer vers une vérité? Au nom de quelle «vérité» voulait-on barrer la voie à la recherche de la vérité? Peut-être que le désespoir est cher à l'homme qui veut s'éprouver dans l'obscurité de sa caverne. Si je survivais dans le désespoir, se dit-il, je démontre un héroïsme poétique qui me redonne ma dignité perdue. L'être humain voulait sans doute reprendre sa dignité après des siècles de soumission aux religions et plus généralement aux institutions du pouvoir. Ce qui ne l'a pas prémuni contre une nouvelle soumission, cette fois universelle, la soumission aux «forces du marché».

Cependant, un jour ou l'autre, nous voulons savoir, nous voulons reconquérir notre liberté sur le chemin d'une vérité sans doute aussi inatteignable que la beauté, mais néanmoins aussi attractive qu'elle. Pour celui qui s'assoit un instant devant un paysage, un ciel étoilé, ou le bosquet préféré d'un couple de colibris, il n'y a que deux évidences: ce que je vois et qui est là devant moi, je n'aurais pu l'inventer, ni même l'imaginer; à cela je participe puisque je peux penser et décider d'agiter un doigt et que si j'agite un doigt, l'oiseau-mouche réagit .

Je suis là-dedans, et cela me dépasse considérablement. Je fais partie de cela puisque je dépends complètement de ce qui m'entourne alors même que je peux changer le destin des êtres qui m'entourent et réciproquement. Un homme rêve en traversant la rue. Je freine. Trop tard, j'allais trop vite. Il est maintenant infirme pour la vie, et moi rongé de remords. Entre la pensée et la réalité, il y a un rapport à la fois souple et serré, partiellement volontaire, mais grandement involontaire. En bougeant un doigt sur le volant de ma voiture, je peux tout à coup saisir ce lien dans toute sa gravité et son élasticité (d'où l'amour des automobiles et autres prolongements de ma puissance corporelle). Je me sens alors dans l'être et il n'y a pas d'ailleurs. J'ai beau fuir dans mon imagination, un simple moustique me ramène aux faits de la réalité. Je suis plongé dans le monde, il peut me broyer ou m'enchanter.

Il n'y a pas d'échappatoire, il n'y a pas de fuite possible, car toute fuite entraîne une suite de conséquences bien réelles qui affectent tout le monde et moi-même. Le simple fait de fréquenter des boutiques pour me distraire peut rendre insupportable la vie d'un enfant situé à dix mille kilomètres de là. Rien n'est hors de l'être. Je bouge et tout bouge. Je ne bouge pas et cela légitime un milliardaire quelque part. Tout est dans l'être, même l'idée la plus abstraite, car elle a un impact sur mes comportements ou sur mes suspensions de comportement, et cela agit sur l'environnement et sur moi qui suis dans l'environnement. Et si j'arrivais à ne rien faire, jusqu'à en mourir, cela aussi changerait le monde. Je suis installé dans l'être comme une cause *et* comme un effet.

Je suis de l'être dans l'être et je participe à la vie de l'être volontairement *et* involontairement, consciemment *et* inconsciemment. La distance que je prends vis-à-vis de l'être n'est pas une distance dans l'être, mais simplement une vision culturelle du sujet, et cette vision agit sur l'être. C'est pour ne pas avoir reconnu ce simple fait que l'homme moderne détruit son environnement. Tous ses gestes et ses non-gestes ont un effet, tout construit ou détruit. Il n'existe aucun effet qui s'arrête là où ma bonne intention s'arrête. L'effet ébranle la terre entière selon la preuve des gaz à effet de serre. L'idée que nos cadrans, nos statistiques et nos tableaux de bord recouvrent nos actes est une idée totalement fausse.

Dans son film très rigoureux, *Tout ce que tu possèdes*, Bernard Émond met en chair et en souffle quelques poèmes particulièrement aigus de Stachura. La thèse est autant ontologique que morale et se résume en trois propositions cruciales: tu ne possèdes rien, tu es responsable de tout, le malheur est une construction alors que le bonheur est l'état même de l'être. Avec son argent, le père a produit du bien et du mal. Le fils se révolte, refuse l'héritage de l'argent, mais prend-il l'héritage de la responsabilité? Est-il prêt à assumer une seule action qui risque d'éclabousser un enfant, une femme, un paysage? Il ne suffira pas qu'il assume le premier geste qui engendrera du bien et du mal, il devra prendre tout le fil, non, toute la chaîne et l'enchaînement, prendre et «ap-prendre», pas après pas, à réduire les souffrances engendrées et augmenter le bonheur qu'on ne crée jamais, qu'on exhume seulement à force d'entrer dans le monde.

Surgit alors la question: comment un animal sur deux pattes un peu décroché de la réalité peut-il être toxique à l'être?

Tout dans l'être modifie l'être, mais l'être humain peut le modifier dans une direction qui semble aller contre la vie, contre son évolution, sa diversification, sa complexification. Par exemple, partout dans le vivant, le jeu des causes et des effets stabilise la température qui permet à la vie de prendre toute son expansion. L'être humain, lui, déstabilise cet équilibre et met en péril, sinon la vie elle-même, sa diversification. Cela pourrait n'être qu'un fait. Au même titre que parfois, un météorite se fracasse sur une planète. Sauf que nous savons qu'il est possible de faire autrement.

Nous, les êtres conscients, nous sentons et percevons les possibles. Une faculté redoutable. Nous subissons des avenir que nous faisons par actes de conscience ou par actes d'inconscience. Mais, faut-il le rappeler, nous ne choisissons pas la table de jeu et les lois du jeu. Même si nous choisissons le suicide collectif pour sauver la diversité des espèces, nous savons que tôt ou tard, un autre primate arrivera à la conscience et sera devant le même défi que nous affrontons au nom de la nature.

La conscience est dans l'être. Pour nous, elle émerge après une longue évolution. De ce seul fait, elle fait partie des possibilités de l'être, plus que cela, elle fait partie des aboutissements de l'être. Nous pouvons apprendre à composer avec elle, mais nous n'avons pas le pouvoir d'éliminer la conscience de la vie. Nous ne sommes pas, à nous seuls, la conscience dans l'être. Si elle ne réfléchit pas à travers nous, elle le fera à travers d'autres êtres.

La participation

La conscience est de l'être comme l'intelligence est de l'être. L'être n'est pas constitué seulement d'objets de conscience ni d'objets pour l'intelligence. L'être est à la fois sujet et objet. L'être, l'être réel et concret ne peut pas exclure ce qui agit sur lui. Ce qui agit sur lui ne peut pas être hors de lui. L'être n'a pas de dehors. Dit autrement, il ne peut pas y avoir en lui, d'un côté, des matériaux absolument passifs et, de l'autre, des lois intelligibles absolument actives. Cela exigerait de la part des matériaux qu'ils répondent à des lois. Par quel miracle des matériaux absolument passifs obéiraient-ils à des lois!

Certains ont avancé l'idée qu'il y avait quelque chose de constitutif dans la forme même des matériaux (comme par exemple, une géométrie) qui les amènerait à «réagir» selon les lois que nous découvrons. Mais alors, il faudrait imaginer une intelligence colossale pour que cette configuration des matériaux puisse engendrer des êtres aussi complexes qu'une mouche ou un brin d'herbe. Et alors, comment cette intelligence aurait-elle fait pour «agir» sur des matériaux, les sculpter, leur donner une

forme? L'intelligence ne peut tout simplement pas être d'un côté et les matériaux de l'autre. Ce dualisme d'un esprit pur et d'une matière pure n'a pas d'avenir logique. Il nous faut admettre que l'intelligence et les matériaux sont une seule et même réalité toujours à la fois énergie et information.

D'un point de vue pratique, la joute ne se passe pas entre des matériaux en principe statique et des lois de relation en principe dynamique, elle a lieu entre des énergies-information qui se meuvent indépendamment de nous (le monde), et des énergies-information qui répondent au moins partiellement à notre volonté (le corps). Évidemment, c'est une joute tout à fait inégale, d'un côté l'immensité de l'univers, de l'autre, nous, les «moi» égrenés sur une petite planète bleue. D'un côté, un univers qui me produit, m'entretient et dont je dépends absolument; de l'autre, le petit territoire que je peux transformer en désert stérile ou en jardin glorieux. Néanmoins, il s'agit clairement de l'être qui participe à l'être. D'un côté comme de l'autre, c'est toujours de l'être, quelque chose qui inclut de l'énergie et de l'information.

Le rapport sujet-objet n'est pas un rapport entre deux substances, entre deux êtres de nature différente. Cela constituerait une vision inintelligible qui rendrait l'expérience de la connaissance impossible. Le sujet et l'objet sont simplement les deux vues de la conscience. D'ailleurs, nous sommes habitués à ces deux côtés, car nous savons bien que nous sommes nous-mêmes à la fois objet de pensée et de conscience tout en étant sujets de pensée et de conscience. L'actif et le réactif, l'émetteur et le récepteur n'occupent pas deux endroits de la réalité, mais sont deux façons d'expérimenter la réalité.

Certes, ce qui est devant un sujet apparaît pour le sujet un objet. Et le sujet n'a pas de «preuve» que l'être qui est devant lui soit autre chose qu'un robot, une mécanique, une simple mémoire, un programme ou une routine. Lui-même, lorsqu'il se voit comme un objet, ne peut se prouver sujet. Entre deux sujets, il n'y a que des échanges d'information dont l'intériorité n'est pas accessible autrement que par le mystère de l'empathie. Néanmoins, le sujet sait aussi que tous ceux qui le regardent de l'extérieur le voient comme un objet dont l'intériorité leur reste inaccessible. Cette intimité secrète est le refuge dont il a besoin pour devenir un participant original. Personne ne peut forcer ma maison intérieure, pas même moi. Si je veux me connaître, il faudra que je m'apprivoise. Ce château inviolable est une nécessité. C'est pourquoi tout homme et toute femme doivent chasser d'eux-mêmes l'idée d'un dieu qui voit à l'intérieur d'eux malgré eux. C'est seulement par la suite que le sujet peut accepter d'ouvrir à sa propre conscience certains coins de son gouffre intérieur.

Mais cette intimité ne s'adresse qu'au sujet. En tant qu'objet, l'être humain est extrêmement vulnérable, on peut violer son corps, on peut broyer ses os, il doit composer avec les autres pour sa propre survie. Dès que le sujet agit, il expérimente qu'il dépend autant d'autrui qu'autrui dépend de lui, il réalise que, dans le concret de sa vie, il est sujet-objet parmi des sujets-objets.

L'empathie effleure l'intimité de l'autre. Elle seule peut me guider vers les sujets impénétrables qui m'environnent. L'empathie avec une montagne est plus risquée et plus mystérieuse que l'empathie avec une grand-maman paralysée et aphasique, mais elle n'est pas illégitime, elle est simplement taboue dans les sociétés dites modernes. Elle fait partie de l'expérience quotidienne des civilisations de la participation⁹

⁹ C'est Lévy-Bruhl qui, je crois, a le premier nommé ces peuples de la participation parce qu'ils se perçoivent participer de la vie autant qu'ils participent à la vie. Voir Jean Przylyski, *La participation*, Paris, PUF, 1940.

(que l'on appelait autrefois civilisations «primitives»). Leur logique est la suivante: nous sommes de l'être dans l'être, de l'eau dans l'eau, de la vie dans la vie, un regard dans une multitude de regards, une intelligence dans une intelligence, un sujet-objet dans une multitude de sujets-objets, une partie dans un tout qui est de la même nature que le tout. Cette logique, encore perçue par beaucoup comme primitive, apparaît aujourd'hui plus compatible avec notre science que la vision que Descartes avait de la science.

Si nous acceptons d'entrer dans cette logique, nous comprenons que l'être total a trouvé le moyen de se répartir de façon à pouvoir agir sur lui-même à partir de plusieurs «alter-ego», de plusieurs «microcosmes», de plusieurs sujets. Il s'est altéré en lui-même, il a produit en lui-même de l'altérité, de la différence, non pas de la différence de nature (nous avons tous la nature de l'être), mais de la différence de points de vue, de points d'action, de points de transformation. Il a engendré de la participation. Il ne s'est pas enfermé dans une omnipotence qui laisse aux parties uniquement l'impuissance et la soumission. Entre le tout et les parties, il n'y a pas un rapport où le tout définit à lui seul les parties, il n'y a pas non plus un rapport où les parties forment à elles seules le tout; au contraire, entre le tout et les parties, il y a des relations créatrices, agissantes et efficaces dans les deux directions.

On pourrait parler très longtemps des malheurs du totalitarisme où le tout définit à lui seul les parties (un dieu omnipotent, un État tyrannique, une loi du marché totalitaire...). On pourrait aussi énumérer les malheurs et les aberrations d'une philosophie où les individus définissent à eux seuls la totalité (le libéralisme conservateur, une démocratie qui exclut la nature...). Le totalitarisme (l'idée que les individus sont le résultat du tout) et son contraire (l'idée que les totalités ne sont que le résultat des individus) sont deux impasses aussi indéfendables logiquement que politiquement et moralement. L'hypothèse d'une relation de participation et de réciprocité entre le tout et les parties est bien plus mordante et passionnante. S'il y a quelque chose qui mérite le nom de conscience, c'est la perception que l'être reste «un» dans ses rapports d'altérité avec ses composantes, qu'il est plongé dans le risque de l'altérité, qu'il est participé et que nous vivons de cette participation.

Nous avons voulu montrer que le propre de la conscience n'est pas de nous séparer de l'être réel et concret, mais de nous établir en lui pour le meilleur et pour le pire. La conscience n'est pas là pour nous resserrer sur nous-mêmes, nous séparer du reste du monde, nous mettre à part, faire de nous des étrangers dans un monde inconscient. Au contraire, elle nous découvre l'immensité du réel dont nous ne sommes qu'une parcelle, non pas une parcelle écrasée par un tout omnipotent, mais une parcelle soutenue par le tout, appelée à vivre en lui l'incroyable mystère des objets qui sont toujours des sujets, c'est-à-dire des réalités qui ont à se prouver créatrices, et cela à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. Nous sommes donc de l'être possible, comme tout ce qui nous entoure est de l'être possible. Tout est appelé à participer au développement de toutes les possibilités de l'être et c'est par et dans cette participation que nous nous constituons comme un être.

Dialectique de la présence

On voit des arbres et des montagnes, des villes et des champs, une palette de couleurs qui dépassent la capacité de nos yeux, un inventaire de formes qui vont bien au-delà du visible, et chaque chose dépend de toute chose dans un tissu de relations physiques et chimiques où rien ne peut être isolé. Cela suppose un fond commun capable de prendre toutes sortes de manières d'être, de la pierre jusqu'au mélèze. On se retrouve avec quelque chose qui peut être non pas n'importe quoi (tout doit respecter les lois de la physique, de la chimie, de la biologie, de l'intelligence et de la conscience), mais n'importe quel être possible (il faut cependant une possibilité réelle). Pour cette raison, le fond de l'être apparaît «indéfini», «indéterminé». Certes, il n'a pas les déterminations du granite ou celles du jasmin, mais il est aux prises avec des nécessités mathématiques d'interdépendance...

Il y a là une étrange rationalité, une étrange nécessité, celle qui permet à l'être d'exister. Car pour exister, l'être est obligé à des conditions de cohérence. C'est pour cela que la vie de l'être est dialectique, tension dynamique entre des pôles tels que: infini-fini, activité-réceptivité, actualité-potentialité... Aussi, l'être est d'abord «intelligent» en ce sens qu'il est forcé de respecter une logique propre à l'existence. L'être ne peut pas être une simple volonté qui pourrait être n'importe quoi, car il y a dans n'importe quoi des formes d'être qui sont incompatibles avec l'existence. Par exemple, l'être ne pourrait pas être simplement infini. Il ne pourrait pas non plus être simplement fini. Il ne pourrait pas être absolument statique. Il ne pourrait pas être un mouvement du mouvement du mouvement... à l'infini. Il ne pourrait pas être divisé en deux natures absolument différentes. Il est condamné, en fait, il est libéré par une dialectique interne, une physique de sa constitution qui l'oblige à tenir ensemble des pôles apparemment opposés.

La logique prend racine dans les nécessités liées à l'existence. Dans tous les couples de contraires réels (fini-infini, actuel-potentiel, actif-réceptif, lumière-ténèbres...), il en est un qui est la négation de l'autre (et non l'inverse) : par exemple, le fini est la limitation de l'infini, le potentiel est la réserve de l'actuel, le réceptif dépend de l'actif, les ténèbres sont ce qui permet à la lumière de voyager à vitesse constante... On ne peut inverser les pôles, ils ne sont pas symétriques. L'un des termes est primitif par rapport à l'autre. L'un est une affirmation, un constituant de l'être, alors que l'autre est une condition nécessaire à l'existence (par exemple: sans la finitude, l'infini ne peut concrètement exister). Exister, c'est participer à sa propre existence en composant avec les nécessités de l'existence.

Il y a plus : dans une contradiction dialectique, l'affirmation du premier pôle (par exemple, l'infini) se comprend sur deux degrés différents: sous sa forme la plus fondamentale, elle enveloppe les deux termes du couple, elle est inclusive d'elle-même et de son opposé. Par exemple, l'Infini (on devrait dire ici l'absolu) englobe l'infini (défini comme l'absence de limitation) et le fini (défini comme une détermination permettant à l'infini de prendre une forme précise). Sous sa forme seconde, elle est le pôle infini par opposition au pôle fini. À ce titre, elle est exclusive.

De même, pour le couple de l'activité et de la réceptivité: la réceptivité est seconde, mais elle ne l'est que par rapport à l'activité avec laquelle elle forme un couple. Toutes les deux, l'activité et la réceptivité sont subordonnées à l'acte pur et premier.

Si on voulait généraliser, on pourrait dire qu'il existe une Présence qui est concrètement présente dans la mesure où elle est aussi absente. Car dans l'état d'une présence à soi qui ne serait qu'absolue (un absolu exclusif plutôt qu'inclusif), il n'y aurait pas de conscience de la présence. La Présence primordiale se distingue en elle-même, se participe, dans la dialectique de la présence et de l'absence.

En somme, l'être ne peut exister que dans un rapport à soi défini par la logique. Ce rapport logique à soi définit ensuite la physique. Le mot «logique» ne se rapporte pas ici à ce que nous connaissons de la logique, mais à tout le fondement connu et inconnu qui permet à une réalité d'être pensable et d'exister. C'est pourquoi on pourrait dire que la physique est la logique de l'être telle qu'elle se manifeste à nous. Il faut être « intelligible et pensable » pour exister.

Le cosmos pourrait sans doute être autrement dans sa forme, mais il ne pourrait pas être n'importe quel autrement, il ne pourrait pas être incohérent. Lorsque nous regardons un arbre, une montagne, un colibri, nous sommes devant le spectacle d'une logique de l'être qui ne peut se démentir. Évidemment, c'est nous qui composons la représentation, nous qui voyons l'oiseau-mouche, qui, lui, est une totalité infiniment complexe de relations entre des énergies-information, néanmoins, nous ne composons pas notre représentation à partir de rien, il y a de l'être participé, de l'être en relation avec soi qui produit la physique, la chimie, la vie, l'intelligence, la conscience.

Si vous m'avez suivi jusqu'ici, vous êtes entré dans ce qui est considéré comme la plus grande hérésie des temps modernes, si grande qu'elle a été chassée radicalement de la modernité, elle vivote en marge! La modernité, dans son sens classique, c'est: «Moi, je suis, et tout ce qui m'entoure n'est que phénomènes et objets sans intériorité. Le cosmos n'est qu'un objet de ma pensée, un objet évidemment exploitable.»

Or, je dis ici, et je le fais au nom de la (présumée) défunte tradition métaphysique: le cosmos qui est devant nous, qui nous enveloppe et qui nous a donné la vie, n'est pas moins logique, moins intelligent et moins conscient que nous, il l'est plus. Nous sommes des intelligences qui participent plus ou moins intelligemment et plus ou moins consciemment à une œuvre qui est extraordinairement vivante, intelligente et consciente, non à notre manière, heureusement, mais d'une manière qui nous dépasse. Une philosophie de la participation pourrait fonder l'écologie.

Les pratiques de la conscience

Tout au long de cette lecture, nous avons poussé devant nous la question de plus en plus lourde à taire: qu'est-ce qu'on fait maintenant? L'action, notre hantise, notre vieux mythe romain. Peut-être que cette question en cache une autre un peu plus dangereuse: qu'est-ce que l'action a fait de nous? Celle de nos parents, de nos écoles, de nos gouvernements, de l'industrie, du commerce... La fébrilité urbaine et commerciale. La fuite en avant.

Quand j'observe mes enfants, qui ont aujourd'hui près de quarante ans, je m'avise qu'il ne reste pas beaucoup de mon action sur eux. Et cela me rend heureux: je n'ai pas fait trop de dégâts. Cependant, je suis là aujourd'hui, totalement engagé dans ma ferme à cultiver des légumes dans une communauté plus ou moins chaotique de jeunes adultes, à un âge où je devrais être à la retraite. Et cela produit sur mes enfants un effet sans doute plus important que mes impulsions pédagogiques d'autrefois.

Il semble que notre attitude dans la vie, pour autant qu'elle soit cohérente et engagée, arrive à de meilleurs résultats que nos actions. Que celles-ci produisent plus d'effets ailleurs que sur la cible. Nous sommes obsédés par la trajectoire de la flèche de notre action. Or pendant que nous prenons position pour bien viser, nos pieds enfoncent en terre un pépin de pomme qui, dans quelques années, deviendra l'arbre qui donnera ses fruits à tout un village. Je me souviens d'un après-midi où mon vieux père s'était couché sur le divan. Il dormait comme un bébé dans les bras de sa maman. Il m'a donné ce jour-là son plus grand héritage. Cette image agit sur moi plus qu'aucune parole. Par nos mouvements les moins intentionnels, nous faisons peut-être davantage que par notre travail acharné!

Alors qu'est-ce qu'une action? C'est très rarement un geste qui produit un résultat. Il s'agit plutôt d'une grappe d'enchaînements qui a été enclenchée à un moment à peu près repérable entre le rêve et la main et qui s'ouvre comme la ramure d'un arbre. La main a rarement fait le geste lui-même, parfois elle a simplement signé un contrat, parfois elle n'a fait qu'accompagner les lèvres qui parlaient, ou tenu le portable qui a transmis un message... Mais peu importe. Plus tard, la grappe s'est réduite à une seule branche, un seul rameau, une seule feuille. Voilà à peu près ce qu'il reste du résultat espéré. Tout le reste a remué le monde sans que personne ne puisse le relier à l'intention première.

Il y a plusieurs classes d'actions: 1) la chaîne d'actions qui suit l'intention et qui produit un résultat qu'on peut mesurer par l'intention elle-même: je voulais faire une maison, la voici, elle m'abrite; 2) les chaînes d'effets qui résultent de la trajectoire principale: les déchets, les gaz, l'amélioration de ma condition physique (j'y ai travaillé), les arbres coupés, un homme du chantier blessé...; 3) les séries d'actions de la chose elle-même: l'effet psychologique et social de l'architecture de la maison sur ceux qui la voient, ceux qui viennent la visiter, l'effet de la couleur, l'effet de l'ombre, l'effet sur le paysage...; 4) l'action diffuse sur les oiseaux, les vents, les rongeurs, les insectes, les futurs plus lointains, lorsque la maison sera une loque et qu'il faudra la démolir...; 5) les effets collatéraux, par exemple si, en déplaçant de

la terre, on met au jour un objet archéologique qui changera notre vision du passé, si on a libéré une semence rare qui va rejaillir sur tout l'écosystème futur, si quelqu'un sera gravement assommé par une chute de glace provenant du toit (négligence de l'architecte) et que l'avenir de ses enfants sera réorienté dans une tout autre direction...

Avec un peu d'imagination, nous pourrions allonger la liste des classes de chaîne d'actions. L'action intentionnelle a maintenant l'apparence d'un tout petit fil dans un répertoire d'effets qui l'emportent de beaucoup sur le résultat mesuré par l'intention. Si l'action devait faire l'objet d'un calcul, il faudrait tous les ordinateurs du monde pour mesurer le rayonnement et l'effet de la construction d'une petite maison isolée dans la campagne. Alors comment s'y retrouver? Comment oser? Comment s'approprier un effet dans la foison d'événements? Comment distribuer les responsabilités, si jamais il y en a?

Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Question capable de geler un être conscient dans un monastère au fin fond du désert.

Je crois que, pour changer le monde en mieux, c'est-à-dire pour le rendre plus viable, plus créateur de vie, de diversité, de complexité, *il est préférable de savoir être agi plutôt que de savoir agir*. Nous nageons dans des chaînes d'actions, d'événements, d'effets, comme des poissons et il est possible de se diriger par de tout petits mouvements de nageoires... Mais dans quelle direction?

Comme tous les êtres de la terre, l'être humain vit dans les courants de fluides qui l'emportent (eau, air, nourriture, courants de pensée, courants d'émotion, courants d'actions, courants sociaux, courants biologiques, courants spirituels...). Hors de ces fluides, il n'y a rien, sinon des abstractions, pas de personnes, pas de bêtes, pas de plantes, ni même une seule chose. Par la force de ces fluides, chacun entraîne avec soi des bouleversements parfois violents, parfois prometteurs, parfois destructeurs. Si on se croit seul, isolé ou isolable comme une décision écrite sur un calendrier, c'est qu'on est emporté par l'individualisme du jour et qu'on dévale — sans le savoir — une rivière à la mode.

Dans l'eau des choses, il y a deux grands types de courants: la vie et la mort. D'un côté, tout coule vers la dérive et l'entropie, vers une diminution de la complexité et de l'information. Qu'on le veuille ou non, on appartient à ce mouvement. Au moment où j'écris ces mots, j'use la chaise sur laquelle je suis assis, j'expire des gaz heureusement recyclables par des plantes intérieures, j'ai besoin d'un chauffage électrique qui vient d'une inondation artificielle, je brûle les calories de mon déjeuner, j'use mon corps. Je dégrade de l'énergie, je réduis l'information dans chaque centimètre cube de mon corps et de mon environnement. Je participe du fleuve entropique qui tend vers la mort. Je suis agi par une rivière en direction de la vallée des larmes. Et le cours d'eau qui m'entraîne emporte tout.

Mais il y a aussi, d'un autre côté, un mouvement de création, d'adaptation, de ressaisissement, de recommencement et de rebondissement. On fait des enfants ici et là, un peintre lance des couleurs sur une toile et l'effet est bouleversant, un vieillard souffle dans l'oreille d'un enfant un secret qui élargit son regard... Du côté de la néguentropie, la liste n'est cependant pas si facile à dresser. Car tout peut se renverser en son contraire. Ainsi, faire un enfant n'est pas si compliqué, mais si on l'abandonne, ou le violente, on dresse en lui des impulsions potentiellement dévastatrices. Il ne suffit pas de faire une œuvre

d'art, certaines œuvres ont poussé de nombreux hommes au suicide. Créer ne se fait pas si facilement.

Dégringoler avec la mort est plus facile.

On doit le remarquer: labourer en descendant est beaucoup plus aisé que labourer en montant. Un million de supposées créations profitent de ce qu'une seule grande œuvre (qui n'est pas toujours une œuvre d'art) a labouré vers le haut. Une montée pour un million de descentes, c'est peut-être la proportion! Et il nous faut le constater: les prix et les louanges publiques vont presque toujours aux descendeurs, alors que ceux qui remontent péniblement le soleil sur leurs épaules restent inconnus, à leur plus grand bonheur. On me dira que mes mathématiques ne fonctionnent pas. Au contraire, elles sont la vie elle-même: beaucoup d'entropie pour une seule invention viable et créatrice.

À bien y réfléchir, ce n'est pas une question d'effort, car les courants ascendants sont aussi puissants (et peut-être plus) que les courants descendants, mais on ne s'y greffe pas de la même manière. Pour descendre, il suffit de voiler la lumière, de se laisser glisser sans rien voir. Pour remonter avec le soleil, il nous faut supporter un regard froid sur soi-même et sur le monde. Là c'est la lumière qui gagne sur tout ce qu'elle éclaire: ce qui jure avec elle, ce qui provoque un effet de discordance, ce qui détonne est dénoncé, puis aimé, puis restauré... Trois actes propres à la conscience sont indispensables et inséparables.

On ne peut pas participer à la montée sans avoir nettoyé sa conscience de ses brumes les plus épaisses. Qu'on me comprenne bien, je ne parle pas ici de la conscience intentionnelle tournée vers des buts, le mince fil de l'action intentionnelle, je parle d'un état de clarté qui révèle la valeur des choses et de la vie, qui se passionne pour la naissance, la montée de la connaissance et la montée des arts, quelque chose qui lutte contre la mort. Et si cette montée n'existait pas, la mort n'aurait rien à faire mourir, et la moquerie n'aurait rien à rabaisser, et le cynisme croquerait du néant, et le scepticisme mastiquerait ses propres dents.

C'est ainsi. Ce qui participe de la mort n'a pas besoin de participer à la conscience, la descente se fait dans l'abandon des gestes quotidiens aux forces sociales de la facilité, au goût et au dégoût du jour. Mais ce qui participe de la vie participe aussi de la conscience et suppose donc la naissance d'un moi capable de saisir les besoins de la vie, les besoins réels du monde dans lequel nous vivons tous. Savoir être agi par la conscience est ainsi beaucoup plus important que de savoir agir pour un but quelconque, car qui a pris le temps de vérifier si son but apparemment si circonscrit n'était pas un des actes de la mort précipité par l'érosion des cultures et l'anomie des valeurs? Et qui peut savoir ce que son action va produire?

Dès la première ligne de ce livre, nous étions dans l'action. La conscience nous travaillait. On se laissait travailler par elle. Si on y met un peu de nous-mêmes, elle nous prend et nous cloue au sol par la puissance de ses rayons. La misère tout à coup apparaît. Elle est immense. Ensuite ceux qui la subissent sont aimés. Ensuite des racines poussent, des bras d'arbres s'étendent, l'eau remonte vers le ciel, et la misère commence à se transformer... Hélas, le courant de la mort emporte tout dans une avalanche de surexploitation avec des instruments financiers, industriels et militaires énormes. Les forces semblent disproportionnées. La vie se débat contre des montagnes de ténèbres.

Cependant, il y a d'autres points de vue. À bonne hauteur, la planète est encore majoritairement verte et bleue, et la vie a plus d'un milliard d'années d'expérience avec ses rejetons. Il semble qu'elle veuille notre participation consciente, au risque de devoir nous noyer dans les conséquences de nos actions s'il le faut. Ce qu'il y a de bien, c'est que la descente et la montée dans leur friction engendrent une

souffrance qu'il n'est pas si facile de droguer complètement. Au moindre soulèvement d'une paupière, on se met à sentir jusqu'à quel point nous souffrons d'un manque chronique de lumière, de vérité, de beauté, de justice. Il se produit alors un tassement intérieur. Et la semence d'un livre — peut-être d'un très vieux livre, par exemple un bout d'Évangile, une phrase de Bouddha, un conte amérindien — se met à germer. On verra bien ce qui sortira de là, mais gageons que ce sera vivant.

Minuscule est le commencement, et c'est lui qui a tout fait. La mort, elle, sculpte les flancs de son ascension pour lui donner une forme plus large et plus enveloppante.

Pour ce qui est de la minuscule ligne intentionnelle qui va du rêve vers sa réalisation, du plan vers le bâtiment, du projet vers le résultat, suffit-il d'avoir de bonnes intentions? Les bonnes intentions ont probablement tué plus de monde, détruit plus d'espèces, rasé plus de montagnes, que les mauvaises, car avec une mauvaise intention on avance en hésitant, alors qu'avec une bonne, on fonce le cœur joyeux, sans le moindre doute, en utilisant toutes nos forces et toutes nos technologies.

Il n'y a pas de réponse écrite dans le ciel prescrivant ce qu'il faudrait faire. La réponse ne précède pas la question. Seules les questions arrivent à fabriquer des réponses, et seules de bonnes questions peuvent concevoir de bonnes réponses. Et cela prend du temps. Bref notre pensée est toujours en retard sur notre action. Nous avons toujours agi avant de penser. Nos pensées sont presque toujours des réflexions, donc des réactions. En fait nous avons été agis et cela n'a pas produit le bonheur voulu, alors nous réfléchissons, du moins parfois, mais avec un grave retard. On tente de rajuster... Hélas! renvoyer la fumée dans la cheminée n'est pas une mince affaire.

Chaque jour, de minute en minute, nous suivons un sentier, et sur ce sentier, parfois, apparaît une bifurcation. Or il n'y a pas de clef toute faite pour ouvrir la «bonne» porte. C'est l'attention qui peut dès lors nous servir beaucoup plus que l'intention. Elle devient comme une aiguille magnétisée sur un pivot, elle est sensible au fluide magnétique, elle indique la direction à prendre. Un fluide magnétique nous précède. Les oiseaux arrivent au lieu de nidification, pourquoi pas nous? La bonne attention est mieux que la bonne intention.

Mais comment savoir que je ne suis pas en plein délire religieux ou économiste (ou les deux)? Le délire est la déconnexion des actions de leurs conséquences. L'attention ne consiste pas à suivre un fluide magnétique, mais à suivre l'expérience de notre immersion dans la vie concrète en direction du fluide créateur. L'oiseau migrateur s'adapte aux vents, aux mers, aux obstacles, à lui-même, à sa propre vie sociale, mais en direction du lieu de sa régénération.

Tout comme il y a deux grands mouvements, la vie et la mort, la montée vers des solidarités complexes ou la descente vers l'individualisme et la fragmentation, il y a deux dimensions du temps: la causalité et l'espérance. La causalité part du complexe, décharge l'information, et finit en fumée comme lorsqu'on met une bûche dans une fournaise ou du pétrole dans une voiture. L'espérance entrevoit une beauté qu'il faudrait faire venir au monde, une vision du futur qui s'écoule vers le passé comme un rêve vers sa réalisation. La première nous emporte, l'autre appelle notre collaboration: on doit disposer notre corps pour qu'il suive le courant ascendant.

Si j'arrive à lire correctement le temps de la vie qui va du futur vers le passé, si j'arrive à démêler ce qui monte de ce qui descend, je peux entrer dans une conscience prophétique. Je participe alors de la vie

pour participer avec elle à sa montée. Sinon, même lorsque je pense avancer, je suis prisonnier de la causalité. Je pense rêver, mais je n'ai été emporté que par une opinion. Mon but, et mes bonnes intentions n'étaient que l'effet d'une cause publicitaire, idéologique, un effet de mode. Je rêvais à une maison? Non, j'étais emporté dans le rêve du banquier qui voulait m'assujettir par endettement.

Il n'y a pas de conscience prophétique sans autonomie. Et l'autonomie est le contraire de l'illusion d'une isolation et d'un individualisme de la volonté: je veux, je fais, quelle méprise! «Personne n'est une île.» L'autonomie est le retour à la dépendance à l'égard de la vie plutôt que l'illusion d'un moi mesquin et conquérant. Le chemin orienté vers la vie est semé d'embûches. On a raison de se méfier de tous les prophètes, ils nous ont presque toujours conduits au malheur. Le monde est rempli de faux prophètes. C'est en tremblant que j'avance, que j'épluche mon âme pelure après pelure, et lorsque je perçois que j'ai une montée de lumière comme on a une montée de lait, je regarde, et je constate tout le nettoyage qu'il me reste à faire en moi-même. Néanmoins, lorsque ma main empoigne une pelle, c'est avec force, et lorsqu'elle taille un crayon, il est tranchant.

Dans cette partie de notre étude nous tenterons de comprendre l'action et de nous orienter dans nos décisions.

Bâtir

La rivière Hâtée se jette dans la mer en faisant un méandre qui dégage une presqu'île. L'endroit est magnifique. Nous y allons souvent mon épouse et moi. L'idée a germé d'y construire une maisonnette rouge. Au mois d'avril, je faisais le plan. Au mois de mai, toutes les composantes étaient construites. Lorsque la pluie cessera, la maisonnette sera montée. Ensuite nous irons, puis nous aurons des souvenirs. La maisonnette va s'user, nous allons mourir. Des amoureux s'assoieront sur les ruines de notre petit refuge et discuteront de leurs projets...

Ainsi va la vie, du futur vers le passé. Devant nous l'avenir chuchote ce que devra devenir le passé. Plus concrètement: des possibilités allument des désirs et des désirs éveillent des possibilités. Sur le flot du temps: une décision. Dans le rapport du corps et des matériaux, un lien s'établit. Une forme et des couleurs sont données. La forme est soumise à l'entropie. Sans effort renouvelé, la forme s'use. Le paysage reprend ses droits. Mais les souvenirs restent.

L'avenir du futur, c'est évidemment le passé. Nous fabriquons du passé, plus précisément de la mémoire. Nous sommes des transformateurs de possibilités, nous faisons de la mémoire avec du possible. Fixés dans le présent, nous en saisissons certaines possibilités pour les réaliser, pour les étaler parmi les

choses (mémoire physique) et pour les recueillir parmi nos souvenirs (mémoire psychique). Nos réalisations petites et grandes rayonnent dans le paysage, propriétés collectives, et dans notre esprit, propriété collective aussi (la noosphère).

Le temps ne passe pas et nous ne passons pas dans le temps. Nous sommes installés dans une source créatrice qui ne passe ni ne trépasse, qui en elle-même n'est pas assujettie au temps, n'est pas dans le temps, mais transforme certains potentiels par ses actes. Le lieu de l'ensemencement est un éternel ici et maintenant. Le temps est inhérent au développement créateur, l'acte d'un jaillissement, d'une gerbe jamais symétrique où le futur n'est pas une abstraction mais un ensemble de potentialités semi-définies et le passé n'est pas uniquement dans notre esprit, mais continue à vivre à sa manière dans des mémoires physiques, chimiques, biologiques, psychiques (un arbre, une montagne, un soleil sont des mémoires). Lorsque nous parlons de potentialités, il s'agit toujours d'une relation entre un désir et une réalité: par exemple, le désir de s'abriter de l'oiseau et la réalité des matériaux de construction qui roulent dans le vent.

Malgré la non-symétrie radicale entre eux, le futur comprend le passé: les brindilles qui sont le potentiel du nid sont aussi le passé du vent. Un arbre par exemple, qui est mémoire, est un formidable enregistrement de l'évolution (une synthèse) et, en même temps, il fournit des possibilités de maison pour l'avenir des castors. Cependant la potentialité n'est pas seulement une donnée, comme une brindille ou un arbre, elle est surtout un rapport, elle exige un désir, un instinct, ou au moins une rencontre entre deux sources d'énergie, par exemple: le fait «arbre» et la volonté «maison». L'arbre ne fera pas le futur à lui seul, il a besoin d'un oiseau, d'un castor, ou d'un homme, il a besoin d'une rencontre, d'un croisement. L'avenir du passé, c'est le futur, mais l'avenir du futur, c'est le passé. L'arbre devient maison. La maison n'est plus qu'un souvenir. Comme dans une fontaine, le passé retombe dans le monde des données, le monde des mémoires matérielles d'où il remontera sous une autre forme grâce aux croisements des énergies créatrices.

Ce qui différencie futur et passé, ce n'est pas leur nature — tous les deux sont concrets, à la fois physiques et formels, à la fois ensemble de données et relations. La différence n'est pas dans les faits, mais dans la conscience qui brise la symétrie, qui considère l'arbre tantôt comme une mémoire, tantôt comme un ensemble de possibilités. Sans acte créatif, il n'y a pas de rupture de la symétrie, la soupe n'est que brassée, elle n'est pas transformée, tout revient au même dans le tourbillon d'un moment qui, vu à bonne distance, n'est que du mouvement. Cependant, il ne faut pas croire que nous sommes seuls à être créatifs dans tout le cosmos. La nature est créative avant nous et elle «réenveloppe» toutes nos créations.

Comme la création du temps se fait du futur vers le passé et non l'inverse, il y a priorité du subjectif sur l'objectif. Dans le monde de l'action, c'est le sujet qui fait l'objet et non l'inverse. Si j'arrache la liberté du monde, je vois soudain le temps aller du passé vers le futur dans une chaîne de causes et d'effets qui se déterminent. Mais la liberté est là, en moi et hors de moi, tout est créateur et le temps va aussi du futur au passé.

Le cosmos lui-même va du futur vers le passé. Mais comme je n'ai pas accès à sa subjectivité (sauf par empathie), je suis plus ou moins condamné à le percevoir comme allant du passé au futur. C'est un effet d'«objectivité», un effet «phénoménologique». On a parfois cette impression lorsqu'on rencontre un enfant autiste apparemment complètement sourd et muet, dont on n'arrive même pas à savoir s'il a des intentions,

on le voit lui aussi allant du passé au futur sur un flot de causalité que la psychiatrie tente de définir. La nature nous apparaît autistique. Mais elle est bien plus probablement un acte créatif. Cet acte créatif, comme tout acte créatif, se répand et se répartit partout, mais dans des proportions complètement hors norme pour nous.

L'être de la nature est participatif. La nature m'a produit (moi parmi bien d'autres). Je suis un regard qui peut voir l'arbre tantôt comme une donnée, tantôt comme une potentialité, mais je peux aussi voir l'arbre comme établissant une relation entre la lumière et la terre, je peux le voir comme un créateur qui réalise une relation d'où il s'engendre lui-même. Il est peut-être autiste, il possède peut-être un langage trop direct pour moi, il est peut-être relié trop finement à la totalité d'une planète trop grande pour moi, je saisis très difficilement ou ne perçois même pas du tout son intériorité, mais il n'est pas dit qu'une force poétique ne peut pas nous réunir!

Oui! il est aussi possible que l'arbre ne soit pas une totalité consciente à lui seul. Peut-être que c'est la forêt qui est une totalité, ou même, la biosphère. Les bactéries, par exemple, présentent des comportements individuels très mécaniques mais aussi des comportements collectifs très adaptatifs. Une ruche est peut-être davantage une totalité qu'une abeille. Mais s'il y a totalité, il faut qu'il y ait un sujet-objet ou, si vous voulez, une intelligence-conscience participante. Il est aussi possible de croire qu'une conscience non humaine nous soit inaccessible. Peut-être, mais absolument inaccessible, cela apparaît impossible, cela supposerait une déchirure absolue dans le tissu de l'être. Quoi qu'il en soit de l'arbre, de la forêt ou même de la biosphère, il est certain que la totalité première, la totalité des totalités ne peut pas être moins vivante, moins intelligente et moins consciente que les pauvres animaux que nous sommes. Le cerveau est plus intelligent que le neurone, mais le neurone accède au cerveau. La conscience accède à une conscience englobante.

Pour que le temps existe, il faut de la création. Et du point de vue de la création, le temps va du futur au passé. Je peux bien dire que mon passé m'a causé, mais il n'a causé qu'un ensemble de potentialités que je peux utiliser pour me construire ou me détruire. Oui, je suis sorti de mon enfance avec des souvenirs heureux et malheureux, ils sont maintenant à égalité dans la forêt de mes possibilités. Et c'est moi, conscience, qui ferai de cette forêt une maison ou un cimetière. Parce que j'ai vécu tel traumatisme, je peux tel acte d'amour ou tel acte de désespoir. Le bien et le mal n'appartiennent pas au passé, qui est mémoire, ensemble de faits égaux. Le bien et le mal appartiennent au présent, à ce que je ferai des mémoires physiques et culturelles de mon environnement, de mon corps, de mon esprit. Le passé donne des pierres au maçon. Et toutes les pierres sont belles pour le maçon qui sait ce qu'il faut faire pour les agencer harmonieusement.

Si la conscience et la liberté ne brisent pas la symétrie entre le passé et le futur, il n'y a que du mouvement, du déplacement, de la causalité linéaire. Mais rien ne revient au même, c'est cela le temps. La deuxième cuvée est toujours plus imprégnée de force créatrice que la première. Un arbre est plus complexe qu'une amibe, et un cheval plus complexe qu'une plante, et un acte d'amour arraché à un souvenir de haine est beaucoup plus riche qu'un acte de vengeance (parce que plus créateur).

L'atelier de création

Nous sommes plongés dans un atelier de création. Devant nous des arbres, des champs, des couleurs... Tout ce qu'il faut pour faire quelque chose. En nous, le désir, l'espérance, l'intelligence, tout ce qu'il faut pour vouloir quelque chose. S'il y a création, il y a vraiment ajout d'information. Cela veut dire que les arbres que je transformerai en bois et le bois que je transformerai en maison sont reliés à la toile entière du paysage et de la biosphère. Je fais une maison, je transforme tout le paysage. Tout est relié avant, pendant et après. Si c'est réellement une création, le paysage sera plus complexe, plus vivant, plus désirable, plus stimulant, plus inspirant après qu'avant et pourra engendrer plus de création à travers plus de créateurs. Si c'est un acte de destruction, tout est pire après qu'avant, tout est plus proche de la fumée et du métal plutôt que du jardin et de l'école.

Dans le cosmos et sur des milliards d'années, il y a passage de l'unité à la multiplicité, de l'indéfini au mieux défini, de l'indifférence à la désirabilité. Le temps est un tricot fabriqué avec des aiguilles opposées mais travaillant ensemble: l'infini, le défini; l'un, le multiple; l'actif, le réceptif... Créer, c'est relier les opposés.

L'univers est un atelier de création pour d'autres raisons aussi: si je perdais la trace de toutes mes créations, je ne pourrais pas apprendre, faire mieux, ajouter de la désirabilité. Si, au contraire, j'étais trop soudé à mes premières créations, je ne pourrais, ensuite, que les subir, je ne pourrais pas apprendre. Non, je ne peux pas échapper complètement à mes créations mais je ne suis pas absolument prisonnier d'elles. Le passé ne reste que dans des mémoires, il ne peut pas s'imposer, il nous oblige seulement à composer avec lui. Toute mémoire est soumise à l'usure entropique. La source créatrice, elle, ne s'use pas.

Dans le cosmos, il ne subsiste que des synthèses mémorielles (les choses, les plantes, les animaux, tout le visible...). Mais il y a une élasticité entre ce qui a été fait et ce qui est à faire, une élasticité telle que, d'une part, je ferais mieux de faire attention à ce que je fais, j'en subirai les conséquences; mais d'autre part, je peux me libérer de mon passé en utilisant ses pierres pour faire les routes de mon futur. Ce n'est évidemment pas une rupture, mais une utilisation du passé par mes capacités créatrices.

Le cosmos est un créateur qui travaille avec des matériaux de base: de l'énergie-information conforme à des lois intelligibles et mathématiques. Les consciences secondaires utilisent des matériaux déjà informés, déjà complexes: de la pierre, du bois, des pigments... Mais nous allons tous du futur vers le passé. Nous sommes des fabricants de passé comme si notre but consistait à élargir, complexifier, ajouter, approfondir, nuancer un tissu de souvenirs toujours plus visibles dans les mémoires de la lumière, des sédiments et des neurones. Nous fabriquons du souvenir à la grandeur de la planète, nous vivons matériellement dans des ouvrages d'un autre temps. Une ville est un magma de vestiges courant vers la ruine, mais sans arrêt des rêves émergent des trous laissés par les démolisseurs.

En fabriquant le tissu cosmique, le créateur premier se crée lui-même, découvre progressivement son identité. Les participants surgissent de cette création première et s'impliquent dans la transformation. Ils se fabriquent eux-mêmes en participant à l'histoire collective qui n'est jamais seulement celle des

hommes, mais de toute la nature traversant cette histoire et partageant ses bons et ses mauvais coups. Ils se découvrent comme personnes dans leur création personnelle, ils se découvrent comme société dans leur création commune, ils se découvrent comme éléments de la nature dans l'histoire écologique de la Terre.

Nous sommes plongés dans un atelier de création collective à plusieurs étages. La physique se charge des premiers niveaux de complexité. La chimie, du deuxième. La biologie, du troisième. La psychologie et la sociologie, du quatrième. La spiritualité et la conscience, du cinquième. Niveaux évidemment emboîtés. Un atelier risqué, mais pas si risqué, car le passé est solidement installé dans sa lumière, dans ses éléments, dans son évolution, dans ses synthèses. On apprend ou on subit, car nous ne sortons jamais des mémoires, nous y habitons, nous nous y établissons, et nous devons composer avec les conséquences de nos actes individuels et collectifs. Ce n'est pas un enfermement, car les mémoires sont aussi les matériaux de nos œuvres futures.

Laisser le passé fabriquer le futur est certes un acte, mais c'est un acte de fatigue et même, parfois, de lâcheté. Toujours nous sommes responsables, donc, jamais nous n'avons le droit de laisser la culpabilité engendrer l'action. La culpabilité consiste justement à abandonner nos responsabilités et à laisser le passé guider l'avenir (comme dans les cas de vengeance contre soi projetée sur les autres: la guerre).

Le combat pour la vie n'est pas d'abord une affaire de concurrence, c'est principalement une lutte contre et avec les mémoires. Il y a une grosse gomme entropique dans toutes les mémoires (sauf celle de la pure lumière). Les mémoires ont toujours de la dureté: une chaîne de montagnes, un pont, une ville, des routes, des habitudes, des lois, des cicatrices. Le paysage est mémoire. Nous sommes dans un tissu de mémoires spatialisées, c'est-à-dire que le plus immédiat est près de nous et le plus loin dans le temps est aussi le plus loin dans l'espace.

En transformant le futur en passé, le possible en mémoire, nous fabriquons de l'espace: plus c'est loin, plus ce sont de vieux souvenirs, des souvenirs près de la naissance de notre cosmos... Mais évidemment l'espace nous a d'abord fabriqués, et pour lui, c'est nous le souvenir.

Nos corps sont des étranges composites. Êtres de physique, de chimie, de biologie, ils sont des synthèses remarquables. Tout le cosmos est rassemblé dans un corps humain. Nous contenons tous les matériaux sous forme réalisée et sous forme possible. Et nous avons participé à l'œuvre du corps. Par son travail et le travail du temps, le paysan a fait de sa main, une main de paysan. Le boulanger a fait de ses bras, des bras de boulanger. Le danseur a fait de son corps une image de son âme. Et puis, tout cela s'use, craque, se fracture, se défait comme pour nous libérer. Car un artiste qui serait enfermé dans un même atelier avec les mêmes outils finirait par perdre ses forces créatrices. Il est préférable de voyager, de prendre d'autres outils, de vivre d'autres expériences, de se commencer à partir d'autres points de départ. C'est peut-être cela, la mort.

Si j'avais voulu inventer le plus large, le plus puissant, le plus hallucinant des ateliers de création, est-ce que j'aurais fait mieux que l'univers qui est là, illuminé d'étoiles et de maisons aussi diverses qu'il y a de couleurs chez les poissons des profondeurs? Le plus fascinant, c'est que je reconnais cela. Comme si j'y étais? Comme si j'avais créé le temps lui-même? Comment aurais-je pu permettre à l'infinie créativité de se manifester pleinement sans d'abord créer un atelier de création qui est aussi une âme créatrice? Alors j'ai participé à la fabrication du cosmos comme le bébé participe à la création de sa mère (en fait, de la

maternité de sa mère). L'enfant regarde le visage amoureux de sa mère et dit: «Je me veux.» Je regarde le firmament scintillant et je dis: «Je me veux.»

Comment passer de l'infinie créativité à une multiplicité de créations définies sans perdre mon inspiration, sans m'épuiser en tant qu'artiste? Comment passer de l'unité à la multiplicité sans perdre mon unité? Comment apprendre de soi en se libérant de soi? Comment se transformer en potentialité sans perdre son actualité et sa fécondité? Réponse: le temps. Par le temps, je garde mon unité dans le présent, je me multiplie dans les mémoires. Je transporte avec moi le commencement que je suis, mais je me libère de mon passé sans en perdre la responsabilité grâce aux mémoires entropiques du cosmos. Devant moi, les possibilités surgissent de la pure logique et des pures mathématiques, elles s'associent aux possibilités engendrées par les mémoires elles-mêmes pour former des œuvres hybrides (mélangeant le futur potentiel et le passé actuel comme c'est le cas en chimie et en biologie).

Qu'est-ce que la conscience? Ce qui fabrique le temps lui-même. La tension entre, d'une part, la logique étrange des constituants de l'être et, d'autre part, l'acte de se créer en créant dans le partage. La conscience engendre la mémoire dans tous ses tissus, c'est-à-dire qu'elle constitue son rapport avec la mémoire comme un rapport grave et responsable, mais jamais fatal et insurmontable. Elle s'engage dans un combat pour pouvoir s'extraire elle-même de l'indéfini.

Vue par le devant, la conscience est l'être lui-même qui perçoit les conditions logiques et mathématiques de son existence, replie ces conditions dans des structures, tisse des possibles qui sont toujours des composés de logique (possibilités premières) et de faits (mémoire). C'est, par exemple, la naissance des protons. La conscience reste donc éternellement contemporaine de l'être, toujours dans son origine, dans son acte pur et premier, et pourtant, sans jamais quitter sa place de créateur primaire, elle entre dans le cinéma du temps, parcourt toutes les possibilités, les transforme, les fait et les assume. Vue par le devant, la conscience, c'est l'acte de la création du temps, mais vue par l'arrière, c'est l'acte de la «consommation» du temps. Car qu'est-ce qu'elle poursuit dans toutes ses créations et ses participations? Rien, sinon la connaissance de soi en se reprenant elle-même dans un grand sentiment de soi, une grande perception de soi, une grande conception de soi. Elle se crée dans ses créations, et se saisit elle-même dans ses créations, mais aussi, et surtout, elle s'élargit et s'approfondit comme identité créatrice.

Pour ne jamais retomber sur elle-même, elle s'est inventée «être de participation». Elle se surprend donc elle-même. Et c'est à ce niveau qu'elle a réussi à résoudre le plus grand des paradoxes: arriver à être, à chaque jour, plus grande que soi, et ce même en partant de l'absolu. Elle a réussi à transformer l'interdit du néant qui lui donnait l'absolu de l'être en quelque chose qui soit infiniment plus, plus que l'absolu donné, plus qu'une aventure achevable. Elle a réussi à transformer l'interdit du néant en une aventure de création inachevable: un dépassement éternel de soi (ce n'est pas un défi, c'est simplement l'essence de l'être et de la joie).

La sagesse du bonheur

Il nous faut maintenant transformer notre vision du monde en actions écologiques. Et le premier acte de l'écologie de la conscience est de s'installer progressivement et non sans effort dans le bonheur.

Il y a devant ma fenêtre un jeune bouleau. Magnifique! Voilà la preuve que je cherchais. Je voulais, je voulais... Mais qu'est-ce que je voulais? Ah! oui, je voulais un monde sans violence, une maison tranquille, une femme aimante, des enfants enjoués, une fête pour mes quarante ans et du monde pour pleurer mon enterrement... Mais cela, je l'ai voulu parce que le monde m'avait été donné. Je le voulais parce que l'air remplissait mes poumons, parce que l'eau était à portée de main, parce que le déjeuner n'avait qu'à être cuisiné. Si je n'avais pas eu cela, je n'aurais pas voulu autre chose. Et parce que je voulais autre chose, je ne voyais pas le bouleau bourgeonner devant ma fenêtre. Maintenant, je veux ce qui est, moi compris.

Ce bouleau est, avec le soleil qui est l'extension de son élan, avec la terre qui est la continuation de ses racines, avec le vent dont il reflète le mouvement, avec tout ce qui se rattache à lui et s'étend à perte de vue, il est tout ce qui me fait vouloir et désirer. J'avais oublié que je suis la prolongation de sa nature végétale, que je suis au bout d'une de ses branches... Et ce matin, il ondule sous la brise. Il brille. Physiquement, tout converge vers lui. Tout lui donne la vie, et lui et tout ce qui se rattache à lui me donnent la vie, forment mon vouloir, mes sens, ma perception. Je suis ce qu'il possède, ce qu'il veut. Je suis son miroir. Mes yeux, mon sentiment, mon cœur, tout ce que je suis est ce qu'il voulait. «Regarde-moi, réclamait-il, je suis tout ce qu'il te faut puisque tu es tout ce qu'il me faut.»

En effet, j'ai tenté parfois d'imaginer des univers cohérents, mais justement un univers qui ne se réfléchit pas dans toutes ses composantes, qui ne répond pas à sa potentialité, qui ne reflète pas sa propre intelligence et dont l'intelligence n'est pas le maximum de l'intelligence, un tel univers non seulement n'existe pas, mais ne peut pas exister ni en réalité ni dans une imagination qui pense suffisamment longtemps sa propre cohérence. Alors j'ai réalisé que tout ce qui existe est forcément tout ce qui peut être, et que tout ce qui peut être est vraiment tout le possible, et tout ce qui est possible est possible pour une intelligence (peut-on être possible par rapport à autre chose qu'une intelligence?), et si cette intelligence couvre tout le possible, c'est qu'elle est maximum. Il s'ensuit que si ce possible est l'être, alors il doit être un jour ou l'autre tout son être. Mais il n'est pas un jour ou l'autre tout son être, il l'est un jour après l'autre. Telle est l'essence du temps. Et plus les moments se déroulent, plus sa création se complexifie.

L'univers se reprend sans cesse, replonge en lui-même, évolue, si bien qu'à un moment précis de sa croissance, après, disons, 13,7 milliards d'années, à travers un bouleau particulier, il voit un homme dans une fenêtre. Il se dit à lui-même: «Voilà la preuve, voilà ce qui me prouve sujet intelligent, j'existe puisque cet homme existe et qu'il est, lui aussi, tout ce qui peut être. Avec tout ce qui se rattache à lui, il est tout ce qui répond à mon désir le plus intime et le plus originel, il est mon sujet de recherche, car je suis son sujet créateur.»

L'homme et l'arbre se sont trouvés. Leur satisfaction est complète, car ils sont tout l'un pour l'autre, et rien, absolument rien n'échappe à la jupe de leur conscience. Cela inonde la souffrance, noie le désir, illumine les choses, c'est le bonheur¹⁰...

C'est au moment où j'ai regardé le bouleau que j'ai remarqué ma source. J'ai regardé du côté de celui dont je suis l'extension, et j'ai vu celui qui voulait être vu par moi, celui qui m'avait fabriqué deux yeux pour que je le voie. J'ai vu de quel arbre j'étais la feuille, de quel végétal j'étais l'esprit, de quel corps j'étais la conscience, de quelle chair j'étais la souffrance et la jouissance, et qui était conscient de ma conscience. Je suis un miroir rayonnant dans un miroir convergent. Si bien que ce bouleau n'est pas le symbole de la création, il est la création en acte, car tout l'être se rattache à lui. J'aurais pu regarder un brin d'herbe et je serais arrivé à la même conclusion.

Qu'importe la forme, l'être y est tout entier. Il ne peut être symbolisé par une forme, car il réalise toutes les formes. On peut donc commencer par n'importe quoi et tout l'univers s'y rattache. Cependant, dans la réalité comme dans le pensable, il n'y a pas n'importe quoi, mais simplement du possible et, donc, de l'intelligible. L'intelligence se reflète dans l'être et l'être dans l'intelligence, c'est l'essence même de l'existence. Mais le fond de l'intelligence reste évidemment inintelligible. L'intelligence: les plis de la nécessité des contradictions dans une source créatrice gratuite. Je suis celui qui trouve beau l'être qui est là, car je suis là en lui, avec lui, par lui, et je me crée moi-même par mes actes de participation à son acte pur.

On dit que cela a commencé par une sortie inflationniste d'un point minuscule qui s'est mis à pomper l'avenir possible pour en faire du passé vivant. Et cela a fonctionné, et cela a tourné, la lumière s'est condensée, les toupies galactiques dansent, l'électrochimie monte par les chemins étranges de l'évolution jusqu'au bord de mes larmes, chaudes, vivantes.

Ce matin, il y a un immense cosmos qui se concentre dans un seul bouleau: une physique, une chimie, une biologie, autour desquelles viennent danser des oiseaux. Si vous regardez à la base de l'arbre, il y a une jupe verte qui fait tout un continent, une mer bleue qui prolonge le continent, un centre de gravité qui referme pudiquement la jupe en forme de boule planétaire, et cela tourne autour d'un soleil thermonucléaire qui nous bombarde de photons à des milliards de degrés Celsius. Et je vous assure qu'il n'y a pas un seul photon de trop pour ce jeune bouleau qui monte gracieusement, une coupe de lumière à la main, déjà ivre dans le vent. Il faut bien se rendre compte qu'il est absolument nécessaire que l'infini entier s'incarne pour l'existence de ce bouleau. À preuve, c'est qu'il pourrait épouser presque toutes les formes possibles, toutes les grandeurs pensables, toutes les couleurs inimaginables, et que cela ne changerait pas le fond de son être: il serait toujours l'île tranquille et rassurée d'une lumière organisée.

Ce qui est intérieur se manifeste et on est surpris. Pourquoi est-ce si surprenant? Pourquoi l'invisible s'étonne du visible et inversement? Par exemple, moi, j'ai un cœur. Je le sens battre, mais je ne l'ai jamais vu, et lui, mon cœur, n'a jamais encore connu la lumière du jour. Il m'est trop intime. Il bat, il est moi, il me fait. Ma source vive, je ne la vois pas, car elle coïncide avec moi. Il en est de même pour mes pensées intimes, celles qui font circuler mon sang, qui me poussent vers le feu, la glace, le naufrage ou la recherche d'un cœur ami.

¹⁰ Je me laisse inspirer ici par Bouddha au pied du figuier des pagodes.

Et puis, de temps en temps, une pensée se fraie un chemin, trouve une sortie dans des mots ou des actions, et elle arrive dans le lieu de la lumière. La lumière dessine sa forme... Voilà mon idée, je la vois enfin, c'était une petite maison rouge! Elle m'avait empêché de dormir depuis quelque temps et maintenant, elle va son chemin, abrite, emporte des rêves, délimite des actes d'amour... Dans ma courte vie, quelques-unes de mes idées ont vu le jour, mais la plupart travaillent encore dans mon intérieur comme des cœurs cachés et intimes qui renouvellent leur sang.

Il faut de la distance pour être vu et, lorsqu'on est vu, c'est que l'on s'est détaché du centre. L'éloignement se fait dans le temps. On entre dans le passé des autres. On entre dans leurs souvenirs. La distance prend aussi l'allure de l'espace. On est loin, on est seul. Mais on respire sa propre existence puisque une partie de ce que l'on est se retrouve à distance de soi, plongée dans l'être total. Ainsi sommes-nous nés en sortant du centre. Ainsi, donnons-nous naissance en éjectant de l'être hors du centre. Mais toujours nous savons, dans notre intimité profonde, que chaque être qui circule autour de nous nage encore dans le sang de notre cœur, et que nous sommes nous-mêmes dans le sang des autres et que, tous ensemble, nous étirons l'être dans la lumière.

Le cosmos s'étire comme une grande voile de frégate dont le mât principal est l'arbre le plus proche de ma fenêtre. Au début, on regarde le flottement de l'étoffe. Puis on porte l'attention sur la nuit qui s'ouvre devant son mouvement. On n'a pas idée de combien d'amour il y a dans le laisser être de l'être! On n'a pas idée de combien d'amour réceptif il faut pour envelopper l'amour créateur! Mais nos yeux sont tout à coup fascinés par tout ce qui laisse être l'être, par l'utérus qui cède devant l'enfant. Et c'est à ce moment-là que l'on perçoit, ressent et saisit que le centre où l'on va dans la nuit est le centre d'où l'on part. L'acte pur et le désir qui le féconde et lui permet de s'ouvrir sont un seul amour infiniment charnel, cosmique lorsque je le vois hors de moi, mystique lorsque je le ressens en moi.

Par le temps, je me libère; par l'espace, je me recouvre. Par le temps, je m'analyse; par l'espace, je me synthétise. Dans le temps, je me particularise; dans l'espace, je relie mes particules entre elles.

Je ne vois pas dans mon bouleau le moindre signe de fatigue. La non-action propre dont parle Lao Tseu dans le *Tao-Te-King*, cela veut simplement dire qu'il n'est pas pressé d'être autre chose, d'être un autre arbre, d'être un autre continent, une autre planète. Il est déjà tout dans ce corps infini qui le prolonge: couleurs, beauté et grâce. Il jouit de tout ce qu'il a réussi à être, et s'ouvre à tout ce qu'il peut être encore. Conscience de soi, c'est bien lui, c'est bien moi. Cette non-action est la première action, car sinon, on ne fait rien de bon, on déboule dans le jeu des réactions aux réactions des autres.

En fait, dit le philosophe, deux attitudes sont possibles: ou bien je m'identifie à une forme particulière, par exemple ce corps d'homme enveloppé d'une peau un peu poilue, délimité par ce qui l'affecte immédiatement, réservé à la partie de l'intelligence qu'il croit contrôler par une volonté qui dit: «Je veux ceci.» Dans le cas de cette identification particulière, il est certain qu'on ne subsistera pas longtemps, car les formes changent sans cesse pour le plus grand bonheur de tous les créateurs. Il est aussi certain qu'on sera frustré dans tout ce qu'on croit être ses besoins, puisque la planète n'est pas organisée pour répondre à ce que chacun croit être ses besoins. Il est aussi évident que la vie n'aura pas de sens, puisque la signification de la réalité n'est pas orientée autour d'une construction arbitraire de besoins. C'est comme lorsqu'on tente de réaliser un casse-tête à partir d'une fausse piste, d'une fausse image: rien ne va,

il y a toujours des morceaux de trop et des morceaux manquants. Alors qu'au moment où on abandonne l'image que l'on veut pour découvrir l'image réelle dessinée dans les pièces éparses étendues sur la table, on avance beaucoup plus facilement. Sauf que, dans le cas du bouleau et du cosmos, ce n'est pas une image qui peut nous guider puisque le bouleau d'aujourd'hui sera une forêt dans quelque temps et tant d'autres choses dans un million d'années. Ce qui peut nous guider, ce n'est pas une image, mais une intelligence. C'est pourquoi nous avançons par science, par art et par engagement.

Ou bien je m'identifie à une source de création qui apprend en prenant des formes, mais toujours s'échappe vers une originalité qui la révèle. Ici, je ne subis pas le temps comme un objet, je crée le temps pour me réaliser sans être englouti dans les formes que je produis. Je me différencie par ma participation particulière, mais je ne perds pas de vue que je participe à quelque chose d'infini qui me dépasse et qui, pourtant, est mon être. Je suis aussi immortel que toutes les sources de création puisque toutes les formes meurent et renaissent dans le seul but de me libérer. Je ne vis pas seulement dans un monde sensé, je vis dans le sens lui-même, dans la signification elle-même, celle à laquelle je participe. Et c'est parce que la signification du monde n'est pas totalement bouclée ou même bouclable, c'est parce qu'elle n'est pas une donnée et ne le sera jamais, que j'ai du sens dans une création qui se dépasse elle-même chaque jour.

Pour celui qui est ancré dans l'acte créateur, le bonheur est un signe de vérité. Bref, la pensée mécanique mène à l'invention de la mort, la pensée organique participe aux cycles de la vie.

La sagesse n'est peut-être que la découverte suivante: les biens qui s'offrent à nous sans que nous les ayons voulus sont toujours meilleurs que ceux que nous avons voulus. La raison de ce fait est simple: le désir doit précéder la volonté et non l'inverse puisque le temps produit l'espace et non l'inverse (le désir est au temps ce que la volonté est à l'espace). On doit le comprendre avant d'en souffrir: tout, absolument tout ne peut être conquis que par le désir et le consentement éclairés de la conscience. Rien ne peut être possédé, mais tout peut être libéré. Arrive un jour où nous découvrons que nous désirons ce qui nous comble déjà. C'est notre jour de bonheur. Après ce jour, tout n'est plus qu'une réponse à l'attraction du bonheur. «Tu connaîtras la justesse de ton chemin à ce qu'il t'aura rendu heureux» (Aristote).

L'écologie de l'action

L'action véritable n'a pas d'objet. Il n'y a nulle part d'objet sur lequel on peut appliquer une telle action. Par exemple, tailler un arbre n'est pas une action écologique si l'arbre n'est d'aucune façon partie prenante de l'action, ni son milieu, ni les oiseaux, ni les insectes, ni tout le reste. C'est une vieille habitude qui a atteint sa limite et qu'il est bien nécessaire de changer. L'action exige énormément de connaissance,

car on est soi-même plongé dans un ensemble organique et notre geste transformera un ensemble organique. Comment? Impossible de le dire. L'écologie de l'action est très ancienne. On en retrouve des traces dans toutes les traditions qui se savaient vivre dans la nature, dans le tissu des liens d'interdépendance qu'elle constitue. La trace la plus manifeste de cet art de vivre *dans* la vie plutôt que sur un surplomb illusoire est sans doute le Tao-te-King.

L'action d'une cellule du corps vient du corps et agit dans le corps. Il est rare que ce soit une action véritable, habituellement, c'est la transmission d'un mouvement. Mais il arrive parfois des initiatives, certaines néfastes, d'autres bénéfiques. Un être humain est toujours quelque part, et il a toujours malgré lui les pieds dans ce monde, les jambes et tout le reste. De ce fait, il participe de quelque chose, par exemple d'un mouvement pour la justice. Il ne le sait pas encore, mais il est soulevé par une force sociale. Le voici, il agite sa pancarte dans une foule. Il participe de quelque chose, dont hélas il ne sait encore rien. Est-ce une maladie, est-ce un acte de santé? Il l'ignore. De ce fait, encore aujourd'hui, il ne produira aucune action véritable. Tout au plus sera-t-il poussé dans une cascade de réactions, un remous de plus sur les écrans du monde, un mouvement dans les flux sociaux pour on ne sait quelle transformation.

Le premier pas de l'action: participer *de* quelque chose non pour le subir, mais pour y ajouter son impulsion (énergie) et son discernement (information). Et cela passe par un enracinement, par une infiltration de la conscience dans ce qui chaque jour nous emporte quelque part. Savoir qui l'on est dans l'arbre de la vie, cela permet d'éviter de simplement tourner dans les roues du monde et de temps en temps agir consciemment sur lui. Certains pensent que l'action libre n'existe pas. D'autres pensent que toute action est justifiable. Mais peu importe. Le propre de l'action libre, c'est de se mouvoir dans les flux déterminés en leur donnant une inflexion hautement improbable... Pour le meilleur et pour le pire.

Imaginons un homme errant. Il est âgé. Durant des années il a conseillé des ministres, le premier ministre, le roi, l'empereur. Mais il aurait été préférable de chuchoter dans les crevasses d'un rocher, car jamais il n'a pu éviter une guerre ni un seul projet néfaste. C'est ce qu'il a dit au peuple en quittant la cour: «Le roi et ses ministres forment un seul bloc de pierre, ils écrasent tout le peuple, et n'entendent aucun cri.» Cet homme s'appelait Lao-Tseu. Après avoir parlé pour la dernière fois, il est parti. On l'a poursuivi. Arrivé à la frontière, il a dû acheter sa liberté en rédigeant une série de conseils adressés, cette fois, au peuple: le *Tao-te-King*. Voici ce que j'en retire du point de vue d'une écologie de l'action¹¹.

L'enracinement dans la présence. Se promenant dans la solitude d'un grand paysage on peut ressentir une présence. Quand la présence nous enveloppe, on dit, c'est le Ciel. Quand elle nous soutient, on dit, c'est la Terre. Qu'importe! Elle n'a pas de nom. [1]

Je peux me fier à la présence, mais sa forme change constamment. Je m'enracine dans le mouvement. Une tornade ne dure pas longtemps, une belle journée ne dure pas longtemps, mais le fleuve coule toujours. Dressé sur la pointe des pieds, on perd l'équilibre. Un pied sur chaque rive, on ne peut pas marcher. Montrant une chose, on cache le reste. Mais je peux sentir ma présence glisser dans une présence plus grande encore. [21 à 25]

¹¹ Dans les commentaires qui suivent, les chiffres entre crochets renvoient aux paragraphes du *Tao-te-King*.

La Présence n'a pas de sens, mais tout trouve son sens dès qu'on la ressent. On connaît par de longues études et de grandes expériences. Mais on comprend dans un éclair. [32 à 35]

L'enveloppement des contradictions par le détachement. Chacun pense savoir la différence entre le beau et le laid, le bien et le mal. Mais le beau et le laid, le bien et le mal se précisent l'un par l'autre. C'est pourquoi le sage enveloppe tout également. [2]

La coupole qui nous enveloppe apparaît vide et profonde, elle est pourtant féconde. Comme le ventre d'une femme: elle enfante. Parce qu'elle enveloppe aussi bien la mort que la naissance, elle ne meurt pas. [4 à 7]

Chance et malchance¹², honneur et humiliation façonnent nos vies librement à condition qu'on ne s'agrippe à aucun d'eux. Aussi, il ne faut pas confier le pouvoir à celui qui préfère l'honneur ni à celui qui préfère l'humiliation. [13 et 14]

L'égalité. Imaginons que personne n'élève personne au-dessus des autres et que personne n'abaisse personne en dessous des autres, alors il n'y a plus de guerre. Imaginons que l'air, l'eau, la terre cultivable qui appartiennent à tout le monde soient aussi bien entretenus qu'un palais qui appartient à quelqu'un, alors, l'air, l'eau, la terre cultivable restent propres et féconds. C'est pourquoi le sage ne possède rien, mais s'estime responsable de tout. [3]

Abreuver. Une personne vivante est comme une rivière, elle abreuve tous ceux qui viennent prendre de son eau, et continue son chemin. Elle peut le faire parce que la source coule vers la mer. Ce qu'elle ne possède pas la rend fluide et libre. [8-12]

Lorsqu'on ramasse une petite pierre brillante, on ne voit plus l'herbe des champs.

Être prudent. Le pied hésitant comme celui qui traverse un lac en hiver sur une fine glace, simple comme un morceau de bois, ouvert comme l'entrée d'une vallée, il est indiscernable, pourtant, la laine se démêle sous ses doigts sans même qu'il en connaisse le secret. [15 et 16]

Sincère et fidèle. Qui manque de sincérité manque de fidélité. Qui peut se connaître s'il manque de fidélité? Dès que l'on quitte fleuves et rivières qui relient la source à la mer, on devient juste et injuste, beau et laid, vrai et faux. On sait que l'on a quitté fleuve et rivière lorsqu'on croit être juste, beau et vrai. Celui qui fait le bien doute du bien qu'il fait. Celui qui fait le mal est convaincu de faire le bien. [17 à 20]

Rester chez soi, vivre désarmé et attirer. Rien n'agit autant que de rester chez soi et de tout attirer. L'action commence lorsqu'on a abandonné l'espoir d'arriver au but que l'on s'est fixé. [26 à 29]

De très belles armes font d'affreux carnages. Tant qu'on honore ceux qui tuent et qu'on humilie celles qui donnent naissance, on est écrasé sous le poids de tout ce que l'on possède. [31]

¹² Les taoïstes racontent souvent ce genre d'histoire: un homme avait un fils. Le fils tombe et se fracture le bras. Quelle malchance! Le lendemain, c'est la conscription et tous les hommes en santé doivent partir à la guerre le jour même. Quelle chance pour le fils! Cependant, la nuit, le feu prend dans la maison et le fils est gravement brûlé! Quelle malchance! Si seulement il était parti avec les autres! Mais, en raison de ses brûlures, il est envoyé dans un hôpital où la plus belle des jeunes filles vient à le guérir et le réclame d'amour. Quelle chance! Et l'histoire continue indéfiniment. Bref pour savoir distinguer la chance et la malchance, il faudrait connaître la fin de l'histoire, ce qui rendrait l'histoire sans intérêt et sans signification. Ce serait une grande malchance!

Bien qu'il soit désarmé, les tigres ne peuvent le dévorer, car il n'y a rien en lui à manger. Il remporte la victoire, car il ne cède pas à la tentation du combat. Il respecte son adversaire, il ne lui cède pas un centime de sa quiétude. À la fin, il se met devant la volée de ses flèches. Qui d'autre pourrait les recevoir sans s'effondrer? [68 et 69]

Se contrecarrer soi-même. Prenant le mouvement dans son entier, la Source c'est déjà la mer puisqu'elle coule vers elle, et la mer, c'est déjà la source puisque l'eau s'évapore et il pleut sur les montagnes. La mer s'engouffre dans l'œil des rochers. Elle contrecarre son propre mouvement pour multiplier ses formes. Il n'y a pas de pire malheur que d'habiter une maison confortable. Pour le voleur: toujours un peu plus. Pour l'attentif: toujours un peu moins. [45 à 50]

Bouleverser. Si tu veux t'attacher quelqu'un, détache-le. Si tu veux enrichir quelqu'un, dépouille-le. Libre est le fleuve. Un voyant s'interroge sur ce qu'il voit; un aveugle sent ce qu'il ne voit pas. Le premier ne heurte jamais personne, le deuxième bouscule tout le monde. L'eau est plus forte que les rochers. Pleurer est plus puissant que fermer le poing. [36 à 44]

Guérir. Le plancher des palais est de marbre luisant. L'herbe autour du palais est parfaitement tondue. Tout est impeccable. En conclusion: on meurt de faim. En sens contraire, l'eau du fleuve fait croître, car elle nourrit; elle abrite, car elle soigne; elle soutient, car elle enveloppe. Une maman montre son visage, mais garde son secret; elle donne son lait, mais cache ses étreintes. Si les racines du sage ne peuvent être arrachées, c'est qu'il cultive dans son pays, l'amour de tous les peuples. [51 à 54]

Gouverner. Dans les empires, on gouverne les insoucians et on exécute les inquiets. Alors rien ne va plus. Dans mon pays, on accueille les inquiets et on laisse partir les insoucians. Celui qui sait que sa vie et sa mort dépendent de la nature ne se laisse pas gouverner. Un bon gouvernement fait cuire ses petits poissons avec beaucoup d'attention: il ne les retourne pas avant le temps, il ne les oublie pas dans le poêlon. Il les arrose de belles paroles. Dans son royaume, on s'affaire à échouer chaque fois que le but viendrait par lui-même. Dans mon pays, celui qui ne s'épuise pas à échouer arrive facilement à ses fins. Dans mon pays, on ne cherche pas à éclairer les gens. Mais on évite de les aveugler. [57 à 62]

Qui veut soulever un éléphant, qu'il se place sous lui. Qui veut soulever une foule, qu'il prenne le langage qu'elle comprend. Qui veut nourrir, qu'il cultive un jardin.

Une grande vague a commencé par être une petite vague. Une grande difficulté a commencé par être une petite difficulté. Dans mon pays, on ne quitte jamais complètement le commencement. [63 à 67]

Quelques-uns ne craignent plus les chefs, au point que les chefs n'ont plus de prise sur eux. Pourquoi? Parce qu'ils cultivent le pays et mangent bien. Cependant, peu de gens voient ceux qui font vivre, alors la majorité obéit à ceux qui font mourir.

Aimez la boue dans laquelle vous croyez patauger, elle deviendra un jardin. Construisez le paradis que vous voulez et la terre sous vos pieds deviendra stérile. [72 à 81]

L'action écologique

Dans la grande cathédrale, la chorale et l'orchestre jouaient depuis longtemps. La nef, le transept et la croisée étaient bondés. La pierre vibrait. La lumière inclinée colorait la poussière. Dehors, la coupole, les clochers, les flèches transmettaient les oratorios aux nuages rougis du soir. Des volées d'oiseaux partaient dans toutes les directions, d'autres venaient se poser sur les gargouilles et les gouttières. À l'intérieur, outre la musique, le silence était phénoménal, on eût dit que tous retenaient leur souffle. Il y avait de quoi s'émouvoir! Qui écoutait voyait des feuilles mortes soulevées par le vent, des arbres danser, des chevreuils bondir, des étoiles éclater... La beauté.

Un grincement strident! Une des grosses portes de la cathédrale s'ouvre. Un musicien s'engage prudemment. Quelle heure pour arriver! Un retard considérable. Il réussit à se glisser jusqu'à sa place, un très long chemin, car la foule est dense... Avec d'infinies précautions, il sort son violon et son archet. Alors, imaginez son état moral lorsqu'il se trouve le bras en l'air, l'archet suspendu au-dessus de son instrument!

Chacun de nous est à ce moment critique.

L'action écologique, c'est d'abord sentir la présence de cette musique, de cette harmonie qui nous précède et nous enveloppe... Or, les uns diront: «Mais que faites-vous des cheminées qui crachent, des ouvriers qui cherchent le sens de leur souffrance et de leur misère, des poupées qui transportent le sang des enfants qui les font aux enfants qui les jetteront par terre? La cathédrale a été saccagée... On n'entend plus que le bruit des automobiles, des klaxons et des livreurs...» Et les autres: «Non, la cathédrale, c'était la misère des chasseurs cueilleurs qui mouraient à peine deux ans après la naissance de leur premier enfant. Et que le bruit des machines est un petit prix à payer pour un confort durement arraché à la marâtre nature...»

Cette rhétorique pour ou contre une vision du passé ne nous permet pas de poser un seul pied tranquille sur la planète où, malgré tout, nous sommes fixés. Après tout et malgré nous, nous sommes immergés, souffle, estomac, gosier, dans l'air et sur une fine couche de terre arable. Il s'ensuit que si ce qui facilite notre vie détruit ce qui la soutient, notre belle décoration d'asphalte, de béton, de chrome, et de lumière cathodique n'empêchera pas la fumée de nous étouffer. Et puis si tout ce bonheur artificiel tient à la misère d'autrui, qui d'entre nous se voudra lui-même? C'est pour cette raison que, lorsqu'on examine l'écologie d'une action, on voit tout de suite le poids énorme d'une négativité tragique: comment ne pas nuire?

On comprend alors le néo-primitivisme d'une jeunesse qui veut retourner à la cueillette des champignons et des fleurs comestibles. Tentative certes honnête et sincère pour échapper à l'anomie et aux maux de cœur que leur donnent nos centres commerciaux, mais le temps n'entend pas revenir en arrière. Il déplace le lourd poids des vieilles habitudes «modernes» vers un destin nouveau.

Mais revenons à notre guide ancien, le *Tao-te-King*.

L'enracinement dans la présence. Le temps avant l'action rend possible l'action juste. Et l'action juste pénètre le temps comme une lame un matin clair. L'agitation brouille.

Il y avait dans un important couvent allemand une vieille sœur usée par le silence et les travaux des champs. Une délégation était venue, parce rien n'allait plus dans le pays. On venait lui confier la responsabilité de l'éducation, de la santé et de l'agriculture. La liste était oppressante. Les épaules de la vieille sœur dépassaient à peine la table derrière laquelle elle était assise. À un moment on sentit sa tête fléchir. À la fin, on lui demanda par où allait-elle commencer? Elle répondit: «Je crois bien que je vais aller me coucher.»

Travailler avec les contradictions. Une main n'a presque pas de force en elle-même. Si on prend un seul côté, par exemple la justice, on n'arrivera à rien. Car la justice n'est qu'un rêve. Si on prend uniquement l'injustice, on n'arrivera à rien non plus, car ce n'est qu'un fait. C'est en les faisant se rencontrer qu'on peut arriver à quelque chose.

Produire une étincelle semble un geste minuscule et perdu dans le froid et la neige. Mais si on a recueilli assez de brindilles séchées, cela peut faire la différence entre la vie et la mort.

Attirer tout à soi. Les moralistes se sont évertués à définir les vertus. Il y a cependant un signe manifeste. Les conscients s'approchent d'elles comme des papillons attirés par une lumière et les inconscients montent en agressivité où s'éloignent en s'esclaffant. Rien ne se passera s'il n'y a pas des pôles d'attraction qui concentrent les consciences. C'est de là seul que peut sortir une action créatrice et transformatrice.

Être prudent. Si l'attraction est forte, l'action sera justement intense. Et dès que l'action prend vie, elle présente une terrible tendance à suivre les mêmes chemins qu'une réaction. Or le propre d'une action est de rester intelligente non seulement dans sa lancée, mais tout le long de ses effets. Elle est adaptative. À chaque instant, elle s'arrache aux réflexes de réaction et s'ajuste à la situation. Sinon, c'est assuré, elle ne fournira qu'une énergie de plus à ses contradicteurs. La fidélité dans l'écoute, l'attention à soi et à ce qui se passe dans les faits, ne peut se permettre de faiblir.

Se contrecarrer soi-même. L'attention ne suffit pas. Si jamais je me retrouve au cœur d'un pôle d'attraction dans lequel émerge une action, je dois m'entourer aussi de ceux qui ne pensent pas comme moi. Je dis bien «qui ne pensent pas comme moi». Cela suppose qu'ils pensent. On reconnaît qu'une personne pense lorsqu'elle n'a pas d'opinion et qu'elle ne réagit à aucune opinion. Le monde des opinions ressemble à des balles lancées sur un billard. Un jeu de cognements où personne ne prend la peine de réfléchir. Celui qui pense, reprend tout depuis le début. Vérifie toutes les perceptions, toutes les informations. Soupèse les faits. Arrime ses valeurs à sa vie quotidienne et paie le prix de ses avancées.

Soigner. L'action est une petite plante. Le premier geste est minuscule, presque imperceptible. Il émane d'une terre mûre et longuement préparée. Un ensemble de consciences viennent s'y greffer. La lumière nourrit. Les feuilles s'ouvrent. Une attention de tous les instants est nécessaire. Tout le monde se retire en soi-même pour de longues périodes. Par bonheur, les ennemis ont longuement bêché la terre. Qui sait ce que contient une motte de terre: les pas, les voix, les silences, les cris, les soupirs, les sueurs, le sang... Et puis la plante perce. Mille soins sont nécessaires avant la maturité. Vient le rayonnement. Ensuite, quelqu'un vient couper la plante, la laisse sécher, lui donne un nom propre et puis l'installe dans son salon où tout le monde l'adore. Et il faut tout recommencer. Le propre d'une action, c'est le

mouvement. C'est pourquoi l'action accomplie se transforme inévitablement en obstacle. Le jardinier n'adore pas ses légumes. Il les mange et recommence toujours le même miracle.

Gouverner. Question nécessairement double: comment ne pas se laisser gouverner et comment se gouverner soi-même en participant à la montée d'une action¹³.

Si je veux décrire une action, voilà ce qui saute aux yeux: j'ai emprunté une trajectoire originale, j'ai cherché ma route particulière, je me suis recueilli pour trouver ma voie, j'ai regardé autour pour faire autrement... Et voilà qu'à quarante ou cinquante ans je constate que la plus originale de mes actions n'était qu'une composante d'une levée générale, un mouvement global. Je me mets à trouver dans nombre de livres ce que j'ai péniblement inventé. Produit d'une société, je suis écologiste parce que c'est ce qui pousse par les temps qui courent. Mais est-ce que j'appartiens à une montée ou à une descente? C'est le jour où je me pose cette question que je peux connaître mon allégeance, faire le bilan et trouver mon chemin.

La résistance active

L'écologie de l'action découvre devant nos yeux une montagne que l'on avait fort mal évaluée: l'énorme tâche de ne pas nuire. Comment respirer, boire, manger, s'habiller, s'abriter sans nuire à personne directement ou indirectement? Et, pour aggraver, est-ce que cela suffit? Je me le demande: l'être humain peut-il vivre sans idéal positif? L'idéal négatif parfait, c'est la mort. Directement au compost. Quelle séduisante tentation pour un écologiste déprimé. Un idéal positif est sans doute nécessaire à la motivation humaine. Mais est-il lucidement possible? C'est la question même de la conscience. L'itinéraire que nous avons suivi laisse entendre que oui. Cependant, cet idéal positif apparaît plus inaccessible que le seul idéal négatif: comment, en effet, vivre et vivre pleinement sa vie en ajoutant à l'élan de création sans augmenter les gaz qui menacent la vie? Et cela, dans la persistance, la ténacité et l'entêtement de ceux qui savent d'avance qu'ils ne formeront qu'une marginalité à peine remarquée?

On peut dresser un bilan: dans l'actif, ce qui favorise la vie, dans le passif, ce qui doit être compté au regrèvement de l'environnement. Mais hélas! la réalité n'est pas un livre comptable. Il n'est pas certain que planter une forêt quelque part compense pour l'exploitation des sables bitumineux. On peut envisager une mathématique différente. Chaque matin, vers sept heures, un homme passe à bicyclette devant notre

¹³ Comme j'ai déjà écrit abondamment sur ce sujet, je me contenterai de renvoyer le lecteur à *Le pouvoir ou la vie*, Montréal, Fides, 2008.

fenêtre sur la route rurale numéro un. Il s'en va travailler au village, une dizaine de kilomètres plus loin, fidèle comme une horloge, assidu même les matins de blizzard à 20° sous zéro. Cela fait déjà plus de deux ans. Maintenant, nous le saluons de la main, nous et beaucoup d'autres. A-t-il semé un rang complet d'espérance dans le champ des hydrocarbures? A-t-il démoralisé les amateurs des grosses cylindrés? La trace ressemble plutôt à un sillon: à droite, on grossit les voitures pour se venger de lui, à gauche, ils sont maintenant quelques-uns à l'imiter.

Au point où nous en sommes, la conscience apparaît dépourvue de tout instrument efficace. Raison: elle travaille les individus (encore doivent-ils le vouloir) plutôt que les collectivités. Comment affronter le mur de l'impuissance, surtout lorsqu'on est simplement un individu? L'expérience militaire et industrielle donne peut-être une piste: plus la pointe est petite moins grande est l'énergie nécessaire à la pénétration. Un jet d'eau nanométrique l'emporte sur une salve de mitraille. On découpe le métal avec de l'eau sous pression (waterjet). L'homme à bicyclette découpe le monde en deux... Un jet d'eau.

Je ne connais pas la puissance de l'espérance la plus petite et encore moins la puissance du désespoir le plus grand, je ne connais pas ce que produit un jet d'espérance sous la pression du désespoir. Je ne sais pas. Qu'est-ce que je connais des pouvoirs en cause? Mais je me dis que la vie a traversé quelques milliards d'années en se faisant une beauté dans un combat acharné contre les rochers, les volcans et les météorites. Elle a toujours gagné par la tactique de petites plantes fertiles et de petites bêtes combattantes. Cependant, la question n'est peut-être pas: qu'est-ce que je peux faire? Mais comment la conscience procède-t-elle? Car alors, on n'aurait qu'à balayer un peu devant son chemin pour améliorer la glissée de sa trajectoire.

Les moyens changent avec les époques et les circonstances, mais les résistants ont presque toujours choisi de tirer directement de la terre l'essentiel de leur subsistance afin de ne pas être emportés par les courants sociaux. Ils fuient les foules et les villes pour ne pas se retrouver dans une réaction grégaire pseudo-militante. C'est l'essence de la résistance. Résister à ce qui ne porte pas à terre, à ce qui s'est échappé du combat pour la vie, et n'est plus qu'un combat entre hommes, une compétition.

Cependant, le plus difficile n'est pas l'autonomie économique, bien que, dans une société comme la nôtre, les embûches pour y arriver se multiplient. L'organisation «économique» industrielle est fondée sur la dépendance, et ce, pour assurer la motivation au salaire. Malgré cela, le combat contre les monstres intérieurs et les énormes défis de l'exigence intellectuelle sont mille fois plus difficiles que la nécessité de se débarrasser de toutes ses dettes. Presque tout le monde renonce à sa faculté de douter ou au contraire se laisse écraser par elle. Très peu osent l'aventure de répondre aux besoins de la pensée sans démissionner, et non pas seulement rationnellement, mais émotivement et concrètement dans l'expérience.

Le pire combat commence lorsqu'on se rend compte du pourquoi de toute cette fuite en avant fondée sur l'acier et le pétrole, le divertissement et l'opinion, la guerre et la conquête. Cette compulsion contre la nature et contre le gouffre intérieur ressemble à une panique. Et on a raison de fuir. On n'a pas idée de ce qu'il faut d'amour de soi, des autres, et des arbres pour soutenir l'affrontement, pour arriver à ce que nos propres contradictions agissent comme le poignet et la main, le bras et l'épaule, le genou et la cheville, tout le long de la colonne vertébrale, pour enfin nager dans l'espérance.

Maître-nageur. Puis remonter le courant. Semer. Et sentir la paix des rochers sous l'agitation des fosses. Comme le dit Jean Giono dans *L'homme qui plantait des arbres*: «Quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu.» C'est ainsi que la conscience a fini par fabriquer un résistant.

Mais par quel miracle, et pour quelle motivation se jetterait-on maintenant dans l'entreprise insensée de tenter d'arracher le monde à sa folie? Comment un résistant est-il amené à devenir actif alors même qu'il tient entre ses mains la mesure de sa propre faiblesse et la mesure de la bêtise d'une collectivité en déroute? Je le répète: il est emporté par l'impossibilité où il se trouve d'abjurer la lumière de sa propre conscience. Et, plus impérativement: rien ne résiste agrippé sur place, surtout pas lui. Aucun arbre ne tient dans une coulée de lave qui dévale une montagne. Les racines peuvent être profondes, l'élan vers la lumière, vertigineux, l'arbre ne tiendra pas. L'individu sauvera peut-être son âme. Mais qui voudrait sauver son âme en abandonnant le monde à sa chute! On doit trouver une issue.

Il est temps de composer avec la lave elle-même. Cependant, il faudra soutenir un long siège. Oui! le vent finit par user une montagne, la mer vient à bout des rochers, oui la vie se reprend plus forte sur les cendres d'un volcan qu'ailleurs, mais il faut du temps, car il appartient à la conscience d'épuiser d'abord les possibilités du malheur. Chaque possibilité de l'amer doit être exhumée, exhibée, goûtée et digérée. C'est le seul moyen pour placer du solide sous nos pieds.

Un jour la conscience aura sous elle l'amoncellement de toute la bêtise humaine et inhumaine. Une étape sera franchie. La croûte terrestre sera alors formée, la conscience ne marchera plus sur les laves et les boues de ses propres frayeurs (qui sont dues à des possibilités qu'elle sait effectivement horribles, mais qui auront été dépassées). On verra germer les premières civilisations du bonheur. Comme un mammifère profitant de l'expérience des dinosaures, l'humanité naîtra de l'inhumanité, on la verra galoper sur les sédiments de ses vieux malheurs. Il faut beaucoup de malheurs pour pouvoir enfin se contenter du bonheur.

Théoriquement, tentons d'imaginer une autre solution et nous tombons fatalement soit dans le monde tout bien fait d'un paradis terrestre qui nous rend totalement inutiles et assujettis (l'idéalisme de Platon), soit dans le monde désespéré d'une matière écrasée par l'entropie (le matérialisme du dix-neuvième siècle). Vu à très grande distance de notre histoire planétaire, le mieux est que le travail du temps et de la conscience finisse par placer le lourd matériel des guerres primitives dans le passé de façon à libérer graduellement l'avenir pour le défi du bonheur. Un jour la conscience verra son travail: un arbre sortant de terre au soleil levant.

Mais revenons là où nous sommes, revenons à ce «monde en ruine» si bien décrit par Hermann Broch. Les somnambules et les irresponsables brassent de l'acier dans les fours urbains, la fumée est épaisse et les yeux des enfants sont crevés sous les décharges des écrans cathodiques... Néanmoins la conscience plante ses leviers dans les entrailles de l'abandonné, et des regards se dégagent de l'épais smog. Quelques-uns ont appris à marcher par eux-mêmes et leur sérénité jure avec le décor vitreux des magasins. Les voilà comme des îles. Ils peuvent agir, car ils sont déjà agrippés à l'enfant qui va naître, ils sont déjà fixés à la chaîne des relais jusqu'au grand matin où le monde sortira de la peur. Comme un jet d'eau nanométrique, ils tirent leur force de leurs minuscules actes quotidiens. La conscience continue son travail.

Ils attirent à eux des lambeaux. Ils se sont installés, autonomes, prêts pour un très long siège. Et comme la machine engendre beaucoup de malheur, et comme une goutte d'espérance trouve toute sa puissance lorsqu'elle rejoint ce malheur, la charrue déverse à gauche ce que la droite s'ingénie à durcir de son côté. Une jeunesse est refoulée sur eux. Une microsolidarité est en train de se former. La conscience n'a pas seulement trouvé le chemin des individus, elle n'a pas seulement réussi à percer des trous, un à un dans la nuit, sa machine à tisser est extraordinaire. Et si vous observez la fibre qui s'est formée depuis le début entre les petites étoiles souvent distantes, vous voyez que la lumière existe réellement. Toutes les étoiles jusqu'aux moindres étincelles sont reliées. Il faut s'installer sur une de ces îles encore jeunes, quelques mois suffisent, et tout de suite on voit arriver et partir des relais, s'échanger des informations, se construire des solidarités, se tisser des liens. Si le salut est dans le minuscule comme la vie des arbres, dans la semence, alors on peut...

Cela suffit! dira-t-on. On ne voit nulle part émerger une force susceptible de faire ne serait-ce qu'un tout petit contrepoids à la civilisation du fer et du feu. Jésus n'a pas empêché la répression de Rome. Gandhi n'a pas fait reculer les guerres religieuses. Lao-Tseu ressemble à un petit pois sous le rouleau compresseur de la Chine commerçante... David a défait Goliath, mais on n'arrête pas le « progrès »...

Oui, certes. Nous avons les nerfs à bout. Nos petits-enfants s'enfoncent dans un monde dont on a déréglé presque tous les régulateurs. Et la conscience avance à la vitesse d'une tortue. Néanmoins, nous sommes condamnés à l'espérance. Quoi d'autre?

Il est facile de dire: rien ne fonctionnera. En plus, le cynique est absolument sûr d'avoir raison, car effectivement rien ne fonctionnera si on croit que rien ne fonctionnera. Cette croyance a pour propre d'engendrer à coup sûr son résultat. Une tautologie parfaite. Alors que lutter avec la conscience, c'est miser sur la plus grande improbabilité qui soit, exactement de la même manière que la vie a toujours misé sur l'improbabilité.

Encore là, on ne pouvait pas imaginer un monde immaculé avec de petites taches de misère ici et là. Qui aurait survécu à un tel monde? Mais une noirceur totale, et puis soudain une étincelle, et toute l'âme vibre. Je me veux dans ce monde perdu. Je me dresserai contre lui. Et si je suis vaincu par lui, cela n'enlèvera pas une seule goutte à ma dignité. D'un bout à l'autre du cosmos, c'est le minuscule et l'improbable qui ont gagné. La résistance se transforme inévitablement en microsolidarités actives. L'être humain tient davantage à sa dignité qu'à sa vie. C'est un combattant cent fois vaincu, mille fois relevé. On en vient à se demander s'il ne se dévaste pas lui-même afin de se sortir du pire pour être le meilleur.

Chaque femme, chaque homme qui ont atteint un minimum d'autonomie concrète et de liberté de pensée deviennent inévitablement un pôle d'attraction telle une masse dans une nébuleuse. Se rassemblent des forces, se concentrent des poussières, et s'allument des étoiles. Cela n'a rien à voir avec le culte de la personnalité. Au contraire: l'attraction tient parce que l'intention d'attraction n'est plus là. Le moi imbu de lui-même a cessé de chasser la conscience hors de lui, le noyau du moi devient attractif parce que chacun peut y trouver sa place, son pouvoir propre de participation, son originalité.

Le fait que l'entreprise soit désespérée ajoute à sa puissance. Les microsolidarités sont dépourvues (ou presque) des forces liées à la dissuasion, à la rétribution ou à la manipulation, car les moi ne sont plus en fuite. Les microsolidarités sont fondées sur la collaboration. Ensemble, ils forment un groupe qui sait de

quoi il participe et dans lequel la participation de chacun est maximale quant à la conscience, à la pensée, à la créativité et à l'action. Et seul un petit groupe ouvert¹⁴ (il ne s'agit surtout pas de groupe fermé) peut entretenir cette forme de collaboration attractive. C'est parce que la conscience relie ces groupes que, de manière inattendue, un jour toute la civilisation basculera. Cependant, elle ne basculera pas uniquement pour le mieux, elle basculera aussi pour le pire, car la conscience, l'esprit et l'âme ne recherchent pas seulement la hauteur, mais aussi la largeur, et peut-être surtout la profondeur, une aventure toutes portes ouvertes...

Mais revenons sur nos pas. L'autonomie exige un minimum d'argent, et peut-être plus qu'on ne le voudrait, sinon, c'est le boulot forcé par l'endettement, la recherche du salaire élevé pour s'en sortir, la dépendance... Qui a les moyens d'une autonomie économique? Pouvoir se loger et se nourrir sans avoir à travailler pour une industrie polluante ou qui pratique une forme de surexploitation de la main-d'œuvre n'est pas donné à tout le monde. L'argent peut-il participer sérieusement à la résistance active?

Le nerf de la guerre

Est-ce qu'il y a une écologie de l'argent comme il y a une écologie de l'action? Est-ce que l'argent a une mémoire? Lie-t-il le passé à l'avenir et l'avenir au passé? Garde-t-il un lieu avec la réalité sociale et avec la nature? Est-il le lien avec la finitude, comme on l'a cru?

Ce qui surprend lorsqu'on sort un billet, c'est qu'il est presque impossible de savoir son histoire, de connaître ses racines. Il peut venir de la vente d'une drogue illicite, d'une fraude, d'un abus de pouvoir, d'une transaction illégale, d'un don de charité... Il a glissé entre des mains sales ou propres, mal ou bien intentionnées, cupides ou généreuses. Il n'en retient pas la trace. Et ce n'est pas parce que c'est un billet tout neuf qu'il n'est pas sale, seulement, personne ne peut reconstituer son histoire. L'argent a un pouvoir de blanchiment remarquable. Il est amnésique.

Son avenir aussi est mal défini. L'argent peut faire beaucoup de choses, des bonnes et des moins bonnes. Mais celui qui est dans l'action en cerne rapidement les limites. L'argent peut pousser à faire le moins de travail possible, et ses pouvoirs de motivation à la créativité et à l'initiative sont très limités. L'être humain est un gouffre affectif, et l'argent ne répond à presque aucun de ses besoins psychiques réels,

¹⁴ Rappelons qu'un groupe ouvert pratique des valeurs ouvertes, poursuit des finalités ouvertes, il est organisé de telle sorte que le milieu y participe, il recherche même ce qui le contredit, il ouvre ses portes à l'hétérogénéité, son intégrité intérieure ne dépend pas de ses moyens de défense mais de sa cohérence interne et de son harmonie avec la nature dans son ensemble.

il sabote même souvent les réponses affectives qu'il suscite. Il sème le doute: et si on m'aimait seulement pour mon argent? Les besoins intellectuels demandent un minimum d'argent, très peu — un livre ne coûte pas cher, je peux l'emprunter facilement. Il est nul devant les besoins spirituels. Plus le temple est doré, plus l'institution religieuse est puissante, moins la vie spirituelle y trouve son élan et sa liberté. Les besoins physiques comme l'air et l'eau sont encore bon marché (cela commence à changer). On peut faire l'expérience que la nourriture est chère pour celui qui se soumet aux modes alimentaires et aux quasi-monopoles du système de distribution, mais on peut arriver à manger pour très peu en récupérant les produits défraîchis ou hors normes (plus d'un milliard¹⁵ de tonnes de nourriture est gaspillé par année).

On a peut-être raison de dire que l'argent est le «nerf de la guerre» et jamais le «nerf de la paix». Il permet surtout de hiérarchiser les personnes dans le jeu de la concurrence et du pouvoir¹⁶. Or un tel jeu est fondé sur la guerre, c'est-à-dire une forme de concurrence où ce qui est à moi, forcément, n'est pas à toi. Malgré tout, l'argent reste utile et même nécessaire, entre autres pour le logement. C'est là que la machine économique rattrape les décrocheurs sociaux. En pays froids, ce n'est pas sans importance.

En réalité, l'argent est un potentiel d'achat. Il donne accès à n'importe quelle marchandise, y compris les services. Il est inutile pour le reste. La monnaie (dollar, euro, etc.) elle-même est une marchandise, mais l'argent, lui, est surtout un lien entre les valeurs marchandes. À cet égard, le plus inquiétant avec l'argent, c'est qu'on ne sait jamais sa valeur. Vingt dollars ne définit qu'un rapport à une valeur marchande, mais lui n'a qu'une valeur de mesure. Ici, j'oublie le marché de la monnaie, car le dollar peut être victime d'une dévaluation sur le marché de la monnaie. Mais tentons de comprendre l'argent comme mesure brute des valeurs marchandes indépendamment de la valeur marchande de la monnaie. Imaginons que l'argent que j'ai à la banque se transforme automatiquement dans la monnaie qui soutient sa valeur constante. Imaginons que j'ai cent mille unités de cette nature. C'est mon pouvoir d'achat, c'est-à-dire de transformation en marchandises (un service est aussi une marchandise dès qu'il peut s'acheter).

Ce pouvoir d'achat n'a de valeur que le jour où je peux le transformer dans une valeur marchande, par exemple, des biens de consommation, un immeuble, un terrain, des actions, des obligations, des bons d'épargne... Qu'importe! Un bien de consommation peut grimper en flèche et votre argent rapetisse comme un bas de laine au lavage. Une maison peut perdre abruptement sa valeur. On le voit lorsqu'une bulle immobilière éclate: cent mille peut chuter à cinquante mille. Si vous achetez des actions, le yo-yo n'est pas moins risqué. Si vous épargnez, votre épargne fond comme neige sous la montée de l'inflation qui peut parfois grimper radicalement.

Bref, l'argent est un pouvoir forcément relié à une marchandise (un investissement peut être vu comme une marchandise, car sa valeur dépend d'un marché). Son potentiel est volatil. Il s'établit un lien terrible et angoissant entre l'argent et la valeur marchande. C'est comme si je mettais toute la nourriture dont j'ai besoin dans un ascenseur. Si l'ascenseur descend, la quantité de nourriture baisse. Au dernier étage du sous-sol, il ne reste plus rien et je meurs de faim. Si l'ascenseur monte, je peux me retrouver avec

¹⁵ 1,3 milliard de tonnes selon les experts de la FAO.

¹⁶ Jeu que j'ai longuement décrit dans mon livre *Le pouvoir ou la vie*.

un tel entrepôt de nourriture que je serai forcé d'en vendre. Chaque année des riches tombent en bas de leur trône, des pauvres montent au sommet (c'est beaucoup plus rare).

Si l'argent est une mesure de valeur, cette valeur monte et descend au gré du jeu collectif que l'on a nommé le «marché». Comme tous les jeux, il tient la route tant qu'on y joue, et on y joue tant que l'on a confiance dans les règles. Le jeu peut être ruiné par le retour aux armes (la dissuasion l'emporte toujours sur la rétribution). S'il y a trop de tricheurs qui utilisent la violence pour gagner, le jeu peut s'écraser. Plus généralement, si le jeu fait trop de perdants, ceux-ci sont hors-jeu, ils n'ont plus accès au marché, or le marché ne fonctionne que si on achète des marchandises. Par exemple, si trop d'argent se retrouve dans le circuit des investissements au détriment du circuit de la consommation (des riches trop riches et des pauvres trop pauvres), l'économie étouffe littéralement parce trop peu sont capables d'acheter.

C'est le grand paradoxe de l'économie. Son moteur est le profit, mais si le profit accapare une trop grande part, la consommation stagne, les investisseurs démenagent vers des valeurs toujours plus payantes. À un moment donné, c'est la crise: trop d'argent dans les mains de trop peu de personnes, les autres sont trop pauvres pour consommer. On est dans la position d'une roue à eau remplie à ras bord dans quelques compartiments, vide dans tous les autres, elle cesse de tourner. Le crédit tente de redonner de l'argent aux pauvres, mais ce n'est qu'un élastique temporel, il peut casser. L'État généralement va agir dans l'espoir d'une plus grande distribution du pouvoir d'achat (c'est le plus grand créateur d'emplois à faible investissement). Mais la recherche effrénée du profit amène les investisseurs à siphonner l'État par des subventions et à l'abattre par des baisses d'impôt.

Comme c'est un jeu fondé sur l'inconscience des acteurs, c'est-à-dire leur égocentrisme, leur sagacité à gagner sur les autres, la conscience ne peut qu'engendrer des tentatives d'autonomie. Dans l'histoire de l'humanité, les microsolidarités de résistance active (qui hélas! n'ont pas été souvent des groupes ouverts), pensons par exemple aux monastères, aux ashrams, aux béguinages (avant 1310), aux commutés soufistes, aux communautés anarchistes, aux villages de résistance paysanne, etc., ont misé le plus possible sur l'autonomie de l'habitat et de la nourriture (en se contentant de peu et en travaillant ensemble), et la réponse maximum aux besoins non marchands comme les besoins intellectuels et spirituels (hélas! assez souvent au détriment des besoins affectifs). C'était une résistance économique. Seul le pouvoir des armes pouvait en venir à bout.

L'argent mesure la valeur marchande. Du point de vue individuel ou microsocal, on peut tenter de s'abriter contre la fragilité de la valeur marchande par l'autonomie des réponses aux besoins, mais il n'y a aucun abri sûr. Par exemple, il suffit que la valeur marchande des terres grimpe en flèche pour exproprier économiquement tous ceux qui ne pourront pas payer leur taxe. Bref, en définitive ce qui tient la valeur marchande, c'est encore le pouvoir des armes. Tant que la confiance dans le système «économique» règne, les armes jouent un rôle relativement discret, mais si le nombre de décrocheurs augmente dangereusement, toutes sortes de stratégies spéculatives seront utilisées pour empêcher l'autonomie des personnes ou des groupes. Et si cela ne suffit pas, on délogera les paysans et les résistants à la mitrailleuse. Et si ce n'est pas l'État qui le fait, on détruira l'État, et les seigneurs rivaux feront le travail directement.

Ce qui contrôle l'ascenseur des valeurs marchandes, ce qui fait que le yo-yo ne se promène pas trop rapidement entre 0% et 1000%, c'est l'intérêt de tous les joueurs à garder le jeu au-dessus d'un danger plus

grand: la guerre des clans... C'est la grande valeur du système «économique» d'aujourd'hui: il nous tient un peu au-dessus du banditisme anarchique en instituant parfois un banditisme légal. Hélas! le prix à payer est énorme. Premièrement, la concentration extraordinaire des richesses qui destitue le rôle temporisateur des États démocratiques nous rapproche sans cesse d'un banditisme mondial sans précédent.

Deuxièmement, c'est un système schizophrène qui ne touche pas à terre, une sorte de tautologie sociale où la nature n'a pas le moindre mot à dire.

Certes, il y a des initiatives pour «marchandiser» la valeur des beaux paysages, des écosystèmes, des quartiers aux toits verts, des campagnes encore vivantes. Cela renforce cependant le clivage entre riches et pauvres. Des petits paradis écologiques pour les riches... Cela ne mènera pas loin. Les valeurs marchandes sont liées au marché et celui-ci représente les valeurs pratiquées par une société (et non pas les valeurs prêchées par cette société). Lorsque la valeur marchande de l'air l'emportera sur le baril de pétrole, quelque chose se passera. Cependant, si nous restons dans le même système «économique», seuls les riches pourront s'acheter de l'air et de l'eau. En somme non seulement les valeurs marchandes doivent se connecter à la fois aux besoins réels des êtres humains et à ceux de la nature, mais elles doivent aussi se connecter à la valeur de solidarité, car tout clivage socioéconomique mène à la violence.

Peut-on espérer que la conscience arrive à temps pour entreprendre ces deux changements? Dans la situation actuelle, chaque microsolidarité tente l'aventure de l'autonomie, mais rien n'est plus fragile. Ceux qui profitent d'un système n'hésiteront jamais à écraser ceux qui résistent. Pour ce qui est de la résistance active, l'argent n'est utile que dans la mesure où elle sert l'autonomie. Même là, elle est assez illusoire. Pour le reste, elle est plutôt nuisible puisque sa valeur attractive sur la conscience est presque nulle et sa force de motivation créatrice à peine perceptible.

Le militantisme et la pérennité

On croit parfois que tous les acquis de justice, de démocratie, d'égalité ont été conquis par des foules qui n'avaient rien à perdre. On connaît le déclencheur: l'oppression fait que l'on n'a plus rien à perdre, l'espérance fait que l'on a tout à gagner. Il faut les deux. Cependant, l'oppression et l'espérance ne suffisent pas. Elles doivent être ressenties au point de rejoindre quelques consciences. C'est pourquoi du pain et des jeux suffisent généralement pour ankyloser des rassemblements et pour paralyser des mouvements de foule.

Mais il arrive parfois qu'une très belle journée de printemps jette tout le monde dans la rue pour manifester contre une oppression et pour une espérance. Et pourquoi pas? On a vu dans la rue, protestant

contre un projet pétrolier ou gazier, des grognons habitués à penser que la lutte pour les privilèges est fatale et forme l'unique moteur social. Ils ne savaient pas trop ce qu'ils faisaient là. Ils étaient grisés par la jeunesse, envoutés par les slogans, dans un sentiment vague qu'il fallait sauver autre chose qu'eux-mêmes. Pour la première fois, ils participaient à une cause qui n'était pas l'augmentation de leur salaire, l'amélioration de leurs conditions de travail, la défense de leurs droits, mais le salut de quelque chose qui leur apparaissait encore abstrait: les conditions physiques nécessaires à la vie.

La conscience agit bien avant que l'action soit consciente. On l'a vu, elle est le substrat se soulevant contre les enfoncements de surface (toujours entropique) pour complexifier le monde, explorer des improbabilités, les diversifier, élargir le champ des finalités. Dans la personne, elle est l'intégration des mémoires en vue de provoquer une participation créatrice. Elle agit collectivement *et* individuellement. Cependant la conscience collective qui remonte dans les veines et les artères des individus agit en eux bien avant de rejoindre leur conscience individuelle intentionnelle, si bien que la conscience intentionnelle se croit indépendante et travaille à ses propres projets dans l'illusion de cette indépendance. Et puis un jour, elle se rend compte qu'elle participait d'un mouvement social, et c'est même ce qui lui donnait une impression d'indépendance.

Mais avant que la conscience collective rejoigne la conscience individuelle intentionnelle dans une même lumière, les deux chemins semblent être parallèles. Celui qui s'est retrouvé dans une manifestation par simple attraction du moment se sent dédoublé. Il reste renfrogné dans le champ de ses valeurs habituelles, par exemple, la lutte des places pour équilibrer les privilèges, la lutte des «ego» sur le marché. Et pendant qu'il est encore totalement habité par ce champ de valeurs inscrit dans les mœurs, il est emporté par quelque chose qu'il ne comprend pas encore, qui le dépasse, mais qui l'attire malgré tout, parce qu'il fait beau et que les gens sortent dans la rue. Tout se passe comme si le noyau de son moi affleurait et se préparait secrètement à trahir les «valeurs moyennes», comme si la conscience personnelle voulait aller se baigner dans la conscience collective.

On se retrouve dans la rue, ébahi, surpris par soi-même, arraché à soi et aspiré par un mouvement qui apparaît énigmatique. C'est la partie foraine de la foule. Cette partie n'est pas seule. On retrouve dans cette foule un petit groupe de personnes préparées, convaincues et convaincantes, conscientes que le combat n'a plus rien à voir avec la tension habituelle entre des intérêts individuels ou même de classes. Ces femmes et ces hommes recherchent consciemment l'amélioration des conditions de base de la vie, et si cela suffisait pour sauver les animaux, mais pas l'être humain, ce serait déjà excellent pour eux. Leur commettant: la vie. Leur cause est au-dessus de leur personne. Autour de ce groupe un flot parfois énorme d'êtres qui ne savent pas ce qu'ils font, mais que la conscience a amené par un procédé d'entraînement, de solidarité, de rapprochement affectif...

La plupart ne seront pas conscients de ce mouvement de conscience. Certains réagissent simplement à une émotion vague de révolte contre l'autorité, d'autres sont attirés par la nouvelle création d'un champ complet de valeurs. La plupart des révolutions ont été le fruit d'une conscience collective qui ne s'est pas rendue à la conscience individuelle (sauf chez quelques-uns). L'oppression et l'espérance ont fourni le carburant. L'enthousiasme en un idéal qui dépasse l'individu a joué un rôle attractif. Mais presque personne ne comprenait vraiment ce qui se passait et où on s'en allait. La répression sera probablement plus

violente que le mouvement révolutionnaire. Toujours la montée de la conscience polarise les contradictions sociales. En surface, ce n'est plus que la lutte entre deux forces, presque une guerre civile, mais à un niveau plus profond, c'est la conscience qui tente un bond en avant. La contre-révolution prendra des proportions sanglantes. Et au bout du compte, on se retrouvera dans une situation parfois un peu meilleure, parfois pire.

La conscience en action n'abandonnera jamais cette manière de faire. Mais cela ne suffit pas. Les pas qu'elle fait de révolution en révolution restent toujours timides, car le ressac qui suit efface une bonne partie des acquis. On a l'impression que jamais ces révolutions ne pourront rattraper la cadence de l'évolution des technologies, de sorte que le fossé entre l'avancée de la conscience et l'avancée des moyens ne cesse de s'élargir. Plus une société est efficacement équipée plus les conséquences négatives et positives de ses décisions sont amplifiées, de sorte que la maîtrise de l'action doit l'emporter sur le combat des groupes d'intérêts particuliers. À un certain niveau de technologie militaire et industrielle, une vision globale au-dessus des intérêts particuliers devient absolument nécessaire. C'est aujourd'hui une question de vie ou de mort.

Le carrefour dans lequel nous sommes est simple: la montée de la conscience doit rejoindre la hauteur de nos moyens technologiques. Et il suffit de constater comment fonctionne le militantisme et la répression, les révolutions et les contre-révolutions pour constater que cette seule route ne suffira pas. Heureusement, il y a un autre moteur probablement plus efficace, mais terriblement lent, néanmoins, c'est lui, peut-être, le meilleur porteur d'espérance, car il porte en germe des sauts incompréhensibles. C'est une tortue qui saute par-dessus des murs infranchissables pour un même niveau de pensée. Mais justement la pensée peut sauter de niveau. Lorsque la science est arrivée dans l'histoire de la pensée, il y a eu un saut de niveau de pensée. Il doit y en avoir un, juste devant nous. Et seule la tortue peut le sauter. C'est la vie elle-même qui est cette tortue.

Il y a quelque soixante millions d'années, un météorite a produit une des grandes périodes d'extinction des espèces. En même temps que les dinosaures, les plantes à fleurs disparurent presque complètement. Cependant, un grain de semence peut résister à un choc énorme. Si on remplace les plombs d'une balle fusil par des graines, elles résistent à l'impact et peuvent tout doucement germer lorsque les conditions sont bonnes, parfois des centaines d'années plus tard. Effectivement les plantes à fleurs ont reconquis la planète dès que les conditions l'ont permis.

Tout cela suppose la présence d'une faculté étonnante: la vie engendre les conditions de sa propre existence, pas complètement, car il lui faut un minimum, mais la vie moins complexe apparaît programmée pour préparer l'arrivée d'une vie plus complexe (rappelons que la diversité fait partie de la complexité). En réalité, c'est beaucoup plus qu'une programmation, c'est une capacité d'invention et de résolution de problèmes. La tortue nage lentement dans le problème, elle en est toute imbibée, et puis elle dresse la tête au-dessus des murs, et elle saute.

Par analogie, nous pouvons retenir deux points à propos des sauts de la vie. Premièrement, une résistance extrême et tenace tant que le milieu est hostile, un attendrissement et une fécondité dès que les conditions de germination le permettent. Comme une semence, une couche de résistance et une couche de fécondité. Deuxièmement, le résultat n'est jamais un monde simplifié, une harmonie monocorde, mais un monde encore plus complexe aux prises avec des forces plus diversifiées et des problèmes plus difficiles à

résoudre. C'est justement le niveau stagnant, qui est une simplification, une diminution de la diversité, une obsession pour des stratégies de concurrence totalement dépassée... Le niveau futur sera une plus grande diversité de manières de pensée, une plus grande originalité, des dialogues plus rudes, des niveaux de collaboration plus subtile...

Il ne suffit donc pas de résister, il faut parfois résister à travers les générations à l'aide d'une graine à la fois solide et pleine de souplesse adaptative. Depuis l'avènement de l'écriture, certains livres ont joué ce rôle. Plus généralement, c'est sans doute la vocation des grandes œuvres de voyager à travers les temps sur des supports stables pour entraîner un saut dans le futur.

Les graines de changement nécessaires à notre survie actuelle ont probablement été enfouies dans la conscience il y a des siècles. La graine conserve sa vie parce qu'elle contient une nourriture qui reste vivante. Elle sera parfois entourée d'adeptes qui s'en nourriront et qui la transmettront. Mais elle peut aussi survivre sèche dans l'oubli le plus total avant de ressortir des siècles plus tard¹⁷. Ce peut être une tradition verbale. Les gens la répètent, la transportent sans trop la comprendre et, un jour, les conditions sont favorables au renouvellement de la vie spirituelle d'un peuple ou d'une civilisation entière.

Une condition favorable n'est pas forcément une condition agréable. Parfois, une graine est là pour répondre à un besoin primaire d'une évidence déconcertante, mais la solution apparaît sans aucune valeur parce que le problème n'est pas suffisamment grave et désespéré. Par exemple, les traditions écologiques de plusieurs peuples très adaptatifs paraissaient jusqu'à maintenant naïves et sans intérêt. Aujourd'hui, alors que le problème écologique devient criant, nous découvrons leur richesse extraordinaire. Un peu comme certains remèdes à des maladies nouvelles ont été découverts dans les jungles d'Amazonie chez des plantes primitives, nos remèdes sociaux peuvent nous arriver des cultures que nous avons piétinées. C'est à travers nos consciences actuelles qu'ils prendront vie et adaptation.

Cependant, jamais, d'aucune façon, il ne faut s'attendre à l'arrivée d'un monde tranquille, à une harmonie entre trois ou quatre valeurs, à une religion unique, à une idéologie définitive, à la fin de quelque chose, pas même à la fin de l'injustice ou de la bêtise, ou à la fin de l'espérance et de la métaphysique. Au contraire, cette unicité et ce totalitarisme de l'esprit sont le problème, par exemple, le totalitarisme actuel d'une certaine manière de concevoir l'économie. Et donc la solution ne peut pas être un autre totalitarisme.

Le processus de la conscience a pour propre d'ouvrir, jamais de fermer. Ce qui se passe dans l'action intentionnelle et volontaire est toujours une simplification, une réduction, un but. Ce qui se passe dans le mouvement de la conscience mène toujours à une complexification, à un nouveau choc des contradictions, à une diversification des philosophies et des modes de vie. L'action intentionnelle et volontaire vise une fin qu'elle voudrait saisir et posséder. Mais le mouvement de la conscience ne peut pas être autre chose qu'une créativité qui utilise ses propres contradictions pour se dépasser.

À preuve, tous les hommes orientés vers un but ne survivraient pas dans un monde où ce but serait enfin atteint, personne ne peut vivre longtemps dans son rêve réalisé. Quelque chose en soi vient contrecarrer cette paix. Ce quelque chose, c'est la conscience, l'invention de nouvelles finalités, et cela,

¹⁷ Par exemple, le livre de Marguerite Porète, *L'âme simple et anéantie*.

sous l'effet de contractions venant du fond même de la vie. Vrai pour un croyant, un athée, un marxiste, un anarchiste, un néoprimitiviste ou un milliardaire.

Le sage manifeste une résistance qu'il signe de sa vie. Il a laissé un héritage dont personne ne veut réellement. Néanmoins, l'héritage tient parce qu'il a un pouvoir adaptatif souriant et heureux et une coque qui suscite l'indifférence la plus complète. L'héritage traverse les générations. Pendant ce temps, même mort, le sage sourit, car il sait que le monde qui prendra enfin en considération son héritage sera un monde absolument étonnant, déconcertant, qui n'aura rien à voir avec l'idée qu'il se faisait de l'avenir. La plante aura pris une forme si bizarre que, lui-même, le sage, s'il la voyait, ne la reconnaîtrait pas. Qu'importe, la graine est plus forte que lui, son œuvre l'emporte, elle peut s'adapter, pousser, réaliser l'inattendu.

Malgré tout ce qui vient d'être dit, le militantisme et les grandes traditions, l'un dans le court terme, l'autre pour les longs parcours ne suffisent pas. Celui qui désire participer à la montée de la conscience en vue d'arriver à une société plus clairvoyante doit trouver le moyen d'unir ces deux forces dans une troisième. La pénétration dans l'esprit des grandes traditions (et non dans leurs formes) donne une perspective indispensable. Une perspective historique, car il s'agit des longs parcours de l'histoire de la pensée, mais aussi une perspective métaphysique, car il s'agit d'une plongée de la pensée dans ses propres tréfonds. On saisit alors à deux mains et à plein cœur le câble vital de la conscience en route.

Le militantisme saute dans l'arène politique, tente d'agir sur la conscience immédiate, celle qui réagit à une oppression. Il utilise les ressorts de la réaction, mais aussi le «timing» d'un mouvement plus large, une montée collective à laquelle il participe. S'il veut être éclairé, le militantisme ne peut pas se permettre de jouer avec la violence, la corruption ou la manipulation, sinon, il retombe immédiatement dans ce qu'il combat. Aussi doit-il constamment contrebalancer ses tendances idéologiques par le souci des faits, par la vérification scientifique de ses prétentions tout en se nourrissant des grandes traditions (qui ne sont pas forcément enseignées à l'école). Celui qui veut induire de réels changements se maintient un pied dans l'avancée millénaire de la pensée et un pied dans la vie militante, ensuite, il garde la tête au-dessus des deux tentations: une vie spirituelle qui l'isole, une vie militante qui l'absorbe. Il doit faire avec l'une ce qui manque à l'autre et inversement, «je» et «nous» ne se résorbent pas en lui, mais travaillent de concert par leur contradiction même.

On pourrait peut-être donner le nom de travailleurs de la lumière à ces êtres qui croient au changement, qui sentent leur responsabilité, qui espèrent jouer un rôle positif dans l'évolution d'une plus grande capacité d'adaptation de l'être humain à lui-même et à son environnement. Ils sont journalistes, artistes, scientifiques, travailleurs sociaux (au sens large et non seulement corporatif), intellectuels ou agriculteurs, ils sont visibles dans le paysage médiatique ou totalement invisible, leur propre: ils travaillent directement avec la conscience. Ils participent de la conscience et ils participent à la conscience.

Le journalisme, l'être et le devenir

L'histoire cosmologique de l'univers semble se résumer à une chose: éclairer. Tout le reste en découle. Il en est peut-être ainsi pour ce qui est de notre histoire sur terre.

Par quel mystère le journalisme est-il né? Un métier insolite s'il en est. Un acte de foi étonnant. Prenons un exemple: quarante ans après la guerre du Vietnam, on peut lire dans *L'Humanité* du dimanche du 23-29 novembre 2006 la reconstitution du journal qui a peut-être changé quelque chose à l'horreur¹⁸. *Le monde fait face à l'insoutenable*, ce titre se découpe sur la photo d'une petite fille nue, ses vêtements ont été brûlés au napalm. On tourne une page, et on lit sous une photo de théâtre: «La pièce de Jean Genet, *Les paravents*, fait scandale. Des militaires et des militants d'extrême droite tentent tous les soirs d'empêcher la pièce qui dénonce le colonialisme...» Sur l'autre page, sous la photo de deux jeunes femmes à la mode on peut lire: «La vie quotidienne est bouleversée par l'apparition des supermarchés annonçant la mort des petits commerces. Les jeunes femmes adoptent la minijupe, le collant et la couleur.» En dessous, l'article commence: «Le souvenir d'hommes qui brûlent. Dans la position de lotus. C'est atroce. Le premier s'est ainsi immolé le 11 juin 1963. Moines bouddhistes, c'est leur façon de protester contre le régime sud-vietnamien, porté et maintenu au pouvoir par les impérialistes américains.» On ajoute un mot sur la conférence de La Havane où nombre de pays dénoncent la politique américaine. Et l'article continue: «Les moines avaient, pour ainsi dire, choisi leur mort. Mais qui a oublié cette autre image de cette fillette nue éperdue d'horreur et de douleur, courant sur une route de campagne, sous un ciel noir d'incendie, après un bombardement au napalm? Elle, elle n'avait pas choisi.»

Le pari du journalisme: lorsqu'on met sous la lumière un fait que l'on ne voudrait pas subir soi-même, l'empathie de la majorité entraînera l'opinion publique à se prononcer contre. Un évangile. Évidemment, il y a plus: une rhétorique de l'image, la juxtaposition d'éléments apparemment hétéroclites, mais déclencheurs, et surtout, toute la coupe de sang et d'horreur qui a précédé et dont une goutte a fini par déborder. Le «timing» est déterminant.

Mais si on revient à l'image seule, la fameuse image de la petite fille affolée courant vers on ne sait où, suivie de militaires impassibles... Il n'y a pas une seule réaction possible à cette image, mais au moins quatre. 1) L'imitation: l'horreur de la photo pourrait encourager à bombarder encore davantage à cause de l'effet dissuasif. Les Romains ne se cachaient pas pour torturer. Les lapidations sont des rituels publics. L'idée est la suivante: si vous ne voulez pas subir le même sort, soumettez-vous. La photo aurait pu servir de dissuasion vis-à-vis de l'ennemi, qu'il soit extérieur ou intérieur. 2) La vengeance: la photo aurait pu entraîner une réaction de haine. On n'aurait pu s'accrocher à l'idée de poursuivre ceux qui ont fait ça, pour leur faire subir le même sort. Trouver les coupables et les punir. Non! c'est trop compliqué. Il suffit de se venger massivement sur les Américains: «Œil pour œil, dent pour dent.» La photo aurait donc pu aggraver

¹⁸ www.jacquesmagnin.fr/1966_monde_face_insoutenable.

la guerre, lui fournir encore plus d'énergie de haine. 3) La perversion: la petite fille représente l'innocence parfaite, on ne peut pas imaginer qu'elle-même aurait fait quelque chose comme brûler vif un soldat américain. Devant l'innocence, un comportement comme lancer une bombe au napalm apparaît extrêmement barbare. Mais justement, le bombardement massif est un procédé banal depuis l'invention de l'avion. C'est l'innocence qui est rare et anormale. C'est donc elle qu'il faut attaquer. On doit prouver que cette petite fille n'était pas innocente. Il ne faut pas qu'elle existe. Bref, la photo aurait pu éveiller et entraîner une épidémie de viol afin de souiller l'innocence et prouver qu'elle n'existe pas, de sorte que les bombardements massifs redeviennent banaux. 4) La condamnation empathique: la photo pouvait aussi soulever l'empathie: il ne faut plus que cela se reproduise, ni pour cette enfant, ni pour personne. Lancer des bombes au napalm est insoutenable.

Sans doute, toutes ces réactions ont eu lieu, et d'autres aussi. Mais le journaliste mise sur la dernière: l'empathie. Il croit que si l'on montre les faits, la conscience réagira dans le sens de diminuer la cruauté et la folie meurtrière. Certainement, il y a un art de montrer qui favorise cette orientation, mais globalement, l'acte de foi du journaliste repose sur l'idée que la conscience choisira le comportement qui favorise des réveils et que ces réveils dressent l'opinion contre la guerre et ses abus. Quelque chose dans l'être humain n'arrive pas à être heureux lorsqu'il se rend compte que son bonheur dépend du malheur des autres.

Il y a pourtant un million de faits qui plaident contre cet acte de foi. On peut apporter plusieurs exemples où des personnes jouissent littéralement de torturer quelqu'un. D'autres seront complètement indifférentes. Un grand nombre sont si occupées à leur but, que si la souffrance de quelques-uns leur apparaît nécessaire à ce but, elles la minimiseront (c'est le prix à payer). Les scientifiques et les journalistes sont consternés parce qu'il n'y a plus de glace sur les mers du nord à cause du réchauffement planétaire. «Bravo! disent les compagnies pétrolières, on peut maintenant exploiter le pétrole nordique et le transporter par des voies maritimes plus courtes.»

Il n'est donc pas certain que ce soit la majorité qui réagira dans le sens d'une éthique universelle du genre: ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas que les autres te fassent. Alors, pourquoi miser sur cette espérance? Est-ce pure naïveté? En soi, il n'y a aucun lien entre les faits, et l'éthique. Nous sommes pourtant redevables aux milliers de journalistes qui ont risqué leur vie ou l'ont perdue pour arracher les faits à l'obscurité et les rendre à la lumière. Les médias aidant, on a vu que l'opinion publique pouvait parfois freiner des mouvements de violence gratuite, ou d'injustice éhontée, ou de destruction environnementale massive.

Cependant, les tentatives pour étouffer l'information, la détourner, ou même l'inverser sont énormes. La rhétorique pour récupérer les faits et les réinterpréter étonne par ses contorsions. Les réactions d'imitation de la violence, de vengeance, de perversion sont très répandues. Lorsque des manifestations atteignent une proportion critique, la répression devient sanglante. Si le mouvement gagne, la contre-révolution peut prendre des proportions démentes, des reculs historiques ne sont pas rares. À long terme, on a l'impression désastreuse de ne jamais sortir de la barbarie. Est-ce que la torture, la sauvagerie des guerres, les viols, la surexploitation de l'homme par l'homme, les désastres écologiques ont diminué ou augmenté? Personne ne peut répondre objectivement à cette question. Peut-être qu'à très long terme, il y a évolution.

Peut-être pas. De façon plus nuancée, il est possible que l'humanité s'améliore, mais ses moyens de destruction s'amplifient de sorte que globalement la situation s'aggrave.

Néanmoins, tout le monde peut sentir que le désenchantement ne peut être qu'une contribution au malheur humain, une complicité contre la sensibilité émergente de la conscience collective. Si le monde est foutu, on le saura bien un jour. L'affirmer est inutile. Et il apparaît que si la conscience n'existe pas, le monde est totalement foutu parce que tout acte de dénonciation entraînera des réactions d'imitation, de vengeance ou de perversion, et c'est la chute aux enfers. Du point de vue pratique, en cas de catastrophe, le mieux est de tout faire pour sauver la situation, car, dans ce cas, on a une petite chance de s'en sortir, alors que, si on abandonne, cette petite chance n'existe plus. Le journalisme parie sur cette petite chance, ce dernier retranchement de la conscience: tenter le tout pour le tout.

C'est peut-être là que la littérature prend la relève, car, justement, ce qui légitime ici d'opter pour le plus improbable (l'humanité peut devenir bonne pour elle-même), c'est la catastrophe. Sans le danger suprême d'une perte totale, cette logique désespérée ne marche pas, la conscience se retournera vers la vérité froide des probabilités, car elle aime avant tout la vérité. Or, la vérité froide des probabilités ne nous laisse guère le choix: plus l'être humain dispose d'une grande puissance technique, plus graves sont les conséquences de ses actes contre ses semblables et contre l'environnement. Cependant, ce qui est théoriquement vrai (le pessimisme) est pratiquement faux en cas de danger final, en cas d'un danger tel que nous n'avons plus rien à perdre.

Le paradoxe est le suivant, s'il n'y a pas de danger final, analysons et concluons: l'être humain ne change pas, il est joyeusement et éternellement mauvais. Mais justement, comme il ne change pas, mais que ses moyens sont plus efficaces, il arrive un temps où il se met en grave danger lui-même. À ce moment-là, il est peut-être prêt à tenter le tout pour le tout. Il devient même logique de le faire. L'angoisse de la catastrophe renverse la vérité fataliste. Même s'il n'y a qu'une chance sur cent ou même sur mille d'arriver à quelque chose, c'est cette chance qu'il faut tenter et tant pis pour la réalité du plus probable. La conscience a besoin d'une mer de désespoir pour que sa goutte d'espérance germe. À l'étape où nous en sommes, nous n'arrivons pas à voir d'autres pistes: notre optimisme repose sur notre pessimisme radical.

Faire du malheur une fatalité, et mourir. Ce leitmotiv apparaît comme un des grands moteurs de la littérature. Le pessimiste total. Aucune porte de sortie. On peut penser à la *Sainte misère* de Sillanpää, ou à *Barabbas* de Lagerkvist¹⁹. Mais en réalité, à cet extrême de la tragédie humaine, c'est la lumière qui gagne. Le vieux paysan si misérable de Sillanpää apparaît plus noble que tous les dieux connus ou inconnus. Descendant dans la fosse où il sera fusillé, il remonte son caleçon déchiré pour sauver un restant de dignité. Et Barabbas, qui reste en apparence insensible à toute empathie, finit par abandonner son âme à la sainte Nuit. On est bouleversé par ce fatalisme, parce que, rasant tout espoir en un salut transcendant, il laisse l'être humain seul avec lui-même, condamné à l'ultime réflexe de sauver sa dignité. Le saut de la tortue devient possible.

En réalité, la force esthétique du désespoir est mille fois plus grande que celle du bonheur. On ne peut pas faire une œuvre d'art avec le bonheur, à moins de le concentrer dans un instant, un climax

¹⁹ Frans Emil Sillanpää, *Sainte misère*, Paris, Rombaldi, 1963; Pär Lagerkvist, *Barabbas*, Paris, Rombaldi, 1964.

surgissant dans la noirceur. Pourquoi? S'il y a quelque chose de propre à la conscience, c'est qu'elle inverse l'être pour engendrer le devenir. Le poète polonais Edward Stachura nous entraîne dans cette méditation²⁰:

Tout ce que tu possèdes
Tout ce que tu posséderas
Tu le perdras un jour
Tu le constateras tôt ou tard
Rapidement ou lentement
Et pas forcément dans la souffrance!
Parce que tu peux tout perdre sans douleur
Mais plutôt avec une joie extraordinaire!
Et alors tu seras illuminé par l'Évidence
Que tu n'as jamais été contraint de posséder quoi que ce soit
Puisque tout nous a été donné:
Le corps, la terre entière, et tout ce qui vit sur la terre...
Le ciel et tout ce qui vit dans le ciel...
On peut posséder uniquement le malheur
Même s'il n'est pas réel.
Sache que le vrai malheur n'existe pas!
Seulement le bonheur est réel
Et nous n'avons pas à le posséder...
Puisque nous sommes le bonheur!

Ce poème n'a aucun sens dans le devenir parce qu'il manifeste de l'être. En passant de l'être au devenir, tout doit nécessairement s'inverser. Imaginons que tous les arbres possibles soient là dans l'être, totalement réalisés, complètement présents. Dans un tel être infiniment saturé, aucun arbre ne peut pousser. Rien. Le devenir est totalement anéanti par l'être. On doit tout faire disparaître si on veut qu'un jour un arbre ait une chance de sortir vivant de sa propre inexistence, et ainsi gagner sa dignité. Il a fallu encapsuler l'être dans une infime potentialité, un point infiniment petit, il a fallu placer ce germe dans la nuit la plus totale, dans son absence complète. Et puis, bang! Quinze milliards d'années plus tard, un arbre sort de pierre. Et ensuite, pour assurer son devenir, il se ramène sans cesse à une infime graine d'où il peut rejaillir. Le saut de la tortue.

Le bonheur qui est dans l'être, qui est l'être, une fois perdu dans le devenir, se retrouve infime, microscopique, et à l'état d'atome, il devient l'essence créatrice du monde. Comme le premier arbre du monde, il ne peut naître que de son absence. C'est ainsi qu'il conquiert sa dignité.

La tragédie, qu'elle soit cosmique ou littéraire, consiste à faire vivre le devenir et, donc, demande le désespoir. Dans cette atmosphère de catastrophe préparée par la littérature, l'éthique de l'empathie sur laquelle mise le journalisme finit par s'imposer. On n'a rien à perdre. Il faut essayer et essayer encore tant qu'il y a une lueur d'espoir.

Cependant, dans l'ordre de l'être, cette capacité d'essayer sans relâche, de bondir de soi dans la nuit la plus radicale, ne peut pas s'appeler autrement que la joie, et même le débordement de la joie. Je ne crois même pas qu'il y ait d'autres joies possibles. Mais justement, cette joie, c'est la conscience qui tout à coup réunit l'être et le devenir, en fait un même acte pur. L'espérance vit dans le devenir comme une lueur, mais la foi vient de ce que la conscience garde un pied dans l'être. Et puis, comment pourrions-nous arriver

²⁰ *Missa pagana*, trad. Barbara Seguin, pour le film de Bernard Émond, *Tout ce que tu possèdes*.

à la moindre dignité si nous étions restés dans l'être? Nous serions infiniment rassurés par ce qui est. Rien ne sortirait de rien. Or tout doit sortir de rien, sinon, c'est l'ennui et la nausée.

Finalement, à plus de soixante ans, Barabbas se retrouve sur une croix. Si Dieu était bon et puissant, il le sauverait. Il ne le sauve pas. Donc, soit il est bon, mais impuissant — et on n'en veut pas —, soit il est puissant, mais cruel — on n'en veut pas non plus. Mais s'il s'est retiré totalement de l'être pour devenir lui-même dans la conscience, il pourrait sortir de la nuit dans le cœur même de Barabbas. Et c'est exactement ce que l'on découvre: Barabbas manifeste une dignité absolue parce qu'il est plongé dans une nuit absolue.

Comment la conscience pourrait-elle être autre chose qu'une sortie de l'être pour une entrée dans le devenir? C'est pourquoi les travailleurs de la lumière lorsqu'ils sont en littérature exposent un désespoir presque absolu afin de pouvoir engendrer une espérance active lorsqu'ils pratiquent le journalisme. L'être nous assure seulement que le devenir ne s'arrêtera jamais, que toujours la création sortira de la nuit. Il n'est cependant pas nécessaire que cette nuit soit toujours et à jamais rouge de sang ou noir de charbon. Bien d'autres défis attendent l'être humain.

Le poète, le soin aux enfants et la paysannerie

Reste que l'écriture n'éclaire que lorsqu'elle rencontre une réalité. La lumière voyage dans la nuit sans illuminer la nuit elle-même. Elle éclaire uniquement au moment où elle se diffracte sur des molécules. C'est là que la lumière donne vie aux plantes et, par elles, au reste du monde. Son moi maternel qui nous a donné naissance et que nous maltraitons.

Mon épouse a fait un rêve. Nous étions en Gaspésie. Sur le chemin entre la maison et la mer, je marchais dans la broussaille quand soudain, j'entendis un vagissement à peine audible. Dans la broussaille, il y avait un sac. J'ai pris le sac. Je l'ai ramené à la maison. Mon épouse lisait dans la cuisine. Elle a ouvert le sac. Un cri d'enfant a jailli. C'était le cri jamais entendu.

Les femmes ont porté le fardeau du peuple. Elles sont grosses, elles ont les seins lourds. Elles sont fatiguées. Le poids de leur corps colle leurs pieds à la terre. Elles réchauffent le cordon du temps pour qu'il ne meure pas. Il a froid. Il est bleu de froid et elles sont seules à le réchauffer. Maintenant que nous tournons tous comme des écureuils dans la roue, qui écouterait le vagissement du bébé et le cri de l'enfant?

Je crois que la rupture est très ancienne. Le poète a abandonné la femme pour la vie épique, il y a très longtemps. Il a abandonné le sac dans la broussaille. Quand la femme et le poète se sont séparés, personne ne pouvait échapper à l'errance. Quelles paroles pouvaient conserver son caractère charnel! Mais le poète revient sur le chemin de sa propre naissance. Il attrape le sac oublié, il reprend le sentier vers la

maison des femmes. Comment pourrions-nous nous en sortir sans les enfants et sans le soin aux enfants? À quoi sert-il de marcher dans la rue si les enfants sont abandonnés devant le téléviseur!

«Tout est illusion . Les poètes n’ont jamais porté les fardeaux du peuple», dit l’écrivain islandais nobélisé Halldor Laxness. Dans nos civilisations, on a pris soin de dissocier ceux qui parlent de ceux qui nourrissent. Cette déchirure a fait de nos intellectuels des errants, et de leurs paroles, une errance de mots.

S’il faut revenir vers le féminin créateur et l’enfant assoiffé, il faut aussi revenir vers le paysan. Je le disais, il y a soixante-cinq millions d’années, après la grande extinction, les plantes à fleurs ont misé entre autres sur les mammifères pour disperser leurs semences. Pour en faire des serviteurs efficaces, elles ont opté pour la récompense: les fruits, leur goût à maturité et la couleur. Les primates ont adapté leurs yeux pour voir l’état de maturité des fruits. C’est pourquoi, nous, primates chassés des arbres, nous voyons en couleurs, précisément: en bleu, en vert et en rouge. Mais nous oublions que le vrai travailleur de la lumière, c’est la plante. Sa capacité à transformer l’énergie lumineuse en nourriture constitue une prouesse vertigineuse.

Le paysan s’est penché sur la plante, il l’a observée, il l’a aimée et il l’a respectée, il en est même devenu le serviteur. Il sert la plante, il en prend soin, il lui donne à boire, il lui apporte sa nourriture, il la soulage de ses parasites, il élargit sa place au soleil. Par reconnaissance, elle se donne à lui. Le paysan reste branché, il appartient au combat pour la vie.

Imaginez un instant qu’un groupe d’êtres humains ait le contrôle de toute l’eau douce de la terre et qu’il dispose des armes pour défendre sa possession. Ce groupe posséderait tout le pouvoir à lui seul. Le pouvoir décisif n’est jamais rien d’autre que le lien entre une ressource absolument indispensable et les armes qui permettent de contrôler cette ressource. Si les sociétés du néolithique n’avaient pas séparé les armes des paysans, si le pillleur n’était pas né de cette séparation, si le producteur de nourriture avait eu la possession de ses moyens de production grâce aux armes, à lui aurait été le pouvoir absolu. Le paysan a été dépossédé très tôt, et il a été traité comme un moins que rien, pour que la contradiction sociale puisse élever un pouvoir politique, un gestionnaire de la guerre civile latente entre le producteur de nourriture et le possesseur d’armes. De telles civilisations reposent sur un fondement: «Tu ne possèdes rien», dit le poète. «Non! je possède un corps perforable, réplique le paysan, rien d’autre.» «Et moi j’ai les moyens de perforer ton corps», dit le pillleur. Aussi, le pillleur est devenu maître, le paysan, esclave, et le poète erre entre l’herbe et le désespoir.

Reste que le paysan est toujours penché sur ce lien entre la lumière et la vie humaine que l’on nomme «plante». Il travaille dans ce lien. Si on l’observe comme un élément de ce lien, c’est un authentique travailleur de la lumière. La plante a séduit le primate par la récompense du sucre dans le fruit mûr dont le signe est la couleur, elle en a fait son serviteur. Ensuite, elle a capturé le paysan pour en faire un serviteur encore plus habile, car flexible dans son intelligence et sa soumission. «Va me chercher de l’eau.» Et il y va. «Viens me gratter un peu.» Et il gratte. «Prends soin de ma semence, place-la en bonne terre.» Et il le fait. Sans la séparation des armes et des paysans, le paysan occuperait le haut du pavé. C’est sans doute pourquoi il a fallu à tout prix exproprier les paysans jusqu’au dernier. Mais ce n’était pas assez, il fallait aussi exproprier les plantes, les graines, les terres fertiles, tout ce qui pouvait apporter un tout petit peu d’autonomie à une famille.

Celle qui sert la vie, au jardin, ou en donnant le sein à son bébé, celui qui reste actif dans le combat de la vie pour s'arracher une place verte sur les rochers de la terre ou sur la surface des mers, en nourrissant ses petits, en leur enseignant que le service de la vie est le meilleur moyen de la liberté, celui-là est sans doute un travailleur de la lumière. Le poète quitte son errance le jour où il va chez le paysan pour échanger ses prouesses langagières contre des sacs de légumes.

Je ne dis pas: «Tu adoreras l'herbe des champs.» Mais je dis qu'il est temps de quitter l'énorme machine de fer et de feu qui s'est formé entre les deux seules possessions de l'être humain: un corps perforable et des armes pour le perforer. Il est temps de quitter la maison de la peur et du pilleur. Je sais que depuis quelque temps les banquiers et les industriels ont pris contrôle de nos embryons de démocratie et qu'ils comprennent de plus en plus que la terre, l'eau, l'air est aussi nécessaire que la possession des bombes et de tous les instruments de la peur. Alors ils achètent la terre, et l'eau, et l'air. Ils prennent possession de la semence et des cellules souches, des gènes et des inventions de la vie, car ils ont les armes.

Jamais l'homme n'a affronté un tel défi. Nous avons été totalement dépossédés. Nous sommes devenus des écureuils en cage. Nous tournons la roue. Il y a si longtemps que nous ne sommes pas retournés en montagne, à l'air libre, dans le filet de la lumière et de l'herbe, entre bête et beauté, il y a si longtemps, que nous avons peur, même de la mort. Mais y a-t-il une autre piste à notre affranchissement?

Nous devons reprendre le chemin de la terre, un fusil braqué sur la tempe. Poètes, femmes et paysans, ensemble, avec nos enfants dans nos bras. Un fusil braqué sur la tempe.

La rupture entre les acteurs de la vie (femmes et paysans) et les acteurs de la mort (les armes et la possession qu'elles permettent) a condamné les poètes à danser et à errer. Et puis maintenant les armes sont énormes et nous avons été enrôlés dans le pillage. Les proportions sont démesurées. Et comme toujours, celui qui est sans armes n'a jamais d'autre pouvoir que marcher sans peur pour rejoindre la terre malade qui peut à nouveau nourrir et l'enfant abandonné qui peut à nouveau changer le monde.

On le tuera. Sans doute. Mais de toute façon nous allons tous mourir. La question n'est donc pas de survivre le plus pitoyablement possible entre deux rangées de fusils le long d'une autoroute déterminée, elle est d'arriver dignement à mettre un genou à terre pour boire et manger cette lumière qui nous forme et peut nous reformer autrement.

Et la mort. À quoi auraient bien pu servir les armes même contre un corps perforable si la mort n'existait pas? Avec les armes, il fallait aussi inventer la mort, mais pas pour tout le monde. Les pharaons, les rois, les maîtres des armes, eux ne mouraient pas, seuls les esclaves, les dépossédés mouraient. Certains prophètes d'Orient et d'Occident sont venus rappeler qu'avant le règne du fer et des pilleurs, personne ne mourait, les ancêtres chassaient, pleuraient et riaient main dans la main avec les enfants et les parents. Il a fallu discréditer ces prophètes, sinon, même les bombes au napalm n'auraient aucun effet. On y est arrivé en inventant quelque chose de pire que la mort, l'enfer. Mourir toujours. Mourir encore. Et puis on est revenu à la mort simple. C'était plus crédible. Heureusement la conscience est la faculté de ne pas mourir et de reconnaître que «nous sommes le bonheur».

Nous naissons. Un instant plus tard, nous disparaissions dans les cendres de la terre. Ensuite nous étalons cet instant sur quelques années selon la longueur de nos bras. Cinquante, soixante, quatre-vingt-dix ans. Mais ce chapelet de vie, perle à perle enfilée sur la délicate tension du temps, notre fraternité, c'est

encore nous et il peut être aussi long que notre amour. C'est pourquoi celui qui quitte son moi pilleur pour embrasser son moi vulnérable, vital, transformable et lumineux étend sa vie tout le long de ce qu'il ne possède pas, mais qu'il aime.

Nous sommes tous immortels, certains pour quelques années, d'autres pour toujours. Tout dépend de la manière de se coucher dans la conscience chaque beau soir de notre vie. Voir, aimer, restaurer, les trois actes de la conscience.

Le travailleur de la lumière

Sur les terres de l'Ancien, il y avait un paysan très âgé qui n'avait pas vendu sa terre ni ne l'avait transformée en usine. Il avait remarqué que la lumière travaillait dur pour le nourrir et pour l'accomplir, lui et tous les autres. Il n'allait pas abandonner ses ancêtres qui avaient tant fait pour dérocher et ameubler le sol. Ce n'est pas qu'il refusait le devoir d'augmenter le rendement, au contraire, il voulait l'améliorer et c'est justement cela qui le rendait perplexe. Appuyé sur sa pelle, il regardait l'horizon...

À l'université de Paris, un professeur aux cheveux grisonnants était resté figé deux longues heures, la main sur une poignée de porte. Il n'arrivait plus à voir clair. Depuis un certain temps, tout s'était embrouillé. Oui, il avait jeté un peu de lumière sur un certain nombre de faits. Il comprenait davantage quelques processus compliqués qui expliquaient certains résultats, mais cela n'ajoutait pas grand-chose. Des milliers de questions se formaient autour de quelques découvertes récentes. La base était remise en question. Il fallait ouvrir une nouvelle piste...

À Jérusalem, un jeune journaliste enquêtait sur un double suicide. En se tenant la main, un Juif et un Palestinien s'étaient tous les deux fracassé la tête sur le mur des lamentations. Tout le monde pouvait comprendre la symbolique du geste. On voulait clore l'affaire au plus vite. Le lendemain, les journaux d'Israël autant que les journaux de Palestine s'étaient entendus: ils affirmaient que les deux hommes étaient homosexuels. Cela semblait rassurer tout le monde. Il fallait faire toute la lumière sur cet événement...

Le paysan travaille avec la lumière du soleil, le savant avec la lumière intellectuelle, le journaliste avec la lumière de la conscience sociale. Trois lumières. Ces jours-là, elles étaient réunies dans le même vieux paysan appuyé sur sa pelle. Il regardait sa vie de journaliste, puis celle de professeur et, enfin, sa retraite dans la paysannerie. Des vies si différentes. Il avait été travaillé par des événements, par des idées, par des paysages. Le résultat étonnait. Il n'aurait pas été possible de produire cet homme sans l'action synchronisée de ces trois lumières. Apprendre à travailler avec la lumière pour faire avancer la conscience, peut-on imaginer une action plus directe et plus efficace pour améliorer le monde?

Au milieu de son jardin, courbé sur sa pelle, tout paraissait égal au vieillard: les chances et les malchances, les bonheurs et les malheurs, les honneurs et les humiliations, les réussites et les défaites, les plus petits légumes de son jardin et les plus hautes montagnes de la Suisse. Il n'aurait pas su dire ce qui avait le plus contribué à ce qu'il était. Sous la lumière d'aujourd'hui, tout convergeait vers cette chose si étrange, si difficile à palper ou même à discerner, ce creux et cette soif, cette paix et cette musique que les anciens appelaient «âme» (du latin *anima*, «souffle», ce qui a son principe vital en soi). L'âme, l'héritage qu'on laisse, et pourtant, l'unique chose qu'on emporte. Elle semblait se condenser devant ses yeux rêveurs. Le résultat des trois lumières dans sa vie apparaissait à quelques centimètres au-dessus du carré de betteraves qu'il venait de ramasser. Cela ressemblait à un petit nuage que la moindre brise pouvait disperser. La présence de son âme était là devant lui.

L'homme essuyait son visage dans le silence, les moments de sa vie erraient autour de lui comme un nuage. Pour ce qui était de la mémoire, l'âme n'était au fond qu'une diversité d'images fuyantes. L'homme n'éprouvait plus le désir d'en attraper une au hasard. Il était simplement fasciné par toute l'histoire qui brillait comme une nuée de lucioles multicolores devant son visage perplexe.

Il avait fallu une chaîne de plus de quatre-vingt-dix ans de relations plutôt compactes avec les êtres et les choses, les bêtes, les plantes et les humains, il avait fallu des coups et des espérances, des chocs et des plaisirs, des plongées sombres et des remontées ardues pour former le petit nuage de couleurs qui scintillait et se regroupait devant lui. Une mise en scène pour le moins compliquée sous l'éclairage monstre d'un soleil de plusieurs milliards de tonnes, sur une terre en roches dont les derniers centimètres luttent pour rester fertiles; il avait fallu un chef-d'œuvre de lois physiques encore incomprises, un excès d'énergie cosmique, des montagnes de processus chimiques conditionnels les uns aux autres, un arsenal de moyens gigantesques dont personne ne pourra jamais faire l'inventaire... Des moyens totalement sur-imaginaires. Quelle usine à fabriquer des âmes!

L'économie de moyens étant un des principes du cosmos, il faut donc croire qu'une âme exige tout cet attirail. Une grenouille ne contient presque rien de trop, pourquoi y aurait-il de l'énergie en trop dans cette chaudière cosmique qui s'assoupit en découvrant ses diamants stellaires! Au bout du compte, on recueille le petit nuage de couleurs qui se détache tout doucement de la forme arborescente d'un vieillard pensif. Une récolte pour le moins fragile.

Qui prendra en charge cette poussière de vie qui tremble dans l'humidité montante de la terre?

Mais observons encore, écoutons surtout. Que dit aujourd'hui ce nuage fragile?

— Tout m'est cher.

— Tout, vraiment tout?

— Oui, tout m'est cher, même la plus petite betterave que j'ai cueillie ce matin.

— Vous voulez dire que rien, absolument rien, ne vous rebute.

— Non, je ne vous dis pas que rien ne me rebute, je vous dis que tout m'est cher. Même vous qui m'interrogez et m'importunez au moment où je m'appête à franchir le seuil.

— Alors donc, la disparition des crapauds vous fait pleurer.

— Je ne vous ai pas dit: rien ne peut me peiner. Je vous ai dit que tout m'est cher.

Il est donc vrai qu'il s'agit ici de lier chaque être à chaque être par des liens d'attachement sacrés sur une étendue de milliards d'années-lumière. On tisse ici un être qui se tiendra dans un seul tissu de lumière physique, intellectuelle et spirituelle en vibrant comme le sommier de bronze d'un piano géant! Il est certain que si le monde avait été moins grand et le cœur, moins profond, il n'y aurait pas aujourd'hui ce petit nuage de couleurs tenu par la seule réalité qui importe: tout est cher au regard de celui qui a connu l'éveil de la conscience sur une terre de pierres.

Tout ce qui effleure ses yeux possède une valeur inestimable. Tout vaut tout. Le galet qui roule sous l'effet de la marée (le jardin du paysan longe l'estuaire du fleuve), la mer qui monte sous l'effet de la lune, la lune qui tourne sous l'effet de la gravité, la gravité qui relie les atomes sous l'effet d'on ne sait quoi, le «on ne sait quoi» lui-même, tout est également aimable, et cela touche et unit tout le nuage de couleurs et de musique qu'il faut bien appeler âme, puisque cela se meut autant par soi que par tout.

Maintenant, c'est fait, il y a un nuage qui roule, tourne et erre, enfoui dans le tréfonds de la Voie lactée, cherchant à se dégager de l'atmosphère terrestre. Peut-être y a-t-il quelque part des yeux qui ne voient que ces nuages de couleurs, rien d'autre. Dans le fond de certaines cavernes du Mexique, on retrouve des poissons aveugles qui réagissent, grâce à leur glande pinéale, à la lumière. Le poisson frémit à la lumière comme la peau du ventre vibre à la caresse d'un être aimé. Peut-être qu'il y a quelque part cette sorte de corde vibrante qui frémit à la lumière! Peut-être que le vieux paysan, l'ancien professeur, l'ancien journaliste, est devenu une corde vibrante! Peut-être que lorsqu'on est une corde vibrante vraiment rattaché à tout le reste du piano, peut-être que, alors, on devient tout le piano sans jamais quitter sa propre distinction!

Vu d'en bas, l'homme a tout échoué. Les deux homosexuels se sont suicidés pour rien. Aucun problème de science n'a été résolu par l'équipe de recherche du scientifique. Le prix des légumes ne donne même pas la subsistance aux paysans d'ici et d'ailleurs. Aucun résultat significatif n'est sorti de cette vie. Nul n'a souci du vieillard aux idéaux naïfs et à l'action impuissante.

Mais lui a souci de tous. Au bout de sa vie, il n'est cher à personne, mais lui, s'émeut en regardant les galets se retourner dans les vagues de la mer. Alors, il se dit à lui-même: «J'avoue que c'est un miracle. Je n'arrive pas à imaginer des mondes, des univers, des histoires humaines ou inhumaines qui auraient pu aboutir à un résultat aussi magnifique. Il a fallu toute cette machination pour qu'enfin je m'attache aux choses. Dieu, que j'aime la vie, maintenant qu'elle s'échappe de moi!»

Né dans la nécessité de faire confiance, il est arrivé à une attitude qui dépasse la confiance. Tout, sans la moindre exclusion, est maintenant son monde, sa famille, sa chair, son sang, sa peau, ses os. Tel est le travail de la lumière: elle se rend à celui qui la prend. Avant, il ne voyait que ce qui lui plaisait ou lui déplaisait. Maintenant, il ne voit que ce qui lui plaît. Et comme tout lui plaît, il voit tout. Il n'est donc plus de ceux qui regardent pour juger, il est de ceux qui regardent pour guérir.

Il médite. «Depuis le début, j'erre entre les mains du vent. Pas une de mes molécules ne s'est jamais libérée des lois physiques qui m'emportent, et pourtant: tout est surnaturel. Si j'avais été un individu, je serais certainement mort depuis des siècles déjà. L'oiseau dans une grande volée migratoire d'automne, le quark dans son nuage atomique, la molécule chimique dans la ville d'une mitochondrie, l'abeille dans son essaim, l'individu dans la sphère de son groupe d'appartenance meurt tôt plutôt que tard.

Le groupe, lui, est sauvé par le nombre. Le groupe traverse le temps, supporte les transitions, conserve son étrange identité à travers les morts, les naissances et les métamorphoses. Je suis une énorme totalité: des milliards de cellules, des milliards de relations, une volée innombrable d'oiseaux. Heureusement que j'appartiens à un groupe immense: les primates, les mammifères, les omnivores, et surtout, tous les élans de conscience qui animent le vivant. Bienheureux ceux qui sont tout, car ils verront la gloire des plus petites choses.

» Imaginez un instant que chacune de mes innombrables cellules demande un peu plus d'espace de vol, disons quelques millimètres autour d'elle, et voici que je couvre la terre entière. Mon cœur se dilate comme les oies qui bondissent d'un marais salé, et j'embrasse les océans. Et que dire des moments de ma vie, des secondes contractées, des souvenirs enfouis! Si jamais je décidais de les visiter, de leur donner juste la lenteur nécessaire à la conscience, je couvrirais des millénaires. Un jour, je vais me décontracter... Je vais recouvrir la Voie lactée. Ne voyez-vous pas que je suis un peuple, aussi immortel que le peuple des étoiles! Ce que le soleil arrose de sa lumière, je l'inonde de mon regard.

» Quand j'étais jeune, je croyais être né en 1949. Ensuite, j'ai lu, j'ai voyagé. J'embrassais le passé jusqu'à l'Antiquité. Pas complètement, mais aussi bien que ma propre enfance. J'ai reculé la date de ma naissance d'au moins deux millénaires. En vieillissant, je voyais mieux l'avenir, pas sa forme, mais sa teneur en malheurs potentiels et en bonheurs arrachés. Je couvre peut-être un siècle devant moi. Si je continuais, je pourrais envelopper dix mille ans, et ensuite dix mille siècles.»

Certes, pense le vieillard, il faut au peuple des moineaux comme à celui des hommes, cet étrange lien unificateur qui fait de lui un tout. S'il y a quelque chose d'infiniment constitutif, c'est bien le ciment de toutes les totalités dont est formé le monde. Chaque totalité est un mystère et tout, même le plus petit atome d'hydrogène est une totalité déjà trop complexe pour le calcul de ses parties. Rien dans tout l'univers ne ressemble à quelque chose comme un individu consistant en lui-même, tenant son existence dans son fait. Tout est une totalité qui appartient à une totalité plus grande, et la totalité des totalités traverse son éternité tout doucement dans les chemins temporels de ses relations mutantes.

Au bout de sa vie, le vieillard constate: «Enfin, l'histoire des peuples est mon affaire.»

À qui appartient ce vieillard? Lui qui est déjà un peuple de molécules et de cellules, il forme la cellule de quel peuple de géants? Il est l'oiseau de quelle volée migratoire? À l'automne, avec quel vol d'outardes partira-t-il? Le peuple qui l'appelle, le peuple qui doit l'emporter, de qui est-il formé et quel géant forme-t-il?

Le jour achève sa foulée. Le vieillard reste figé, appuyé sur sa pelle. Le soleil s'enfonce dans les couleurs de plus en plus sombres de la mer. La Côte Nord noircit ses nœuds sur l'horizon. Et voici que monte de terre le vol du soir. Des milliers de migrateurs se rassemblent autour des couleurs agonisantes. On dirait un vin qui se dépouille, un dépôt qui s'assoupit au pied du ciel pour libérer un vin nouveau. Et si l'on ne quitte pas des yeux l'obscurcissement du couchant, on peut voir des taches s'organiser dans la lie de l'astre disparu. La cohorte du jour prépare son départ. Qu'est-ce qui peut bien rassembler ces inconnus, ces étrangers? Comment se forme chaque soir cet être collectif arraché à la gravité par les derniers rebonds des derniers rayons?

Des étrangers! «Tout m'est cher, riposte le vieux paysan. Percevez-vous maintenant l'importance de ce sentiment tout à fait inclusif, ce sentiment qui a fait éclater la notion d'étrangers? Ils sont miens. À côté de moi, un enfant déchiqueté par une mine antipersonnelle, une femme lapidée pour adultère, un homme libéré du cancer... On se regarde comme dans une retrouvaille. Je suis au plus haut point concerné par eux, et ils me regardent comme un ami. Eux, des étrangers! Cela fait des années que je me réclame d'eux, que je crie pour eux, que j'écris pour eux... J'ai souci d'eux depuis le commencement. Et vous pensez que ce rassemblement est le fruit du hasard, qu'il n'y a pas de totalité, qu'il n'y a pas ici un peuple rajeuni qui décolle pour voir le monde d'un peu plus haut. Le genre de transport en commun où il n'y a que des étrangers qui se toisent avec méfiance, cela n'existe pas, car tout est devenu cher à celui qui a quitté le monde des jugements.»

À quelle équipe de travail appartenons-nous? Quand serons-nous embauchés? Quand prendra fin l'errance et la solitude de ce premier stade de vie? À quelle heure, de quel jour, de quelle année finiront ces actes isolés, éperdus, inefficaces qui ont formé notre solitude préparatoire? Aujourd'hui, alors que nous approchons du seuil, nous voulons appartenir à une équipe de constructeurs. Nous sommes fatigués des équipes de destructions, des jeux de pouvoirs, des isolements. Nous sommes fatigués de vivre au détriment d'une majorité d'exclus et d'une planète traitée comme un vieux poêle au charbon. Nous désirons passer de la bureaucratie de la mort à l'équipe de la vie...

«Voilà, ils sont partis. Au moment où je pérorais, ils ont jailli de l'horizon. Le vol a quitté l'atmosphère dans le dernier rougeolement des cendres du jour. Les taches sombres se sont rassemblées, sont montées. On a vu une retombée de drêches et de dépôts, et le jet s'est élevé solidaire dans une seule flambée d'étincelles. Ils se sont endormis. La vibration, sans doute, l'effet de fatigue provoqué par une si grande accélération, et surtout ce nouveau sentiment de confiance qui précède tous les types de naissances... Il y a tellement de maisons, de projets, de défis... Dans le nid d'une nébuleuse, ils s'éveillent un par un, engourdis, étonnés, les yeux encore brouillés. Ils sont un peu plus proches, un peu plus sédimentés, un peu plus imprégnés de leur unité; ils sont un peu plus singuliers, originaux, créatifs; on dirait des frères, des sœurs, des amants... Je suis avec eux, et pourtant je suis resté ici, moi, l'enveloppeur, la conscience heureuse.»